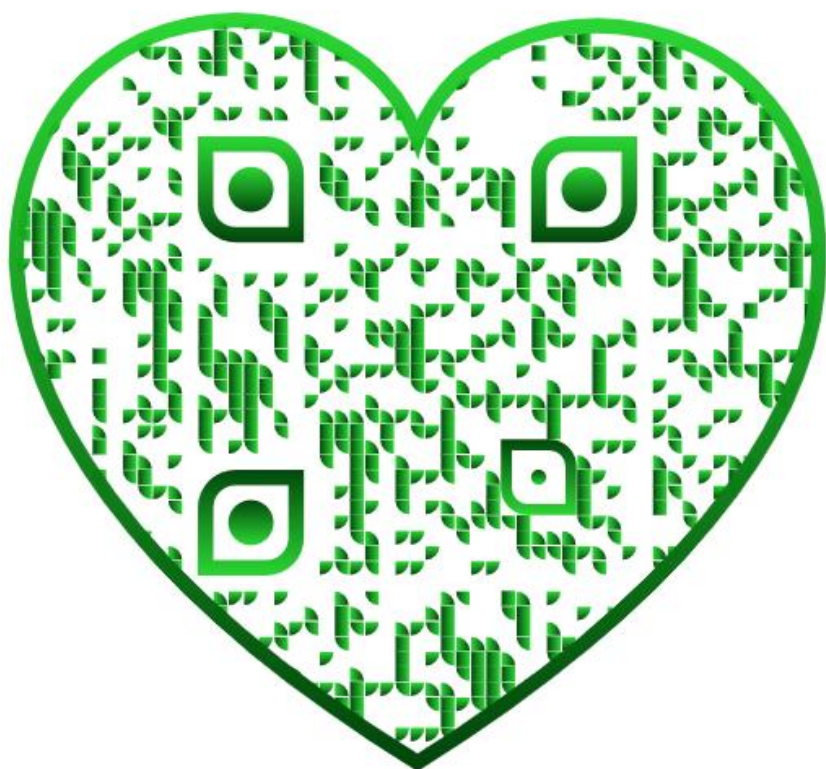


CLARA RENARD

1 mission
pour 2
Le cœur



Tome 1
Swann



CLARA RENARD

1 mission
pour 2
Le cœur



Tome 1
Swann

Une mission pour deux Lecoœur

Tome 1 : Swann

Dossier n° 001/2022 Assistance Éducative

Clara Renard

Mentions légales © 2026 Clara Renard

ISBN : 978-2-9585783-6-7

© Clara Renard, Haut-Rhin 1re édition 2026.

Impression : Amazon KDP

Couverture : emabookdesign

Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction et la traduction, même partielles de cet ouvrage, sont strictement interdites.

À eux,
Ces enfants bénéficiaires d'une mesure d'AE (Assistance Éducative)

La protection de l'enfance a pour but de prévenir les difficultés auxquelles les parents peuvent être confrontés dans l'exercice de leurs responsabilités éducatives, d'accompagner les familles, de prévenir les situations de danger pour l'enfant, et d'assurer la prise en charge des mineurs en danger.

Article L.112-3 du Code de l'action sociale et des familles

Table des matières

Page de titre

Mentions légales

Dédicace

Préface

Prologue

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18
Chapitre 19
Chapitre 20
Chapitre 21
Chapitre 22
Chapitre 23
Chapitre 24
Chapitre 25
Chapitre 26
Chapitre 27
Chapitre 28
Chapitre 29
Chapitre 30
Chapitre 31
Chapitre 32
Chapitre 33
Chapitre 34
Chapitre 35
Chapitre 36
Chapitre 37
Chapitre 38
Chapitre 39
Chapitre 40
Chapitre 41
Chapitre 42
Chapitre 43
Chapitre 44
Chapitre 45
Chapitre 46
Chapitre 47
Chapitre 48
Chapitre 49

Chapitre 50

Chapitre 51

Chapitre 52

Chapitre 53

Chapitre 54

Chapitre 55

Chapitre 56

Chapitre 57

Chapitre 58

Chapitre 59

Chapitre 60

Chapitre 61

Chapitre 62

Chapitre 63

Chapitre 64

Chapitre 65

Chapitre 66

Chapitre 67

Chapitre 68

Chapitre 69

Épilogue

Note de l'auteure

Remerciements

Retrouvez l'auteure sur

Prologue de 1 mission pour 2 Lecœur

Préface

Quand Clara Renard m'a demandé de préfacer son nouveau roman, j'en ai été aussi honorée qu'angoissée. Et si je n'aimais pas le texte ? Quelle erreur ! Évidemment que j'allais apprécier cette histoire, puisque j'ai déjà eu l'occasion de découvrir sa plume fluide et harmonieuse.

Notre première rencontre date d'il y a quelques années, lors d'un petit salon organisé par une bibliothèque alsacienne. Elle a pris mon roman et j'ai pris le sien. C'est souvent ce que font les auteurs qui ont envie de connaître le travail de l'autre. Spoiler alerte : le meilleur moyen de soutenir un écrivain, c'est d'acheter ses livres ! Puis, nous avons papoté comme deux vieilles copines alors qu'il s'agissait, je le rappelle, de notre première rencontre !

Pour en revenir au dernier opus de Clara, je pensais lire un cosy mystery, et j'ai découvert une formidable comédie contemporaine, qui mêle humour, scènes cocasses et sujets plus graves. Étant donné que Clara est elle-même assistante sociale, elle sait parfaitement de quoi elle parle. Avec justesse et sans pathos, elle évoque ce métier ô combien difficile et décrié. Dans ce récit, Clara Renard choisit un point de vue singulier : celui d'une maman assistante sociale et de sa fille qui partagent un goût assumé pour les enquêtes et le besoin viscéral de protéger les plus faibles. Très vite, le lecteur découvre un duo inattendu, à la fois complice et désaccordé, qui transforme le réel en terrain d'exploration. À travers leurs investigations sur une jeune collégienne suivie par la mère se dessinent un regard décalé et des situations profondément humaines. Je me suis, du reste, beaucoup attachée à Lili, si fantasque, à l'humour décapant et à la curiosité insatiable. Ce qui frappe dans cette histoire, c'est ce mélange d'insouciance et de gravité.

L'auteure parvient à aborder des sujets sensibles avec une tonalité de comédie sociale, sans jamais les réduire, ni les détourner. Elle joue avec les contrastes : la profession de Gersende et la perception adolescente de Lili, entre le sérieux des dossiers et l'élan presque ludique de leurs tribulations. Mais derrière le ton léger et les scènes souvent cocasses, c'est surtout une réflexion sur le lien, le lien familial ou social, et celui, plus fragile encore, qui relie les adultes aux

adolescents.

Alors, je vous le dis, n'hésitez pas à suivre ce duo improbable, et laissez-vous surprendre par ce regard à deux voix sur un métier trop méconnu du grand public, qui met en lumière ces hommes et ces femmes œuvrant sans relâche pour protéger ceux à qui la vie n'a pas fait de cadeaux.

Parce que, parfois, une main tendue peut faire toute la différence.

Naëlle Charles

Auteure de la série cosy mystery à succès *Bigoudis et petites enquêtes*.

Prologue

14 avril 2022

Je connais par cœur la phrase qui va suivre.

— J'ordonne, à compter de ce jour et pour une durée de six mois, une enquête éducative, en faveur de Swann Mistral. Je laisse à madame Lecœur le soin de vous en expliquer les modalités. Nous nous reverrons au mois d'octobre pour faire le point.

C'est par ces mots, prononcés par monsieur Charles Geyssier, le juge des enfants, que j'entre en scène. Quand je suis d'humeur joueuse, je me prends pour une « drôle de dame » et ponctue mentalement son discours par un : *Mission acceptée, Charlie !*

Aujourd'hui, le magistrat a sa tête des mauvais jours. Pourtant je dois lui faire part d'un point qui est loin d'être un détail. Dès que madame Mistral et sa fille ont quitté le bureau, je referme la porte derrière elles.

— Monsieur le Juge...

Il relève brusquement les yeux, déjà plongés dans le dossier suivant, fronce les sourcils et me regarde par-dessus ses lunettes.

Mon cœur cogne, irrégulier... Je choisis mes mots avec précaution.

— La famille Mistral est domiciliée à Cluzan.

Son stylo s'immobilise.

— Et ? demande-t-il, impassible.

J'humidifie mes lèvres avant de lui répondre :

— C'est aussi là que j'habite.

Un silence. Le juge se gratte le menton, me sondant du regard.

— Je vous connais suffisamment, madame Lecœur, pour savoir que vous saurez gérer cette proximité géographique. J'ai toute confiance en votre rigueur professionnelle et votre objectivité.

Formidable. Je n'ai plus qu'à être irréprochable...

— Je pense même, poursuit-il, que cela peut être un atout. Vous connaissez les lieux et les interlocuteurs. Cela vous permettra de gagner en efficacité.

Puis, remontant ses lunettes sur son nez :

— À bientôt, madame Lecœur. Tenez-moi informé.

Je hoche la tête.

— Bien sûr, Monsieur le Juge.

Carte de visite à la main, je rejoins dans le couloir madame Mistral et sa fille. Je retire quelques longs poils noirs et blancs d'Accra sur ma manche. Cette chatte marque son territoire jusque sur mes vêtements. L'air est froid, et l'écho de nos pas résonne sur les dalles lisses. Deux enfants jouent à cache-cache derrière les vastes colonnes. Leurs rires cristallins rebondissent sous les hauts plafonds du tribunal pour enfants de Saint-Vaurey.

Swann et sa mère semblent minuscules dans ce décor. Vacillant légèrement, madame Mistral s'appuie contre le dossier d'un banc. Son chemisier fleuri, porté sur un élégant pantalon noir, lui colle au dos. Ses omoplates saillent à travers le tissu. Swann range avec soin dans une pochette la convocation que sa mère tenait à la main. Elle a le teint pâle et les yeux cernés. Ses vêtements sombres et amples ne dissimulent pas qu'elle est à peine sortie de l'enfance.

Née en 2009. Deux ans de moins que Lili. Et déjà, ce sérieux dans la posture, cette maturité cultivée loin de l'insouciance de son âge.

J'ai six mois pour découvrir qui tu es et ce qui te tourmente, Swann Mistral. Ton regard bleu-gris se dérobe et je pressens que rien ne sera simple. Pourtant, je veux trouver le chemin vers toi. Te comprendre, pour te protéger.

Chapitre 1

Gersende

— Madame Mistral, je propose de vous recevoir à mon bureau la semaine prochaine. Comme ça, je prendrai le temps de tout bien vous expliquer.

Elle me regarde avec méfiance, hésite à accepter la carte que je lui tends. Elle me jauge. Déjà, je suis assistante sociale. Ça ne plaide pas en ma faveur. Elle les connaît, les assistantes sociales, elle en a vu une ribambelle ces derniers temps. Au collège de sa fille d'abord, puis au pôle social de son quartier et même au commissariat. Elles l'ont endormie avec leur baratin, et ont fini par lui « planter le canif dans le dos », comme elle vient de le dire dans le cabinet du magistrat. Sous prétexte de l'aider, elles ont écrit que Swann était en danger.

À travers ses yeux fatigués, je suis son raisonnement : prendre la main que je lui tends ? Faire confiance ou pas ?

— C'est compliqué ce qui vous arrive, madame Mistral. Le signalement du collège, les fli... enfin la police, maintenant le juge. Ça fait beaucoup !

Quelque chose dans son regard tressaille. Elle saisit ma carte de visite et l'observe longuement, la retourne, cherchant un signe qui lui dicterait la conduite à suivre. Ses doigts tremblent : la carte lui échappe, elle la rattrape du bout des ongles.

Ça commence à être long ce silence...

— Mardi prochain, quatorze heures, ça vous va ?

— Swann doit venir aussi ? questionne-t-elle avec un accent chantant, sans quitter la carte du regard.

— Non, ce n'est pas la peine, on va d'abord faire connaissance toutes les deux. Je viendrai la voir chez vous, dans un deuxième temps, si vous êtes d'accord.

— Ça sert à rien de demander, de toute façon, on sait bien qu'on n'a pas le choix ! réagit Swann dont les yeux tirent à balles réelles.

— C'est vrai, mais ce sera plus simple, si vous êtes d'accord...

Je ne veux pas me lancer dans une négociation argumentée, ici et maintenant. Il sera bien temps de recueillir sa colère quand je la verrai en tête à tête.

— À mardi alors, murmure madame Mistral, en enfournant ma carte dans sa poche avant de se diriger vers la sortie, sa fille à son bras.

Elles désertent le couloir à petits pas, me laissant avec un trouble indéfinissable.

Une escorte de police pénètre dans le hall. Mon ventre se serre, ma vue se brouille et les murs se mettent à tourner dans un manège sans fin. Ça me fait toujours cet effet depuis la disparition de Gauvin.

Je respire un bon coup et fais demi-tour pour aller saluer ma copine Françoise au greffe.

À chaque fois, c'est l'occasion d'y apprendre un ou deux potins sur la vie du tribunal. À moins qu'elle ne me raconte les dernières frasques de son fils. Au hasard de nos conversations, on s'est rendu compte qu'on avait accouché le même jour. Elle, ici à Saint-Vaurey. Et moi, à Pointe-à-Pitre en Guadeloupe. Ça crée des liens.

Françoise a toujours une oreille qui traîne, dans les couloirs du tribunal, comme dans son salon où la télé est allumée en permanence. Accro à BFM, elle connaît toutes les actualités, du dernier fait divers au nom du préfet en poste. Et grâce à son hypermnésie, elle retient tout. C'est d'ailleurs grâce à ça qu'elle m'a reconnue...

Le jour de ma prise de poste, mon chef de service m'a présentée à l'équipe du tribunal pour enfants. Françoise m'a détaillée de la tête aux pieds. Je sens encore le poids de ses yeux me passant aux rayons X. Puis elle m'a tirée à l'écart par la manche.

— Pardon, mais... Gersende Lecœur... comme le capitaine Gauvin Lecœur ? L'accident d'escalade en Guadeloupe ?

Un courant électrique d'intensité quasi létale m'a parcourue de haut en bas. Incapable de prononcer un mot, j'ai mis un doigt sur ma bouche et elle a compris. Elle m'a serré la main et ne m'en a jamais reparlé. Mais je sais qu'elle sait. Et si un jour j'en ressens le besoin, je n'aurai aucun mal à me confier à l'unique personne au courant de l'accident tragique qui a coûté la vie à mon mari.

— Salut, Gers', me dit-elle dès que j'ai passé le seuil du greffe. Tu viens pour qui ?

— Je sors d'audience au cabinet 2.

— Ah, la petite Mistral ? À mon avis, elle va te donner du fil à tordre, celle-ci...

— Je ne sais pas, j'ai surtout perçu une vraie détresse.

— De toute façon tu sais y faire, toi ; tu arrives toujours à trouver le meilleur pour ces gosses !

— J'espère...

— Tttt, fais pas ta modeste, t'es au top dans ce job ! Bon, je te laisse, la greffière de madame Ducou-Berdin est en congé enfant malade. C'est la troisième otite de sa petite en un mois. À mon avis

elle va être bonne pour les yoyos^[1]. Faut que je la remplace. On se prévoit un café un de ces jours, que je te raconte les dernières de mon fiston ?

J'ai à peine le temps de lui répondre, que déjà son corsage lacé aux motifs léopard est dans le couloir, en direction du bureau du juge. Françoise et ses goûts vestimentaires...

Chapitre 2

15 avril 2022

Lili

Le prof de maths nous a collé une éval surprise et je me suis plantée en beauté. Gamelle assurée, j'entends déjà ma mère : « Qu'est-ce que t'as pas compris dans le principe de réviser tes cours au jour le jour ? Ça va te jouer des tours au lycée... », en mode annonce de fin du monde.

Sur le fond, elle a pas tort. Mais sur la forme, j'ai plein d'autres choses à faire après une journée au bahut. Déjà que je passe vingt-huit heures quarante par semaine en dehors de ma chambre... Moi, ce que j'adore, c'est enquêter en loucedé : ouvrir grand la fenêtre et observer. La voisine d'en face sourit jamais, pas même en distribuant des bonbons aux enfants pour Halloween. Celle du rez-de-chaussée sort de chez elle uniquement aux heures pleines, comme si elle synchronisait sa vie sur l'horloge atomique. Le petit papy du troisième quitte son appart sur la pointe des pieds en faisant attention à ne pas claquer la porte...

Le top, c'est quand il fait beau : je sors le télescope offert par Pépé et Mémé Gwada pour mes dix ans.

Je me souviens comme si c'était hier soir du jour où je l'ai reçu : Pépé a tout de suite voulu m'embarquer dans la mangrove pour observer les geckos et bécasseaux... Comme je suis pas née de la dernière averse tropicale, j'ai vite capté que c'était pour fuir Mémé pendant quelques heures.

Et elle, toujours prête à le contredire, a ajouté de son accent créole qui lui colle comme un chewing-gum, en me serrant contre son imposante poitrine :

— Ah non, ce *sewa* plutôt *pouw admiwer* les *colibwis* et les *sucwiers*, hein, mon petit *colibwi* en *sucwe* !

Depuis qu'on a quitté la Guadeloupe, mon télescope ne sert plus à observer la faune sauvage, mais à mater les gens qui m'entourent...

Je le dirige sur le parc du coin de la rue et je kiffe. Il y a toujours des élèves du collège qui squattent. J'imagine ce qu'ils se racontent.

J'ai déjà surpris un gars de ma classe en train de vendre du shit et une meuf qui embrassait le mec de sa sœur. Je consigne tout dans mon petit carnet à la couverture rose girly. Sur la première page, j'ai écrit une phrase que Mémé m'avait glissée à l'oreille le jour de notre départ : « Choisis le *courage* avant la *peuw*. » Mon courage, c'est de garder mes observations pour moi... alors que j'ai juste envie de tout balancer.

Il faut dire que le secret professionnel, chez les Lecœur, c'est sacré !

Tout ça fait que je serais mieux chez moi, plutôt qu'ici jusqu'à ce soir, au risque de foirer une nouvelle éval. Sauf que, quand on est la fille de Gersende Lecœur, assistante sociale auprès du tribunal pour enfants, on ne sèche pas les cours ! Et de manière générale, on ne fait rien d'illégal. D'ailleurs, ça fait partie des commandements de ma mère : « Si la police t'arrête, tu dis que tu es née de mère inconnue ! »

Elle est persuasive, parce que je suis assez réglo. La seule fois où j'ai un tout petit peu franchi la ligne au collège pour obtenir un code d'accès à l'ordi du CDI, j'ai eu tellement peur, que je me suis juré de jamais recommencer. Heureusement, je me suis pas fait capter. Enfin, je crois...

À propos de ma mère, je l'ai entendue si nettement me reprocher ma note en maths, que maintenant je la vois carrément devant mes yeux. Là, au collège La Fontaine de Cluzan. En plein après-midi. Elle patiente à l'accueil. Enfin patiente, c'est vite dit, parce qu'au rythme où son pied droit tape sur le sol, elle va pas tarder à trouver du pétrole. À tous les coups, Ladoué l'a convoquée parce que j'ai ramassé un zéro. Le premier de toute ma carrière, mais je suis pas sûre que ça se fête...

Il va lui dire que je vais louer mon brevet. Je pourrai pas aller au lycée de Saint-Vaurey et je vais rater ma vie...

Je devrais peut-être la prévenir, pour adoucir son choc.

Je serre ma paume contre mon jean, incapable de décider quoi faire. Expirer, inspirer... Non... impossible qu'en une heure le prof ait eu le temps de corriger l'interro, de convoquer ma mère, et qu'elle rapplique dans la seconde.

Mais alors, pourquoi elle est là ?

Il me semble que... oui, c'est ça... hier, elle allait en audience au tribunal pour un démarrage de mesure, comme elle dit. J'aime bien quand elle me raconte ses missions. C'est classe de protéger les enfants en danger. Mam's, c'est un peu une super-héroïne. Enfin, sauf quand elle me casse la tête parce que ma chambre est pas rangée...

Bon, ça me dit toujours pas pourquoi ma mère squatte le hall de mon collège.

Et si sa nouvelle enquête concernait quelqu'un du bahut ?

Mais qui ? Je serais prête à manger mon télescope devant Thomas

Pesquet *himself* pour le savoir. Autant elle me raconte facilement pourquoi elle intervient, autant elle laisse jamais échapper un nom. Elle est aussi muette que Tobias, notre poisson rouge. Et il a carrément aucune conversation !

Mon cerveau mouline comme un hamster sous amphét dans sa roue. Je me cache derrière les piliers du préau pour mieux l'observer. Pas de doute : la peau chocolat au lait, les fines tresses serrées par des élastiques multicolores et le sarouel jaune clair, enfilé ce matin, c'est bien elle ! Quand elle tourne la tête, le diam de son piercing du nez attrape un rayon de soleil et se reflète dans son regard. Elle perd un peu l'équilibre. C'est presque rien, mais moi, je sais : ces foutus vertiges la lâchent pas depuis presque quatre ans.

Je vois aussi les traits qui remontent de ses sourcils à son front. *Askip*,^[2] ça s'appelle la ride du lion. Au début, ça apparaissait quand elle plissait les yeux à cause de sa mauvaise vue. Maintenant Mam's porte des lunettes, mais les traits sont restés. Surtout quand elle est soucieuse ou fâchée.

Pas bon, ça... j'attendrai demain pour lui parler de l'interro de maths.

Chapitre 3

Gersende

Je me présente en serrant la main tendue par monsieur Opiot, le chef d'établissement.

— Gersende Lecœur, assistante sociale à la cellule d'enquêtes éducatives pour le tribunal pour enfants de Saint-Vaurey.

Poignée franche, barbe de trois jours savamment entretenue – pas du tout comme je l'ai imaginé quand Lili m'a raconté son mot d'accueil aux troisièmes. La chipie, elle m'a dit qu'il avait au moins cent vingt ans ! Il doit avoir cinq ans de plus que moi, tout au plus. Et sportif avec ça, parce que j'ai du mal à le suivre. Pourvu que je n'aie pas encore un vertige.

Je m'adresse à mon palpitant : tout doux, tu peux reprendre ton rythme de croisière... Ma condition physique laisse à désirer ; accompagner ma collègue Véra à la salle de sport, comme j'en prends la résolution chaque 1^{er} janvier, ne serait pas du luxe.

— Prenez place, je vous en prie, me dit le principal avec un sourire qui dessine une fossette sur sa joue gauche, en désignant l'un des deux sièges face à son vaste bureau en bois foncé.

Je m'installe en silence, attentive à masquer mon essoufflement. J'en profite pour balayer la pièce du regard. Sur une étagère, trône une photo encadrée où monsieur Opiot enlace par les épaules deux préadolescents rieurs. Prise il y a quelques années sans doute, car les cheveux du principal sont moins grisonnants qu'aujourd'hui. Un garçon et une fille. Le cliché respire la joie et la complicité.

— Merci de me recevoir si vite. Comme je vous l'ai dit au téléphone, je suis chargée par le juge des enfants de Saint-Vaurey d'effectuer une enquête éducative en faveur de l'une de vos élèves. La jeune Swann Mistral. Elle est en cinquième.

— Oui, 5^e *Cygne* si je ne m'abuse. *Swan* en anglais, ce n'était pas voulu, mais ça tombe bien ! ajoute-t-il, visiblement content de son calembour.

Je n'arrive pas à détacher mon regard de sa fossette.

— C'est une bonne chose, votre intervention, car elle nous inquiète beaucoup cette petite. On ne la connaît pas bien : elle est arrivée en

mai dernier d'un collège marseillais. Son dossier scolaire était excellent et son début ici l'a confirmé, mais depuis quelques mois son comportement est devenu très préoccupant. Je n'entends parler que d'elle : elle s'isole, multiplie les absences, s'endort en cours...

Il semble se perdre un instant dans ses pensées, puis reprend :

— Notre assistante sociale, le professeur principal ou les surveillants vous en parleront mieux que moi, mais je tenais à vous assurer de la parfaite collaboration de mon équipe.

C'est d'autant plus précieux que ce n'est pas toujours le cas.

Je sors de mon sac un paquet de Post-it multicolores et un stylo turquoise.

— Pouvez-vous m'indiquer le nom de son professeur principal ?

— Bien sûr, c'est madame Vanessa Rollin.

Je le remercie et m'apprête à prendre congé, quand il m'interpelle :

— Mais dites-moi, madame Lecœur, ne seriez-vous pas aussi parent d'une élève de notre établissement ?

Voilà pourquoi je déteste mêler le perso et le pro. C'était le risque en acceptant de remplacer ma collègue sur le secteur de Cluzan.

— En effet, ma fille, Lili est en 3^e Cigogne.

— Le DNB^[3] en ligne de mire... Qu'elle ne relâche pas ses efforts, me lance-t-il droit dans les yeux, ses mains fermement appuyées sur le bureau.

Pourquoi ça me donne l'impression d'une vague menace ? Il sait quelque chose que j'ignore. Elle va le rater, c'est ça ?

— C'est une bonne élève, me semble-t-il. Et impliquée : elle appartient à notre équipe d'ambassadeurs « NON au harcèlement ». Elle ira loin.

C'est forcément une prédiction. Une enclume de plusieurs tonnes s'envole de mes épaules.

— Je crois aussi qu'elle est assez maligne... ajoute-t-il avec un clin d'œil.

Je rougis, ce qui, compte tenu de ma couleur de peau, me faire ressembler à une langouste avariée.

Qu'est-ce que ça signifie ? Qu'a-t-elle fait pour mériter ce qualificatif ? Si j'étais moins absorbée par mon boulot, ça ne m'aurait pas échappé. Ah, si seulement on était encore deux pour l'élever...

Je m'efforce de raffermir ma main pour ne pas la laisser broyer par monsieur Opiot.

Chapitre 4

Lili

Heureusement que l'entretien entre ma mère et le principal n'a pas duré plus longtemps que la récré. J'aurais pas aimé manquer le début du cours d'histoire-géo. On bosse sur le rôle des affiches de propagande pendant la Seconde Guerre mondiale, et c'est justement le sujet que j'ai choisi pour mon oral du brevet. Mais j'aurais pas non plus voulu rater la sortie de ma daronne du bureau d'Opiot. Synchronisation parfaite : la porte s'ouvre, pile quand ça sonne.

Les lèvres du principal bougent, mais la sonnerie avale ses mots. Impossible de comprendre. Quand enfin le vacarme s'arrête, j'attrape un prénom au vol : « Suzanne. »

Ouh là, là, Mam's a les sourcils froncés et le regard sombre. Je payerais pour savoir ce qu'ils se sont dit. Ou au moins, pour qui elle intervient. Je lui laisse toute la ville pour faire son taf, mais le bahut, c'est MON territoire ! J'ai un début de piste avec Suzanne... même si c'est un prénom de vieille !

Prise dans ses pensées, ma mère laisse tomber un carré de papier rose. Quand elle se baisse pour le ramasser, elle regarde dans ma direction et j'ai juste le temps de me planquer derrière un poteau. Je suis tellement proche d'elle que je pourrais sentir son parfum, un mélange de vanille, de frangipanier et d'huile d'amande douce. Quand j'étais petite, je pensais qu'elle sentait ça à cause des fruits secs qu'elle grignote toute la journée.

Mon cœur cogne contre mes côtes. Si elle m'avait captée, elle m'aurait recadrée direct : « Pourquoi t'es pas en cours ? Tu m'espionnes ! On va avoir une bonne discussion toutes les deux... » Le tout avec moulinets du bras, lèvres pincées et trémolos dans la voix. Atroupement et humiliation garantis !

Je soupire, soulagée d'avoir échappé à cet enfer, quand une voix toute proche me fait sursauter.

— Lili, t'attends quoi pour rejoindre ta classe ?

C'est Tom, l'un des surveillants. Il a les yeux partout, celui-là !

En ouvrant mon cahier d'histoire, je garde le Post-it rose fluo dans un coin de la tête.

— T'étais où ? me demande Djenaa en me donnant un coup de coude. On t'a cherchée...

La présence de la prof à côté de nous me dispense d'inventer un mytho.

Chapitre 5

Gersende

Je rentre fatiguée du bureau, rêvant de m'affaler devant un feuilleton niais à la télé. Le week-end de Pâques arrive au bon moment : repos et chocolats, tout ce qu'il me faut pour souffler un peu.

J'ai prévu de préparer un gâteau patate pour la répétition de *L'Opéra des enfants* auquel participe la chorale de Lili.

L'évocation de ce mets festif me replonge instantanément dans mes souvenirs créoles. Lili a cinq ans. Perchée sur une chaise, elle me tend la cannelle et la noix de coco, les yeux brillants, pour les mélanger aux patates douces que j'écrase soigneusement. Le parfum des épices attire Gauvin : « Qu'est-ce qu'elles me préparent de bon, mes petites femmes ? » Il saisit sa fille à la taille et la fait virevolter dans les airs. Les fines tresses de Lili se dressent en couronne autour de sa tête et son rire dévale en cascade. Elle veut m'attirer vers eux. Je bougonne en essuyant mes mains orangées sur mon tablier avant de me joindre à leur danse folle.

Dix ans ont passé depuis ce gâteau patate et Gauvin n'habite plus que mes souvenirs. L'appartement de Cluzan a remplacé la maison avec vue sur mer, et ma fille n'a plus l'insouciance de ses cinq ans. Moi, malgré le drame, j'essaie de préserver la fraîcheur de son adolescence.

Accra se faufile entre mes jambes. Lui servant de trépied, son unique patte arrière s'est décalée vers le centre de son arrière-train. Cette chatte, on dirait un meuble Ikea remonté après un déménagement.

Elle miaule d'un ton offensé, comme si mon retour tardif avait perturbé son emploi du temps. Je lui souffle :

— Salut, ma belle, je ne t'ai pas oubliée, je te sers tes croquettes dans une minute, promis...

Accra ne me croit qu'à moitié. Elle s'installe au milieu du couloir, sa patte absente ne semblant pas entamer sa Majesté. C'est une reine, amputée mais fière, qui réclame son dû.

L'officier de police contacté tout à l'heure m'a dressé un portrait de

Swann sans aucune nuance. À l'entendre, c'est une délinquante en puissance ! Il ne la juge qu'à l'aulne de son acte.

On voit qu'il n'a pas été formé par mon Gauvin. Lui n'aurait jamais toléré ça. En Guadeloupe, il répétait à ses recrues qu'un policier ne doit pas s'arrêter à la première impression. Mais au contraire, prendre le temps de lire entre les lignes, d'écouter ce qui ne se dit pas, et de laisser une place au doute. Une philosophie que je me suis appropriée pour mes propres enquêtes, moi aussi.

Certes, donner une fausse identité à la police est illégal. Surtout quand on vient d'être repéré par les caméras en train de taguer un mur de l'EHPAD de la ville. Mais peut-on résumer une ado de douze ans à un coup de bombe de peinture ? À ses mensonges maladroits ?

Lui ne voit que l'infraction.

Moi, ce qui m'intéresse, c'est le pourquoi.

— Bonjour, ma petite Mam's ! m'accueille Lili d'une voix mielleuse. T'as l'air claquée, t'as encore ce gros trait au-dessus du nez.

Que me vaut cette attention de la part de ma fille, qui daigne en général à peine répondre à l'annonce de mon arrivée ?

Accra n'a pas bougé. Elle me fixe de ses yeux ambrés, l'air de confirmer le diagnostic.

— Tu vois, commente Lili, même Accra t'a grillée à des kilomètres-lumière.

Je souris. Je ne sais pas d'où provient sa manie d'associer plusieurs expressions pour en créer de nouvelles, mais ça donne souvent des mélanges savoureux.

Quant à Accra, notre chatte de race sibérienne, rescapée d'une chute vertigineuse, elle a eu plus de chance que mon pauvre Gauvin... Elle est entrée dans nos vies un mois après notre emménagement à Cluzan. Sans mauvais jeu de mots, elle est tombée à pic pour consoler Lili de sa séparation avec notre chien, Cocotier, un berger créole, resté chez mes parents, en Guadeloupe. Accra a trouvé chez nous un royaume et des sujets dévoués.

Mes doigts se perdent dans la masse épaisse des cheveux courts de Lili retenus par un bandeau. Ni tout à fait crépus, ni franchement lisses. Métis, comme elle. Sa nuque haute se raidit à mon contact, alors je recule et observe ses épaules qui s'arrondissent déjà avec grâce et sa silhouette qui s'affine sans que je m'en sois aperçue. Ma petite fille a laissé place à une adolescente, qui n'aime plus trop les câlins de sa maman.

— Bien vu, chérie, je suis crevée... tu ferais une bonne investigatrice, dis donc !

— À cause du boulot ? Tu veux me raconter, propose-t-elle avec un empressément trop manifeste pour être désintéressé.

— Plus tard, si tu veux... tout de suite, j'ai juste envie de me poser

avant de préparer le repas. Dis-moi comment s'est passée ta journée. Pas d'interro surprise ?

Je la vois tressaillir. Elle baisse le menton et fuit mon regard. Ses épaules s'affaissent et son long soupir ne me dit rien qui vaille.

J'ai dû viser juste.

— Ladoué nous a collé une interro surprise... ça va faire mal !

Je n'ai pas la force de lui servir mon discours habituel.

— Attendons les résultats, il y aura peut-être une bonne surprise...

L'étrange borborygme par lequel elle me répond me convainc qu'un aller-retour à Lourdes serait plus efficace pour espérer un miracle.

— T'inquiète, je vais remonter ma moyenne en déchirant tout au prochain DS^[4], reprend Lili d'un air soudain enjoué. Et pour ça, j'applique une nouvelle méthode de révision, conseillée par l'IA. C'est la méthode des Post-it, tu connais ?

Je n'écoute ses explications que d'une oreille.

— ... j'identifie les notions clés... note une question par Post-it... réponse au verso... affiche au-dessus de mon bureau... réactive mes connaissances en répondant aux questions sous mes yeux.

Accra gratte le sol en laissant ma fille poursuivre son plaidoyer. Par ses regards appuyés en direction du bocal de Tobias, je comprends son message subliminal : si je ne lui remplis pas sa gamelle dans les prochaines minutes, elle fera de notre poisson rouge son dîner.

— Au fur et à mesure de mes bonnes réponses, je retire les Post-it, et le jour de l'évaluation je sais que je suis prête, car il n'y en a plus sur le mur. C'est fastoche, bonne note garantie !

— Ça semble super, ma chérie ! Tu veux que je t'achète des Post-it de toutes les couleurs ?

— Carrément ! Si ça marche, je vais refaire toute la déco de ma chambre. J'en mettrai même au plafond pour les lire depuis mon lit... *Askip*, changer de point de vue aide à mémoriser. D'ailleurs je commencerais bien tout de suite. T'aurais pas... genre... quelques Post-it là-dedans ? demande-t-elle en désignant ma sacoche du boulot.

Je lève les yeux au ciel, un sourire en coin et lui fais signe de se servir.

— Ne prends pas tout, c'est mon outil de travail, à moi aussi... et je n'ai même pas eu besoin de l'IA pour y penser.

Ma fille a l'art de m'avoir à l'usure. Maligne, il a dit le principal ? D'ailleurs je devrais éclaircir ça... demain...

Déjà elle retourne dans sa chambre en serrant comme un précieux butin, un petit bloc de carrés rose fluo.

À peine fermée, sa porte se rouvre.

— Au fait, Mam's, ça te dirait pas de faire un gâteau patate pour Pâques ? T'en faisais tout le temps, avant...

Chapitre 6

Lili

Je suis trop forte ! Mon plan s'est déroulé à merveille ! En prenant une pile de Post-it vierges dans le sac de Mam's, j'ai chopé au passage celui annoté collé sur son bloc-notes.

Je sais qu'elle apprécierait pas du tout, du tout...

Mon cœur bat à la vitesse du mur du son. Je découvre des paquets de hiéroglyphes, croisés avec des pattes de moustiques, écrits à l'encre turquoise. C'est forcément récent, car j'ai offert à Maman un stylo de cette couleur la semaine dernière pour son anniversaire.

Je suis excitée comme un pou qui va chez le coiffeur. *Reste plus qu'à déchiffrer.*

D'abord, deux lettres identiques, probablement en majuscule, puisqu'elles sont aussi grandes que la première lettre du deuxième paquet. Un nom propre donc ? Un R peut-être ? Puis un petit rond : « a » ou « o » minuscule ? Deux traits ensuite... des l ? Roll... Roller ? Rolls ? Rollin ! Oui, Rollin, c'est ça, je vois le point sur le i maintenant. Attends... mais Rollin, c'est le nom d'une prof, ça ! Vanessa Rollin, prof de SVT. Je l'ai pas, mais j'en ai entendu parler. Paraît que, sous ses airs cool, elle hésite pas à te la mettre à l'envers : interros surprises par-ci, TP notés par-là. Le CPE des sixièmes est en crush sur elle, je crois. Faut dire qu'elle est bien conservée pour son âge !

Pourquoi son nom est inscrit sur les Post-it de Maman ? C'est quand même pas pour madame Rollin sa mission, elle est plus mineure depuis mille ans.

Je reprends mon examen du premier paquet de lettres. La feuille frémit à chacune de mes expirations. Je gémis :

— Purée, Mam's, t'écris vraiment trop mal. Et t'oses me reprocher quand mes copies sont pas nickels ? C'est l'hôpital qui se fout de la peau de l'ours !

Un trait et une boucle... ça pourrait être un p majuscule. Et un deuxième parce qu'on dirait les deux mêmes. PP... comme prof principal ?

Ah ça y est ! Prof principal, madame Rollin ! Je cherche donc un

élève dont madame Rollin est le PP. Ça devrait pas être compliqué. Un petit tour chez les surveillants la semaine prochaine, une discussion l'air de rien et je leur tire les limaces du nez. Ni vu ni connu !

Voilà de quoi pimenter les prochains jours au bahut. Parce que les derniers temps, ça ronronne en mode Accra.

Je me faufile dans le couloir pour remettre discrétos le Post-it rose là où je l'ai pris. Je crois que Mam's n'y a vu que du feu.

Je devrai attendre mardi pour la suite du plan. Une éternité pour mon cerveau de génie. C'est bien la première fois que je regrette d'avoir un week-end prolongé... Heureusement, les lapins en chocolat vont m'aider à faire passer la gélule.

Chapitre 7

19 avril 2022

Gersende

Ce matin j'ai quitté la maison presque en même temps que Lili. Elle m'a accueillie à la table du petit déjeuner avec un froncement de sourcils plus éloquent qu'un discours. Tu le sais pourtant, semblait-il me dire, que j'aime passer la première heure de ma journée seule avec moi-même !

Excuse-moi, ma petite chérie, lui ai-je répondu dans ma tête. Mais figure-toi que j'ai un boulot, moi ! Ça implique des contraintes. C'est même à ça qu'on reconnaît un adulte responsable : il se lève courageusement et affronte la journée avec le sourire, même quand il aurait rêvé de rester sous la couette. Pas comme les ados qui font la gueule dès le petit déj' !

Elle a avalé son chocolat chaud, regard dans le vague et écouteurs enfoncés dans les oreilles. J'ai retenu ma main qui aurait voulu essuyer tendrement sa moustache. Quinze ans, l'âge des silences et des colères invisibles. Je me suis contentée de ramasser sa tasse et de tendre la joue pour qu'elle l'effleure rapidement avant de claquer la porte.

Après son départ, Accra m'a fait ses yeux de chat à faire pâlir Catwoman. Je suis devenue experte en déchiffrement des non-dits de ce matou. Je devrais l'ajouter sur mon CV : capacités en interprétation féline. Elle savait que j'allais céder. Alors j'ai gagné du temps et j'ai sorti sa caisse de voyage du placard.

— C'est bon, ma belle. Je t'emmène au bureau, lui ai-je dit en la soulevant.

En équilibre sur sa patte arrière orpheline, la chatte s'est frottée contre la manche de mon pull noir dans une revisite inédite du *moonwalk*.

Sur le trajet, je pense à Swann. Au tribunal, son expression m'a transpercée. Son pli au coin de la bouche, sa façon de me défier du regard. Un mélange d'hostilité et de vulnérabilité. J'ai décidé d'aller tôt au bureau pour réfléchir à la manière de l'apprivoiser. Autant la mère a semblé accepter ma main tendue, autant la fille a clairement

manifesté son opposition.

Dans une heure, j'exposerai la situation de Swann en équipe pluridisciplinaire pour élaborer des hypothèses de travail. Julian le psychologue me posera des questions pertinentes. Et Vincent – mon chef – le nez sur sa montre, soupirera sans attendre la fin de ma phrase. Je me prépare déjà à ses critiques : « D'où sortent ces hypothèses ? Ne vous égarez pas. Le cadre, Gersende, rien que le cadre. »

Lors de mon entretien d'embauche, il m'a tendu un flacon de gel hydroalcoolique avant de me faire entrer dans son bureau.

— Je suis de santé fragile, a-t-il répondu à mon regard interrogatif.

Puis il s'est lancé dans un long monologue sur sa responsabilité de cadre intermédiaire : son rôle de garant des règles et des procédures, l'ingratitude de cette fonction de trait d'union entre la direction et les salariés, et l'absence de reconnaissance de sa hiérarchie.

— Je finirai par y laisser ma peau... quand ils s'en rendront compte, ça sera trop tard.

Je l'ai trouvé un peu mélo, mais je voulais le poste, alors j'ai compli.

Le 6 janvier 2019, jour de mon arrivée au service, il m'a emmenée au tribunal pour enfants de Saint-Vaurey pour m'y présenter l'équipe des magistrats et des greffiers. D'un geste du menton, il m'a incitée à prendre un masque chirurgical dans une boîte en carton, sortie de son coffre.

— On n'est jamais trop prudents, avec tous ces virus, a-t-il marmonné.

Trois ans et demi plus tard, Vincent porte toujours son masque, mais ne prend plus de gants avec moi. D'après Françoise, ma copine du greffe qui sait tout sur tout le monde, il ne se serait jamais remis d'avoir été largué par sa compagne, en pleins préparatifs de leur mariage. Ça l'a rendu « aigri », dirait Lili.

Mais revenons à nos moutons : cet après-midi, je recevrai madame Mistral. Je ne devrai pas me loucher : sous prétexte de lui présenter les modalités de l'intervention, je tâcherai de poser les bases de la confiance réciproque nécessaire au travail des six prochains mois.

Seuls les ronronnements profonds d'Accra percent le silence.

Le premier glouglou de la machine à café remplit l'espace. Bientôt, les murs vibreront d'éclats de voix, de rires, de soupirs, d'inquiétude souvent, de découragement parfois, d'espoir toujours.

J'étales sur mon bureau le dossier de Swann déjà épais et promis à une croissance exponentielle. À côté, le petit sachet de noix de cajou et macadamia que je me suis préparé pour la journée. Stylo turquoise – offert par Lili – à la main, j'entoure, je note, je relis... Les éléments préoccupants me sautent aux yeux : absences récurrentes, fatigue

manifeste, malaises, isolement puis passage à l'acte avec la réalisation de tags... FRIP^[5], RPE^[6], ces acronymes impersonnels représentent si peu les souffrances de ces enfants. Ma gorge se serre toujours en lisant qu'un père a disparu des radars.

Je sais tant comme c'est difficile d'élever un enfant sans père.

Un souvenir s'impose brusquement : Lili petite, endormie sur le canapé, la tête sur les genoux de Gauvin. Le bruit de sa respiration, régulière. Sa main à lui, posée sur ses cheveux, comme sur un trésor délicat dont il était le gardien.

Je chasse aussitôt cette image.

Ça n'a rien à voir.

Je me redresse sur ma chaise et reprends ma lecture. Accra saute sur le dossier, comme si elle voulait m'obliger à faire une pause.

Chapitre 8

Lili

J'étais pas très motivée pendant le cours d'EPS. D'habitude j'aime bien l'acroport. Avec mon poids plume, je grimpe toujours en haut de la pyramide. Les gros costauds soufflent sous le poids des autres, tandis que je me hisse quelques mètres plus haut en évitant – ou pas – d'appuyer sur leurs dos.

Mais aujourd'hui, je n'avais qu'un objectif en tête : aller trouver les surveillants à la récré et obtenir l'info cruciale : de quelle classe madame Rollin est la prof principale. Je me suis rejoué dix fois la scène dans ma tête, perchée tout en haut de la pyramide. En mode Napoléon : « du haut de ces pyramides, la vérité vous appelle ». Et toujours ce prénom, Suzanne, qui clignote dans ma tête.

Dès que le prof nous lâche, je me change en vitesse dans les vestiaires et fais mine de ne pas entendre mes potes. Mes mains sont moites. Si je me fais capter, adieu la crédibilité de mon plan.

— Lili, attends ! crie Djena.

Emma ajoute, exaspérée :

— Laisse tomber, elle fait sa précieuse, elle nous calcule pas.

Je me force à ne pas me retourner, mais ma poitrine se serre. Je regarde par terre et accélère le pas.

J'aime pas quand on est fâchées, je me rattraperai cet après-midi.

Je cours pour traverser le hall jusqu'au bureau des surveillants. Je sors de mon sac un stylo et une feuille sur laquelle j'ai dressé un tableau. Puis, d'un air naturel auquel une actrice oscarisée n'aurait rien à envier, je m'adresse à Tom avec une mine faussement gênée :

— Excuse-moi de te déranger, avec mes collègues ambassadeurs du « NON au harcèlement », on recense les différents profs principaux du collège pour leur faire passer un PowerPoint à destination de tous les élèves.

Je m'arrête quelques secondes pour qu'il intègre l'information et en évalue la crédibilité. Puis j'ajoute avec mon plus beau sourire :

— Parmi les quinze profs de ma liste, il m'en manque deux ou trois, on peut voir ça ensemble ?

Tom fronce les sourcils.

— Je ne suis pas au courant...

Son ton est neutre, il saisit la feuille et la parcourt lentement.

— C'est marrant, reprend-il. D'habitude, ce genre d'initiative passe par la CPE.

Mon sourire se crispe.

— Justement, on voulait lui présenter un truc déjà carré. Pour lui montrer qu'on est à fond. Et on a une réunion demain midi. Si j'ai pas les noms aujourd'hui, c'est mort.

Surtout pas en faire des caisses pour pas me faire griller.

Je mets mes mains dans mes poches pour qu'il ne les voie pas s'agiter.

Tom ne répond pas. Son regard descend sur la feuille, remonte vers moi, redescend encore.

— Une réunion demain midi... répète-t-il.

Mon estomac se contracte.

— Euh non, demain c'est mercredi. Jeudi je voulais dire...

Chapitre 9

Gersende

Vincent Vidal et Julian Zantowski sont déjà installés en salle de réunion. Le chef m'attend, les mâchoires crispées. Il pianote sur la table qu'il a préalablement nettoyée avec des lingettes désinfectantes.

Tasse à l'effigie de Maître Yoda à la main, Julian, notre psychologue, trempe un Carambar dans son thé matcha, avec le sérieux d'un expert culinaire s'apprêtant à juger une création inédite.

— Gersende, on peut y aller ? m'interpelle Vincent avant d'avaler des granules homéopathiques.

Je m'installe face à eux et leur tends une feuille à chacun.

— Oui, c'est tout bon. Je viens juste d'imprimer les éléments administratifs pour que vous n'ayez pas à les noter. On va parler de Swann Mistral, qui aura treize ans en mai. Elle est originaire de Marseille et a emménagé à Cluzan avec sa mère il y a un peu moins d'un an. Élève brillante, elle a brusquement dévissé l'année dernière. Depuis, elle cumule les absences, s'endort en cours, s'isole...

— Classique, s'impatiente Vincent dont l'extrémité des doigts est désormais rouge. Tiens, ça recommence, marmonne-t-il en inspectant ses mains sous tous les angles, la tête penchée sous le néon qui illumine crûment sa calvitie. Sans doute une allergie au toner de l'imprimante...

— Qui a signalé ? reprend-il à haute voix.

— J'y viens : Swann est arrivée en sixième au collège La Fontaine en mai 2021. Elle ne s'est pas fait remarquer jusqu'aux vacances d'été. Mais depuis le mois de septembre, c'est la cata. Retards systématiques, absences non excusées, mère injoignable. Le collège a « fripé^[7] » en décembre 2021 parce qu'elle avait déjà cumulé trente-deux demi-journées d'absence. Les collègues du secteur ne sont pas parvenus à rencontrer la mère qui n'a répondu à aucune de leurs sollicitations. Ils ont conclu à l'impossibilité d'évaluer et ont préconisé la saisine du juge des enfants.

— Mère démissionnaire et gosse qui s'enfonce, on ne va pas faire de miracles là-dedans ! Julian, vous en pensez quoi ?

— On va peut-être laisser Gersende finir, non ?

Je m'efforce de conserver un ton neutre même si ces interruptions commencent à me chauffer.

— Oui, parce que ce n'est pas tout. Dans la nuit du 1^{er} janvier 2022, la mère a été arrêtée en train de taguer la façade de l'EHPAD de Cluzan, d'un poétique « PATRONS = PIGNOUFS ». Conduite au commissariat, elle a refusé de s'expliquer, indiquant une fausse identité. Elle y a passé plusieurs heures, jusqu'à ce que, sous la menace d'un placement par le procureur, elle consente à donner les coordonnées de sa mère.

Dans leur PV, les policiers n'y ont pas été de main morte pour décrire son tempérament : « Rebelle, rétive à l'autorité et au cadre, provocatrice ». Ce n'est pas du tout l'image qu'elle m'a donnée lors de l'audience.

— C'est vrai que vous, les femmes, vous avez un sixième sens qui ne vous trompe jamais, ironise Vincent.

Je serre les poings et lui réponds en me forçant à sourire :

— Absolument ! Mon intuition féminine me ferait plutôt penser à une petite perdue et en grande souffrance...

Son soupir ne m'échappe pas.

— Enfin, Gersende, vous savez bien que la souffrance des gamins, c'est la tarte à la crème du juge des enfants, assène-t-il, lèvres pincées.

Son ton péremptoire me hérissé les poils. Je cherche le soutien du psychologue, qui m'adresse un sourire apaisant.

— Bon allez, Julian, un avis ? nous hâte Vincent, stylo à la main.

Mon collègue prend le temps de relire ses notes, puis s'éclaircit la voix.

— Je suis assez d'accord avec Gersende, commence-t-il, de son phrasé singulier qui étire les syllabes.

Tiens, prends ça dans ta face, vieux grincheux !

Il me lance, presque en aparté :

— Tu as déjà une lecture de Swann assez construite. Cette jeune fille manifeste son mal-être, à défaut de le verbaliser. Il serait pertinent de comprendre pourquoi mère et fille ont quitté Marseille en cours d'année scolaire. Cela ressemble à une fuite... Quelle était leur vie là-bas ? Et quel est le rôle du père dans cette dynamique ?

Bien que le français ne soit pas la langue natale de Julian, j'admire toujours la finesse de son expression.

— Ça tombe bien, vous avez six mois pour démêler tout ça, expédie Vincent.

Il se lève pour hurler dans le couloir :

— Dossier suivant, s'il vous plaît.

Je reste figée, sans pouvoir détacher mon regard de sa silhouette courte sur patte. C'est la différence entre lui et moi : il voit des

dossiers là où je vois des humains. Il raisonne en chiffres, en temps passé dans une situation, en mesures attribuées ou en attente, en quota à effectuer, quand je pense rencontres, confiance à gagner, relation à construire.

Une tension familière m'envahit. Je suis à deux doigts de lui dire que son management est une insulte à l'investissement de l'équipe. Mais le respect du cadre l'emporte sur mon vieux réflexe de corriger l'injustice et de protéger le monde.

Julian, lui, ne paraît pas affecté. Il rassemble tranquillement ses affaires, resserre sa queue de cheval, puis m'adresse un geste amical en quittant la salle.

Chapitre 10

Lili

Grâce à Tom, je sais que madame Rollin est la prof principale des 5^e Cygne. Boostée par cette réussite, je tente une nouvelle manœuvre :

— Tiens, au fait... on m'a signalé une Suzanne, qui se ferait embêter. T'as entendu parler de quelque chose ?

Son regard perçant me donne l'impression de passer au détecteur de mensonges.

Dans deux secondes il va biper pour révéler mon imposture.

— Il n'y a pas de Suzanne au collègue.

Je hausse les épaules.

— Ah ! On m'a peut-être mal transmis, alors.

Silence.

— Ou peut-être que tu prêches encore le faux pour savoir le vrai.

Je fronce les sourcils.

Mais qu'est-ce qu'il a, à lire en moi comme dans un livre corné ?

— Ben non, pourquoi tu dis ça ?

J'entends ma voix trembler et je cherche une échappatoire au cas où ça sentirait trop mauvais.

— Peut-être parce que je me souviens de ton coup de l'année dernière, où tu avais soi-disant oublié le mot de passe de l'ordi du CDI alors que tu n'y avais jamais eu accès...

Le nez sur mes pompes, je lutte contre le rougissement que je sens m'envahir du menton à la racine des cheveux.

Je lance en serrant la liste contre moi, des fois qu'il aurait l'idée de me la reprendre.

— Allez, j'y vais, ça va sonner. Merci.

Décidément, Tom est plus malin qu'il en a l'air. En plus, il a une mémoire de ouf. J'ai cru qu'il allait me griller.

Mais j'ai eu ce que je voulais.

Piste Suzanne fermée. Pas grave, j'ai plus qu'à me rapprocher des élèves de la 5^e Cygne. Flora, par exemple, elle habite dans mon quartier.

Je me sens excitée comme la tortue qui fait un selfie sur la ligne

d'arrivée alors que le lièvre enfile encore ses baskets.

Le hasard est avec moi : cette semaine, les troisièmes mangent à la cantine avec les cinquièmes. Emma et Djenaa passent à côté de moi en m'ignorant. C'est nul, mais je dois rester focus.

Je m'installe près de Flora et sa bande, et je laisse traîner mes oreilles.

— Hé, les filles, vous avez vu Swann Mistral ce matin ? les interpelle Tom.

Elles se regardent, esquissent une moue et un haussement d'épaules.

— Oui, elle était là pour une fois, murmure une brune à lunettes.

J'arrête de manger pour ne rien rater.

Une petite à l'air teigneuse ajoute :

— Depuis les portes ouvertes, fin d'année dernière, c'est un vrai courant d'air... elle a pas dû capter le principe !

Elles se bidonnent évidemment. L'immatunité des meufs... en même temps, elles ont que douze ans...

Une autre balance :

— Swann courant d'air a même loupé la préparation du conseil de classe.

Je fronce les sourcils, rassemblant les indices. Ça se confirme : « Swann courant d'air ». Si elle a hérité de ce surnom, c'est qu'elle est souvent absente. Et Swann, c'est presque Suzanne ! J'étais pas complètement perdue à l'ouest. Un sourire étire mes lèvres. Ma main au congélateur que c'est pour elle que Mam's intervient. Sûrement un signalement pour absentéisme scolaire.

Le comble du truc : j'avais peur d'être démasquée par Tom... et c'est lui qui m'apporte la réponse sur un plateau d'argent. Échec et mat, monsieur le surveillant.

Je relève la tête.

À l'autre bout de la salle, Emma et Djenaa sont installées sans moi. Emma a partagé son assiette en deux : à droite la purée de pommes de terre et le steak haché, à gauche les petits pois auxquels elle ne touchera pas. Elles discutent sans me calculer. Je les rejoins.

— Pardon de pas vous avoir attendues ce matin...

Emma réagit la première.

— On te pardonne que si c'est pour un mec que tu nous as plantées.

— OK, j'avoue...

Un petit mytho de rien du tout, ça peut pas faire de mal...

Chapitre 11

Gersende

— Installez-vous, madame Mistral. Vous n'avez pas eu trop de mal à trouver ?

— Oh non, Swann m'a réglé le GPS avant de partir en classe ce matin.

Les traits tirés, elle se laisse tomber sur la chaise de la petite salle d'entretien. On dirait qu'elle vient de parcourir la ville à cloche-pied. Elle serre son sac à main contre elle. Son regard se perd dans le vide avant de se poser timidement sur moi.

— Comme je vous l'ai expliqué au tribunal, cet entretien a pour but de faire connaissance et de vous présenter le travail qui sera mené pendant les six prochains mois. Je m'appelle donc Gersende Lecœur, je suis assistante sociale et je vais exercer, en binôme avec mon collègue psychologue, la mission fixée par le magistrat.

— Oh là, là ! m'interrompt-elle en portant sa main fine à son front. Pourquoi vous êtes deux ? Je pensais qu'il n'y aurait que vous. C'est déjà pas facile de voir une assistante sociale, alors un psychologue...

Habituee à ces réticences quand je parle des psys du service, je m'applique à la rassurer.

— Il s'appelle Julian Zantowski et il est très gentil, vous verrez. L'intérêt d'être deux, c'est de croiser nos regards. Ça limite les risques d'erreurs.

Elle semble encaisser.

— Vous vous rappelez quelles sont les missions d'un juge des enfants, madame Mistral ?

— Oui, il l'a expliqué l'autre jour. Juger les mineurs délinquants et... protéger les enfants en danger.

Ces derniers mots se coincent dans sa gorge. Elle déglutit avec difficulté, les épaules rentrées.

Dans un sursaut, elle se redresse et affirme les lèvres serrées :

— Mais ma fille n'est ni l'un ni l'autre.

— En effet je ne pense pas qu'elle soit délinquante, malgré sa tentative avortée de repeindre le mur de l'EHPAD.

— Ah... merci... balbutie madame Mistral en laissant échapper un long soupir.

— Je parierais plutôt sur un moyen pour elle d'attirer l'attention. Quant au danger, c'est ce que le juge nous demande d'évaluer pendant les prochains six mois.

La mère fronce les sourcils. Je sais que ça peut faire peur.

— Vous savez, cette notion d'enfant en danger, c'est quelque chose de très large. À quoi ça vous fait penser, vous, madame Mistral ?

Elle n'a pas besoin de réfléchir pour lancer d'une voix faible :

— La maltraitance...

— C'est juste. Un enfant maltraité est évidemment un enfant en danger...

J'attends qu'elle me regarde avant de poursuivre.

— Pour autant, un enfant peut être en danger sans qu'il n'y ait de coups ni de cris. Parfois, il ne peut pas nommer son mal-être et ça le met en danger.

Elle acquiesce à demi, les lèvres serrées. J'ai l'impression d'avoir marqué un premier point.

Chapitre 12

21 avril 2022

Lili

Je dois approcher Swann Mistral. Elle traîne sûrement seule.

— Alors Lili, m'interpelle Tom en surgissant derrière moi.

Je sursaute. *Super, il va penser que j'ai pas la conscience tranquille !*

— Ça avance, votre projet de sensibilisation au harcèlement ? Tu me feras passer ton PowerPoint, j'y jetterais bien un œil.

Quel boulet...

— Pas de souci, je te l'enverrai.

Il hoche la tête, satisfait, et part vérifier les carnets de correspondance des élèves au portail, me laissant scanner la cour à la recherche de Swann.

C'est sûrement la meuf assise par terre dans un coin du préau, hors champ pour les surveillants.

Malin, ici son téléphone passe large entre les mailles...

Elle est seule, les yeux dans le vague avec des *AirPods* dans les oreilles. Je m'installe à côté d'elle, mon portable discrétos dans la paume. Elle me calcule pas. Au bout de quelques minutes, je tente un léger mouvement en sa direction et lui mime d'enlever ses écouteurs.

— *Déso*, j'arrive pas à me connecter. Tu peux me partager ta « co » ?

— OK.

Ouah, c'est une bavarde...

— T'écoutes quoi ?

— Un podcast.

Bon, elle est du genre minimaliste. Et bizarre : qui écoute un podcast dans la cour du collègue ?

Mais je m'accroche parce qu'en plus d'être curieuse, je suis tenace.

— Intéressant ? Ça raconte quoi ?

Elle soupire et retire ses *AirPods* d'un geste lent en me regardant enfin. Ses yeux hésitent entre le bleu et le gris.

Elle me répond en haussant les épaules, comme si ça coulait d'eau de source :

— Des histoires de gens.

Comme je veux absolument que ça s'étire, je demande :

— Genre quoi ?

— Des histoires de vie.

Purée, la fille me facilite pas les choses. Bon, j'attaque sur un autre versant.

— Je m'appelle Lili, je suis en 3^e *Cigogne*. Et toi ?

— Swann. 5^e *Cygne*, soupire-t-elle.

Je retiens le sourire de la victoire et prends le temps de l'observer. J'ai jamais vu quelqu'un d'aussi peu lisible. Impossible de savoir ce qu'elle pense, même si je vois bien que je la dérange. Elle a une cicatrice pâle à la queue du sourcil gauche – un trait minuscule. On dirait que ses poils se sont arrêtés trop tôt.

— Swann en anglais, ça veut dire cygne, non ? Tu crois qu'à la grande loterie de la répartition des classes, ils ont fait exprès ? Que c'était leur petit moment de bonheur de te coller dans cette classe ? Qu'ils se sont dit que ça passerait crème brûlée et qu'on n'y verrait que du feu follet ?

Je dis tout ça très vite. Elle réagit pas. Si elle pense que je me moque d'elle, je vais la perdre...

Tout à coup, un coin de sa bouche remonte. Genre, un sourire en mode échauffement. Elle ne remet pas ses écouteurs, mais ne parle pas non plus. Juste ce silence pesant.

Elle est sur la défensive comme un animal qu'on approcherait trop vite. Pas agressive, seulement prête à détalier si je me montre trop insistante.

Alors je me tais aussi et je la laisse apprivoiser ma présence. *Je te veux pas de mal, petit courant d'air.*

Après avoir vérifié que je risquais pas de me faire toper, j'ouvre une appli au hasard sur mon téléphone.

Genre je fais ma vie.

Genre je suis pas là QUE pour elle.

Au bout d'un moment, ses épaules s'affaissent, elle tire sur une mèche de ses cheveux et la tresse distraitement. Puis, elle pousse son sac pour me faire un peu de place.

Ça sert à rien d'essayer de retenir un courant d'air. Faut juste se placer sur son passage et attendre qu'il vous frôle...

Tout à coup, elle commence à parler. Des phrases à voix basse, courtes et hachées, qu'elle essaye de dissimuler derrière sa main, sans regarder dans ma direction.

— Oui, c'est moi... trois boîtes... d'accord... plus de stock... c'est urgent... vous pouvez en commander... je passerai à l'heure habituelle.

Le contenu de sa conversation téléphonique me file des sueurs. Cet

échange... c'est clair comme de l'eau de pluie : Swann courant d'air loupe les cours parce que... elle deale. Et c'est pour ça que le juge des enfants est sur le coup.

Je savais que ça existait des enfants dealers, mais pas à Cluzan. Pas dans mon collège. En tout cas je suis masterclass comme enquêtrice. À peine démarré, j'ai déjà tout capté.

Mais attends, elle a sûrement un réseau ? Et s'ils apprennent que je sais, ils vont me menacer ? Me torturer ?

Chapitre 13

27 avril 2022

Gersende

C'est mercredi et ma fille s'octroie une grasse matinée. À notre arrivée en métropole, elle râlait d'avoir cours le samedi matin, mais elle s'est vite faite à sa coupure de milieu de semaine.

Moi, j'ai rendez-vous avec Swann. Je me sens fébrile comme pour une première rencontre amoureuse. Enfin, telle que je m'en souviens, la dernière remonte au siècle dernier.

— Mais oui, toi aussi je t'aime, dis-je en fourrant ma main dans les poils doux d'Accra, arrivée à point nommé pour chasser ma nostalgie.

Elle me répond par des ronronnements de chaudière mal réglée.

Troisième étage, je suis gâtée. Quand je grimpe des escaliers, je dois toujours lutter contre le vertige. Je fais une pause au deuxième pour reprendre mon souffle et j'ai la sensation d'être observée.

Au troisième, un message griffonné sur une page de cahier déchiré est scotché au-dessus de la sonnette de droite : « entrez, c'est ouvert ».

Celle-là, on ne me l'a jamais faite !

J'inspecte autour de moi. Puis je pousse la porte avec précaution. Mon rythme cardiaque accélère, j'ai l'impression de commettre un braquage.

En pénétrant dans le séjour de la famille Mistral, je suis saisie par une ambiance étrange.

Une bougie orange cannelle répand ses effluves hivernaux en plein mois d'avril et je suis éblouie par une guirlande de citrouilles clignotantes, enroulée autour d'un vaisselier brinquebalant. Une statuette de chat en porcelaine me fixe d'un air accusateur. Elle ne résisterait pas à la maladresse féline d'Accra.

Tout est rangé au cordeau : chaque coussin, chaque cadre, chaque bibelot semble placé avec une précision maniaque.

Du fond de son canapé en alcantara saumoné, madame Mistral m'accueille, emmitouflée dans un plaid orange à poils longs.

— Vous m’excuserez, me dit-elle en évitant mon regard, je me suis coincé le dos en passant l’aspirateur.

Au même moment, j’avise des miettes sous la table de la salle à manger. Le tour de reins a dû intervenir avant le ménage de cette pièce.

— Asseyez-vous, poursuit-elle en désignant le fauteuil aux larges accoudoirs face à elle.

— Swann n’est pas là ?

— Si, si, mais elle s’est enfermée dans sa chambre depuis qu’elle s’est levée. Elle a décrété qu’elle n’a rien à vous dire et qu’elle ne veut pas vous voir.

Sa voix se fissure sur sa dernière phrase.

— Ne vous inquiétez pas, j’ai l’habitude des ados récalcitrants... Indiquez-moi où est sa chambre, je vais tenter ma chance.

En me dirigeant vers la direction qu’elle me désigne, j’entends dans mon dos :

— Des ados récalcitrants peut-être, mais un phénomène comme ma Swann, pas sûre !

Je fais le pied de grue devant la chambre de cette ado, qui refuse de m’ouvrir. Je toque trois fois, de plus en plus fort. Pensant qu’elle a des écouteurs dans les oreilles, j’insiste. Mais son silence est volontaire.

Plan B : je griffonne « laisse-moi me présenter » sur une carte de visite que je glisse sous sa porte. Elle la prend. Crissement de stylo. Quelques secondes plus tard, la carte réapparaît de mon côté. « Pas besoin » a-t-elle écrit avec les mêmes caractères pressés que sur le mot accroché à la sonnette. Je commence à avoir chaud. Les mains sur les hanches, je réfléchis à une autre option.

Plan C : je me souviens avoir noté le numéro de portable de Swann, consigné dans le PV de la police. Je vais le faire sonner jusqu’à ce qu’elle daigne m’ouvrir. J’entends la mélodie à travers la cloison.

Répondeur. Je recommence.

Répondeur encore. Elle se lassera avant moi.

Je raccroche et rappelle aussitôt.

Bruit de métal et long soupir derrière la porte.

— Swann, je te dis ce que j’ai à te dire et je m’en vais.

La porte s’ouvre brusquement sur un royaume rose bonbon : murs tapissés de cœurs pastel, étagères emplies de poupées et peluches. Chaque objet respire la joie d’une fillette rêveuse, bien loin de la défiance de sa propriétaire.

Swann me fixe de ses yeux orageux. Avant que j’aie le temps de parler, elle attrape quelque chose sur sa coiffeuse et le positionne contre son bras nu.

— Si vous ne partez pas immédiatement, je me coupe les veines.

Mes jambes flanchent. Je m'appuie contre le chambranle.

Pendant un court instant, ce n'est plus Swann que je vois, mais Lili. Je me reprends aussitôt.

Je suis brièvement soulagée que son arme soit une lime à ongles en forme de licorne. Mais la seconde suivante, je me rappelle qu'on ignore souvent jusqu'où la douleur peut pousser un enfant de cet âge-là.

La détermination de son regard me conduit à battre en retraite.

— OK, Swann, je m'en vais. Ma mission, c'est de te protéger, pas de te mettre en danger.

Chapitre 14

28 avril 2022

Lili

À la récré de dix heures, je fonce vers Emma et Djena pour débriefer l'épisode d'hier de *Famille Slonderstone*. La saison deux passe sur Streamflix depuis la rentrée. J'ai cru que le prof de maths nous lâcherait jamais. Je dois absolument savoir ce qu'elles pensent du nouveau mec de Bianca, la vampirette aux yeux vairons.

— Alors les filles, team Hurt le beau gosse ou team Axel l'ex trop craquant ?

Emma esquisse une grimace.

— Axel, sérieux ? Mais il l'a *ghostée* sans préavis. Alors *next*, c'est tout. Hurt, il me plaît bien, je trouve qu'ils vont trop bien ensemble.

Djena plisse les joues.

— Team Axel, pour moi. Hurt, je le sens pas. Trop beau, trop propre pour être honnête !

Je lui donne un léger coup de coude.

— Je suis OK. Quelque chose colle pas avec Hurt. Il a pas l'air du castor le plus utile de la banquise !

Djena éclate de rire. Elle croise les jambes pour pas se pisser dessus. Tout à coup j'aperçois Swann. Elle tourne en rond comme Tobias dans son aquarium. Elle est presque invisible d'habitude, et là, je vois qu'elle. Y a un bail bizarre.

Je me dirige vers elle et vois flotter des points d'interrogation au-dessus des têtes de Djena et Emma – comme dans les BD de Gaston Lagaffe que j'adore. Mon père avait toute la collection et j'ai eu le droit de les emporter quand on a quitté la Guadeloupe.

Je frissonne. Y a tellement de trucs de là-bas que j'ai dû laisser... À commencer par Pépé et Mémé Gwada et aussi mon chien, Cocotier. Ils me manquent...

— J'ai les services sociaux sur le dos, souffle Swann en me ramenant à la réalité. Elle cligne des yeux à toute vitesse. Ses sourcils sont si proches qu'on dirait qu'elle en a qu'un. Swann la méfiante me vomit ça en plein visage. C'est la première fois qu'elle m'adresse plus

de deux mots et je reconnais un accent du Sud. Je l’emmène un peu à l’écart.

Elle a l’air en totale panique.

Les services sociaux, c’est ma mère !

— Ah bon, mais pourquoi ?

— À cause de mes absences. Ils ont écrit au juge.

J’évite de regarder ses yeux pleins de buée. Mon pied bouge tout seul, il veut fuir et il a sans doute pas tort. Si c’était une feinte pour me recruter dans son réseau ?

— Hier une assistante sociale est venue à la maison. Elle voulait me parler, mais j’ai refusé. J’ai gagné la partie, mais je sens que c’est une coriace. Elle va pas lâcher l’affaire.

J’ai du mal à avaler ma salive. Il faut que je dise un truc, sinon elle va trouver ça bizarre.

— Comment t’as fait ?

— J’ai menacé de me couper les veines.

« *Ne t’en mêle pas* », ordonne Mam’s dans ma tête.

Fini de se marrer... On n’est pas dans un épisode de *Famille Slonderstone*, là. Je maîtrise plus rien.

— Mais... en vrai, t’as pas envie d’en finir, hein ?

— Ben non, me répond Swann avec ce qui ressemble à un sourire. J’té dis, c’était juste pour qu’elle me lâche.

— Quand même...

J’hésite un peu avant de me lancer...

— ... c’est pas rien de faire croire que tu veux mourir...

Elle hausse les épaules, comme si ça lui arrivait tous les quatre matins et soirs.

— Bah, t’inquiète, l’essentiel, c’est que ça marche...

L’insouciance de la fille !

Je reste un instant sans rien dire. J’ai l’impression de marcher en équilibre sur un fil dentaire.

— Ouais, mais... ça fait flipper, quand même. Les gens, ils prennent ça au sérieux. T’as pas peur des conséquences ?

Elle détourne le regard, fixe un point derrière moi.

— J’en sais rien... en vrai, c’est par principe. J’ai pas envie qu’on vienne fourrer le nez dans mes affaires.

— À cause du trafic ?

Le mot tombe lourdement.

Mais pourquoi j’ai dit ça ?

J’ai envie de me téléporter à l’autre bout du monde en mode Joséphine ange gardien. J’arrive pas à déchiffrer son regard.

— Quel trafic ?

Les bruits de la cour s’éloignent. J’entends plus que mon cœur qui bat dans mes tempes. Je trouve pas de mytho, alors j’y vais franco.

— Celui dont tu parlais au téléphone la dernière fois, quand je suis venue m'asseoir avec toi... Désolé, je voulais pas t'espionner, hein...

Mâchoire et poings serrés, elle analyse l'information. Puis son visage se décrispe et un son rauque sort de sa gorge.

— Ahhh, mais je me rappelle maintenant... c'était la pharmacienne ! Sérieux, tu m'as pris pour une trafiquante de drogue ?

La chaleur me monte jusqu'aux oreilles. Même Tobias paraîtrait décoloré à l'eau de Javel à côté de moi. J'avoue, je me suis emballée. Swann a pas du tout le profil. Tout ce que je pourrais dire serait nul, alors je tente le changement de sujet.

— Pour les services sociaux... peut-être que t'as qu'à arrêter de louper les cours et qu'ils te laisseront tranquille ?

Une ombre passe dans son regard quand elle laisse tomber.

— J'aimerais bien, mais c'est pas possible.

Je reste un moment sans rien dire. Dans ma tête, tout se mélange :

Swann. Ses sous-entendus et ses yeux fuyants qui semblent appeler à l'aide.

Et Mam's, avec ses fameux commandements « on ne fait rien d'illégal, point final ».

Je devrais peut-être juste laisser tomber, mais quelque chose me retient. Comme si j'avais déjà tiré une maille et que c'était plus possible de la remettre en place.

Chapitre 15

Gersende

Je ne m'en remets pas. Le chantage au suicide de Swann, hier, m'a empêchée de dormir cette nuit. Je la voyais, chevauchant une licorne multicolore qui l'emmenait au paradis. À d'autres moments, une lime géante lui rabotait le corps jusqu'à ce qu'il tombe en poussière.

À deux heures du matin, je me suis glissée dans la chambre de Lili. La voir sereine dans son sommeil m'apaise toujours. Elle a une capacité impressionnante à dormir. Même après le drame, elle n'a jamais fait une insomnie. Elle se réveillait le matin, cheveux en pétard et disait :

— Papa est venu me faire un câlin dans mes rêves cette nuit. J'ai hâte de le retrouver ce soir.

Et moi, en prise avec mon chagrin, je l'étreignais et laissais couler mes larmes dans ses frisottis.

Je reste quelques secondes à la regarder, apaisée par son souffle régulier. Lili, c'est mon point d'ancrage. Je ne sais pas si je fais toujours bien les choses, mais je tiens debout pour elle. Et grâce à elle.

J'ai réveillé Accra en refermant la porte. Elle s'est frottée à mes tibias, en cambrant son dos. Vue d'en haut, en plus d'être tripode, elle ressemble à un dromadaire ! Elle m'a raccompagnée et s'est installée dans mon lit, comme si la place lui revenait de droit. De toute façon plus personne ne peut lui contester ce territoire...

Si je ne me suis pas rendormie, ce n'était plus à cause des images de Swann, mais à cause des ronflements ininterrompus de la chatte.

Je suis arrivée en même temps que Véra, avec qui je partage mon bureau.

— Toi, tu as la tête de quelqu'un qui n'a pas dormi...

— Bingo ! C'est ma nouvelle mesure... je peux t'en parler ?

— Bien sûr, viens, je te fais un café et on va se servir dans ma réserve personnelle, spéciale coup de mou. Il doit encore y avoir deux trois rochers au chocolat.

Cette nana, c'est une collègue en or ! Toujours disponible et à l'écoute. Quand j'ai des envies d'ailleurs, le son de sa voix et son

sourire me font renoncer.

— Je t'écoute, dit-elle, assise sur son bureau, les jambes dans le vide.

Ses yeux noisette me prennent par la main.

— Une gosse de treize ans m'a fait du chantage au suicide, hier.

— Merde...

Et un silence qui s'éternise.

— Dis quelque chose, Véra...

— Ma pauvre, je comprends que tu sois toute chamboulée... Tu l'as sentie capable de passer à l'acte ?

— Difficile à dire... j'ai eu l'impression que c'était de la provoc, qu'elle voulait me signifier son refus de la mesure... mais si je me plante... Je suis au tout début, je ne peux m'appuyer que sur mon intuition... c'est léger face à une gamine suicidaire !

— C'est vrai, mais ton intuition te trompe rarement, répond ma collègue en me tendant sa boîte de chocolats. Fais-toi confiance, Gers'.

Je soupire. La douceur du chocolat ne suffit pas à dissoudre le nœud installé dans mon estomac depuis le geste menaçant de Swann.

— Peut-être, mais là... j'ai l'impression qu'accepter de l'aide est un luxe qu'elle ne peut pas s'offrir.

Véra hoche lentement la tête.

— Je sais... ça bouffe, ces situations où tu rentres chez toi avec leurs silences plein la tête. Tu te refais le film, tu as peur d'avoir mal interprété, d'avoir minimisé...

Elle se lève finalement.

— Viens, on va refaire du café.

Dans le petit coin cuisine, la machine travaille doucement. Les arômes chauds s'infiltrent dans mes narines, plus réconfortants que le goût lui-même.

À travers la fenêtre, la lumière d'avril est claire.

Véra me tend une tasse fumante.

La chaleur passe dans mes doigts avant même la première gorgée. Et, pendant quelques secondes, tout semble un peu moins grave.

— Tu sais, ce qui me met mal aussi, c'est que Lili a presque le même âge. J'arrête pas de faire des parallèles. Je me dis qu'elle est ado, elle aussi. Que je ne sais pas vraiment ce qu'elle vit.

— Normal, la mère n'est jamais loin de la pro, murmure Véra. Mais fais attention à ne pas tout porter seule. C'est qui le psy avec toi ?

— Julian. Mais il n'a pas encore rencontré Swann. On a juste échangé pendant la réunion de début de mesure la semaine dernière.

— C'est pas grave, va lui en parler. Il a une façon très posée d'aborder les choses... plus distante, peut-être, que la tienne. Ça t'aidera sûrement à y voir plus clair... Même les plus solides ont besoin d'un relais de temps en temps.

Ses yeux perdent soudain de leur éclat.

— Les situations qu'on sous-estime un peu, ça laisse toujours des traces.

Elle marque une pause.

— Alors, perso, je préfère en parler une fois de trop que pas assez.

Je frissonne. Mon café est froid.

— Tu as raison, je vais parler à Julian. Merci, Véra...

Elle pose une main ferme sur mon bras.

— Si on ne prend pas soin de nous, qui prendra soin d'eux ? Et accessoirement, qui viendra piocher dans ma réserve de chocolat ?

Je souris malgré moi.

— C'est aussi pour ça que je vais à la salle de sport, tu sais, pour me vider la tête.

Chapitre 16

Lili

Je capte rien à ce que raconte la prof. Ses mots glissent sur moi comme les patins sur la glace. Mon stylo reste planté au-dessus du cahier, bloqué entre deux schémas de circuit électrique.

Mon cerveau se refait le film en boucle. Swann, ma mère, la menace de suicide. Et cette sensation bizarre que je suis le fil électrique qui les relie. Pourtant c'est un vrai court-circuit dans ma tête !

Je tiens ma tête à deux mains.

— Mademoiselle Lecœur, vous allez bien ?

La voix de crécelle de la prof de physique me fait sursauter. Tous les regards se braquent sur moi.

— Euh... j'ai mal au crâne, Madame. J'en fais des caisses, genre je suis au bout de ma vie.

— Vous voulez aller à l'infirmerie ?

Je hoche la tête, reconnaissante.

— Délégué, vous l'accompagnez.

Le beau gosse élu au début de l'année se redresse d'un bond, comme si ça allait lui rapporter une bonne note.

— Tu fais peur, en vrai, me dit-il à peine la porte de la classe refermée derrière nous.

— Je préfère faire peur qu'être lèche-cul.

— Encore toi, Lili ? m'interpelle une voix familière. Décidément on n'arrête pas de se croiser...

Le délégué me dispense de répondre à Tom.

— Elle est malade, Monsieur. Je l'accompagne à l'infirmerie.

— Ah OK, j'espère que tu vas vite aller mieux alors...

Il ajoute entre ses dents :

— Et que t'es pas en train de manigancer quelque chose...

Je me fige. J'ai entendu ça en vrai ? Ou c'est juste dans ma tête ? Je note mentalement : *se méfier du pion comme de l'eau qui dort pas.*

L'infirmière me propose de me reposer. Si ça ne passe pas, elle appellera ma mère. Je m'allonge dans la pénombre.

Laisser tomber ou continuer ?

Mon portable annonce une notification de l'ENT^[8]. Coup de bol : mon cours de seize à dix-sept heures est annulé. J'ai ma réponse : continuer. Ça me laisse une heure pour suivre Swann à la sortie du collège et essayer d'en apprendre plus.

Pourvu que l'infirmière ne décide pas d'appeler ma mère.

— Comment ça va ? me demande-t-elle en passant la tête par la porte. Votre douleur s'est estompée ?

— Oui, je crois... En tout cas, le marteau-piqueur a arrêté de me défoncer le crâne.

Elle fronce les sourcils.

J'en fais trop ?

Je rajoute vite pour la rassurer :

— Je finis à seize heures. Je vais rentrer prendre un Doliprane et ça devrait aller.

Je me lève, les jambes tremblotantes. Je franchis le portail, le ventre en vrac. L'air sur mes bras nus me fait frissonner. Dans la rue, les élèves s'éparpillent, sacs sur le dos, rires bêtes et moteurs de scooters à donf.

Swann est toute seule, capuche relevée et écouteurs dans les oreilles. Elle regarde sa montre et accélère le pas.

Je devrais rentrer. C'est ce que voudrait Mam's : « Quand on est la fille de Gersende Lecœur, on ne fait rien d'illégal. »

Pourtant je m'élance derrière Swann, dans la direction opposée à mon quartier.

Une quinzaine de mètres nous séparent. J'ai l'impression d'être dans une série d'espionnage – mais si je me fais choper, ce sera un carnage !

Je transpire l'adrénaline. Chaque pas m'enfoncé un peu plus dans les ennuis.

Swann a besoin de moi, alors je continue... quitte à décevoir ma mère.

Je souffle par le nez, pour chasser le stress, comme le conseille notre prof principal quand on se prépare pour un oral. C'est du *bullshit*, ça change rien du tout. J'essaye de faire genre tout est normal. En vrai, j'ai tellement la trouille que quelqu'un me capte. Ça doit se voir à des kilomètres... En mode gyrophare au-dessus de ma tête avec écrit « espion en carton ». Y a pas à dire, enquêteur, c'est un métier !

Au feu rouge, elle s'arrête. Moi aussi. Je fixe un panneau de pub comme si ma vie en dépendait. Une crème pour peau sensible. J'essaye de retenir le nom, j'en aurai besoin avec le savon qui m'attend.

Swann reprend sa marche, je me cale derrière. Tout à coup, elle entre dans une pharmacie. Je me retrouve plantée devant la porte, l'air bête. Je pourrais entrer aussi et acheter du Doliprane. Mais si Swann me capte, comment je vais lui expliquer que je viens justement

dans cette pharmacie alors que c'est pas du tout mon quartier ? Mieux vaut me cacher en attendant sa sortie.

La voilà. Ça a pas duré longtemps. Elle regarde de nouveau sa montre. Elle est en retard, vu qu'elle se met à courir. Et avec le gros paquet en papier blanc qu'elle porte en plus de son sac à dos, ça doit pas être facile !

Elle court vite, alors je dois faire gaffe à pas la perdre. Pfff, j'avais pas prévu de faire du sport, moi. Il y a une demi-heure, j'étais encore à l'infirmerie ! On quitte les rues principales, les magasins, les gens. Les immeubles remplacent les maisons du centre-ville. La grisaille prend la place de la verdure. Chez moi aussi, c'est des blocs, mais l'atmosphère est différente.

Mon cœur cogne fort. Les passants vont l'entendre, c'est sûr.

— Pourquoi tu fais ça, Lili ?

Voilà que je parle toute seule !

Au début, c'était juste de la curiosité. Maintenant, ça ressemble à quelque chose que je ne contrôle plus... Mais si je me plante ? J'ai personne à qui me confier. Alors je serre les dents et j'avance. C'est ce que Mam's a fait après la disparition de Papa. Seule. Et forte pour nous deux.

Swann tourne dans une petite rue et ralentit. Je retiens ma respiration. Puis elle s'arrête devant un immeuble rose pâle au crépi abîmé. Elle fouille dans son sac, sort ses clés et disparaît dans le hall.

Chapitre 17

Gersende

Je passe la tête par la porte du bureau :

— Julian, t'as un moment ?

Le soleil de printemps filtre à travers les stores, découpant son bureau en zones d'ombre et de clarté. Des dossiers s'empilent sans logique apparente, des feuilles griffonnées s'en échappent. À vue de nez, on dirait un sacré foutoir, mais lui, il s'y retrouve.

— Sans souci ! Tu tombes bien, je viens de raccrocher après avoir perdu sept minutes trente-neuf à me faire balader d'un service à l'autre pour essayer de joindre Monsieur le chef de service de pédopsychiatrie de l'hôpital de Saint-Vaurey.

Il a articulé exagérément comme s'il avait une rondelle de citron en bouche. Je souris parce que ça lui donne un air plus snob qu'énervé.

Il m'invite à m'asseoir face à lui et plonge ses yeux clairs dans les miens. Mes doigts jouent avec l'alliance que je porte en pendentif. C'est celle de mon mari, elle a le pouvoir de m'apaiser.

Le bureau semble flotter entre deux espaces géographiques. Des livres en polonais côtoient des références psychanalytiques, une plante aux feuilles recroquevillées réclame silencieusement à boire. Au mur, un tableau en liège est recouvert de dessins d'enfants, témoins d'imaginaires plus ou moins fertiles, longuement analysés par le psychologue.

— Que puis-je faire pour toi ? demande-t-il en s'adossant à son fauteuil pour croiser ses jambes.

Il respecte mon rythme, boulottant mécaniquement des gommes multicolores dont le paquet dépasse d'un tiroir.

— Tu te souviens de Swann Mistral ? Signalement pour absentéisme, attrapée en train de taguer... je sentais qu'elle ne serait pas facile à approcher. Eh bien, je ne me suis pas trompée ! Figure-toi qu'elle m'a menacée de se suicider si j'insistais pour lui parler.

Julian suspend son mouvement. La boule de gomme rose lévite en direction de sa bouche.

— Pas banal... ça t'a fait peur, je suppose ?

— Oui... enfin, je n'ai pas insisté et je suis partie. Je n'avais pas

envie de découvrir si elle bluffait ou pas.

Il hoche légèrement la tête, donnant l'impression de comprendre sans juger.

— Maintenant je ne sais pas comment continuer...

— Chacune de vous a dévoilé son jeu : elle sait que tu dois faire ton job et tu sais qu'elle ne veut pas.

Je me prends la tête à deux mains.

— Mais comment je vais instaurer une relation de confiance, maintenant ?

Julian ne répond pas. Seule sa mastication trahit sa présence. Puis il reprend comme s'il se parlait à lui-même :

— Elle doit cacher quelque chose. Et on vient menacer son secret.

J'aime bien qu'il se mette dans la boucle alors qu'il ne l'a pas encore rencontrée. Ça évite de tout faire peser sur moi.

Il se tait et je me retiens de lui rappeler ma présence par un signe de la main.

— Tu peux commencer par valider ce qu'elle ressent, reconnaître sa souffrance. Rien de frontal. Les adolescents réagissent mal à la pression. Elle a compris que tu ne lâcherais pas... Alors elle théâtralise pour renverser la vapeur.

— Et si elle me repousse encore ?

— Tu patientes. Tu observes. Tu attends le moment où elle acceptera de s'ouvrir. Tu te tiens juste prête à l'accueillir, sans précipitation, sans jugement. Avec toute ta bienveillance. Tu sais faire tout ça, Gersende.

Mes épaules se relâchent. Son timbre clair et ses paroles pleines de bon sens me font du bien.

— Je ne suis pas la seule à m'inquiéter. Madame Rollin, sa prof principale, relève une dégradation assez brutale de son comportement en cours. Elle dit qu'elle est en train de lâcher, comme si elle ne pouvait pas être sur tous les fronts.

Nouveau silence... il n'est pas psy pour rien ! Mais il devrait faire gaffe à son diabète, avec tous les bonbecs qu'il s'enfile.

— Tu as d'autres retours ? demande-t-il soudain.

— Oui, un surveillant observe qu'elle est très isolée. Qu'elle reste seule, souvent en retrait, vulnérable. Il a évoqué l'idée qu'elle puisse être une cible pour d'autres élèves.

Je murmure :

— C'est comme si tout le monde voyait le mur arriver, sans réussir à changer la trajectoire.

Julian repose lentement son stylo sur le bureau.

— Pris séparément, ce sont des fragments. Ensemble... ça confirme la notion de danger.

Il ajoute, plus doucement :

— Maintenant, il faut trouver les clés.

Je hoche la tête, sans savoir pourquoi ça me serre autant la poitrine.

Je laisse ses mots me pénétrer. « Trouver les clés. » J'aime bien l'idée : Swann n'est pas seulement fermée. Elle est verrouillée à double tour. Et moi je vais trouver comment entrer sans forcer la serrure.

Dans ce boulot il n'y a jamais deux situations identiques. Je dois sans cesse inventer de nouvelles stratégies pour tisser la fameuse confiance sans laquelle je ne peux pas travailler.

Chapitre 18

Lili

Je suis planquée devant l'immeuble de Swann depuis vingt minutes. Le vent caresse mes joues, et je sens la tension dans chacun de mes muscles. Un chien aboie quelque part au loin. Rien n'a bougé depuis qu'elle s'est engouffrée dans l'entrée.

J'ai eu le temps de compter toutes les fissures de la façade – il y en a dix-huit rien qu'entre le rez-de-chaussée et le premier étage. J'ai aussi lu les noms inscrits sur les vingt-quatre sonnettes, cages A et B. Certains me disent vaguement quelque chose, d'autres sont carrément exotiques. L'un d'eux pourrait même entrer dans le livre des records, genre le patronyme le plus long avec le moins de voyelles. Les gens, ils s'appellent *Schwindenhoffer*. Je m'entraîne à l'épeler à l'endroit et à l'envers. Juste pour tuer le temps.

Une ambulance se gare devant l'entrée. Le chauffeur a l'air zen, donc ça doit pas être pour une urgence. Il descend et s'allume une clope. Il souffle la fumée dans ma direction. Mon nez se plisse, mes yeux me piquent. Ça m'a toujours énervée, ce sans-gêne des fumeurs : ils veulent partager leur cancer du poumon ou quoi ? Je serre les poings dans mes poches pour retenir mon envie de lui jeter une remarque.

— Oui, mon grand, je conduis encore une dame à l'hôpital. Je devrais être à la maison dans une demi-heure, dit-il au téléphone.

Ça s'agite dans le hall, je me dissimule derrière le muret. De là, je peux voir sans être vue. La porte s'ouvre et l'ambulancier part à la rencontre des personnes qui sortent. L'une des deux s'appuie sur des béquilles. Aucun intérêt pour mon enquête.

Je vais rentrer.

L'ambulancier ouvre la porte de sa voiture. Je jette un dernier coup d'œil. Je plisse les yeux, en mode taupe en plein soleil.

Et là... mon souffle se bloque net.

Les cheveux ondulés brillent sous la lumière froide du plafonnier. La veste en jean... c'est celle que j'ai suivie en revenant du collège tout à l'heure.

Swann.

Mes jambes tremblent et mon cœur dévale le Space Mountain. Chacun de ses pas résonne dans mon crâne. Les béquilles écrasent les gravillons dans un bruit angoissant.

— On fait comme d'hab, Maman. Passe ta main autour de mon cou pour que je t'aide à rentrer.

L'accent du Sud, la voix est si fragile qu'elle donne envie de l'envelopper dans du papier bulle.

Et là, ça explose.

J'avais tout faux.

Swann ne deale pas.

Elle tient sa mère debout.

Mon Dieu... mais qu'est-ce que je ferais, moi, si Mam's était handicapée ? Si je devais renoncer à tout pour m'occuper d'elle ?

Heureusement, je ne serais pas seule. S'il arrivait quelque chose à Maman, Mémé Gwada débarquerait et effacerait tous les problèmes avec sa bonne humeur contagieuse. J'ai envie d'y croire, même si Mémé n'a pas réussi à recoller les morceaux quand Papa est mort. C'est sûrement parce que je grandis que je crois moins aux miracles...

Mais là, je suis pas dans un film de science-fiction. Je suis devant chez Swann, en train de comprendre que si elle va mal, c'est parce que sa mère est malade.

À ma place, Mam's réfléchirait pas avec des « si » et des « peut-être ». Elle agirait. Elle trouverait les mots, le geste, le ton pour réagir.

« Choisis le *courage* avant la *peur*... »

Même si j'ai peur, je reste pour Swann. Tant pis pour les conséquences.

Chapitre 19

Gersende

— Gersende, appelle Vincent à travers le couloir, d'une voix de roquet qui n'a pas mué. Son pas lourd prend la direction de mon bureau.

Je filerais volontiers rejoindre Accra, mais me rouler en boule sous le bureau ferait mauvais effet. J'échange un regard agacé avec Véra.

— Ah, Gersende, vous êtes là...

Il est interrompu par une salve d'éternuements.

— Saleté de pollen, peste-t-il en tirant de sa poche un mouchoir à carreaux bleu et gris, qui semble avoir déjà bien vécu.

Il se mouche longuement, se tâte la gorge, puis fait mine de se prendre la température sur le front.

— Ça descend sur les bronches. Je vais encore avoir droit à un mois d'antibiotiques.

J'évite le regard de Véra, au bord du fou rire.

Vincent se laisse tomber sur mon bureau et me tend une feuille.

— Tenez, ça vient d'arriver. C'est un signalement anonyme dans votre nouvelle mesure. Encore des lâches incapables d'assumer leurs propos... En gros, la gosse serait parentifiée. À mon avis, ça pue le placement à plein nez cette histoire.

— Mais puisque votre nez est bouché à cause de votre allergie, je vais continuer à faire mon boulot tranquillement !

Je n'ai pas pu me retenir. Je déteste ces allusions gratuites au placement. C'est un enjeu trop important pour être balancé à l'emporte-pièce.

Pour une fois, Vincent ne botte pas en touche.

— Vous pouvez ironiser, Gersende, mais des placements qu'on évite, j'en ai vu beaucoup... et des enfants qu'on n'a pas protégés, aussi.

Et s'il avait raison ? Si sous son air complètement déconnecté du terrain, il avait le recul que je n'ai pas ?

Me laissant à mes doutes, Vincent me tourne le dos et s'adresse à Véra :

— Hier soir, j'ai senti un point dans le bas du dos... ça pourrait être

les reins, non ? Ou une sciatique ?

Je n'entends pas la suite, tout absorbée par la lecture du document qu'il m'a remis, mon stylo turquoise à la main.

D'après le compte-rendu, Swann effectuerait de nombreuses corvées à la place de sa mère : courses quotidiennes, ménage dans les communs, achats à la pharmacie...

« La mère vit la plupart du temps recluse dans son appartement. »
« C'est toujours la petite qui descend les poubelles et porte des sacs de courses plus lourds qu'elle. Elle doit avoir mal au dos à force. »

Je me revois, minote, à Capesterre-Belle-Eau, le village où j'ai grandi. Ma mère me chargeait souvent de quelques courses au marché en revenant de l'école, pendant que mes frères aidaient à la plantation. Je slalomais entre les rayons colorés, emplissant mes narines des multiples épices et m'acquittais avec fierté de ma mission. Le vieux Désiré me glissait de la noix de coco et des bananes séchées que je grignotais sur le trajet. J'étais aussi heureuse d'aller cuisiner pour mes grands-parents vieillissants. Personne n'aurait pensé à critiquer. La participation des plus jeunes et l'aide aux anciens étaient ancrées dans notre culture.

Ici, tout est prétexte à suspicion et à jugement, mais pour moi, ce que certains nomment parentification ne relève pas forcément du danger...

Je reviens à ma lecture, plus méfiante que jamais envers ces signalements anonymes, bourrés d'éléments subjectifs. On dirait plus des rapports de délation que de protection. J'imagine une voisine scotchée à l'œilleton de sa porte blindée, notant scrupuleusement les allées et venues de la famille Mistral avant de livrer, avec délectation, son rapport à l'écoutant du 119⁽⁹⁾.

Plus je lis et plus mon cuir chevelu me picote. Ça doit être un retour de karma pour ne pas m'être montrée charitable envers les allergies de mon chef.

J'essaye de faire coïncider cette description avec mes observations de madame Mistral. Je la revois, blême, enveloppée dans son plaid orange malgré les vingt-trois degrés dans son salon, les mains tremblantes sur sa tasse de tisane. Ça ne colle pas. Son discours était bienveillant et elle m'a paru sincèrement inquiète pour sa fille. Tout le contraire d'une mère abusive qui se laisserait prendre en charge par son enfant. J'en ai déjà croisé et elles ne ressemblent pas à madame Mistral. En revanche, j'ai noté sa grande fatigue lors de notre premier rendez-vous, et son incapacité à se lever pour m'accueillir quand je suis venue chez elle.

— Mais c'est ça ! m'écrié-je, réveillant Accra, toujours pelotonnée à mes pieds.

Elle sort de sa cachette en s'étirant. Ses moustaches frémissent

tandis que ses yeux lancent des éclairs.

— Cette femme doit avoir un problème physique, un truc qu'elle dissimule. Et Swann compense, comme elle peut. Pas par contrainte, mais par loyauté. À tous les coups, c'est ça le secret qu'elle veut protéger.

Si un jour Lili devait veiller sur moi, pour masquer mes failles à des inconnus, j'en crèverais de honte.

— Mais qu'est-ce que ce chat éclopé fait encore ici ? hurle Vincent, dont les narines et les pupilles se dilatent à vue d'œil. Il me semblait avoir été clair : PAS-D'A-NI-MAUX-AU-BU-REAU.

Il doit se dire qu'en articulant exagérément chaque syllabe, son message parviendra mieux à mon cerveau, peu réceptif à son autorité.

Haletant, il se précipite à la fenêtre.

— On n'est pas une annexe de la SPA. Mais ce n'est pas le pollen en fait, ce sont les poils de ce foutu animal qui me font éternuer, gémit-il tout en chassant de la main d'invisibles nuisibles.

— J'ai lu que ce ne sont pas les poils des chats qui sont allergènes, mais une protéine dans leur...

— Enfin, Véra, si j'ai besoin de cette information, j'irai la trouver sur Wikipédia, la coupe-t-il sèchement.

— Si je peux me permettre, Accra est une chatte sibérienne...

— Mais voilà qu'elle me déballe l'origine ethnique de son chat, se lamente Vincent, la tête entre les mains. Mais elle n'a pas compris que je m'en carre comme de ma première bouffée de Ventoline ?

— J'insiste, Vincent, car cette race est hypoallergénique ! Ce n'est donc pas ma petite minette qui provoque vos éternuements...

— Un chat hypoallergénique, qu'elle dit ! On aura tout entendu dans ce service... Ils vont finir par me rendre fou !

Ses yeux sont aussi rouges que ses joues et il quitte la pièce en grommelant :

— Et évidemment, j'ai oublié mon inhalateur...

— En tout cas, il n'est pas allergique... à la connerie !

Véra rit. Accra bâille. Et moi, je reprends mon dossier.

Ce signalement m'oblige à agir vite. Moi, qui ai toujours besoin de temps pour « sentir » les situations, n'en déplaie à mon chef. Le juge risque d'y lire un motif de placement. Pour ma part, j'y vois la nécessité de comprendre ce qui se cache derrière la porte des Mistral mère et fille.

Chapitre 20

Lili

Je suis rentrée et pourtant j'ai l'impression de camper là-bas. Devant l'immeuble C de l'Impasse du Stade. Je vois encore le scintillement de l'ampoule fatiguée du hall, et j'ai toujours dans les narines les résidus de fumée recrachée par l'ambulancier.

Heureusement, Mam's n'est pas encore arrivée.

Je ne suis pas accueillie par la démarche si particulière d'Accra. Dommage, j'aurais bien eu besoin de sa chaleur contre moi et du réconfort de ses ronronnements. Sa caisse de transport n'est pas là : elle a dû passer sa journée à la cellule d'enquêtes éducatives avec Maman. Il m'est déjà arrivé de l'envier. Je pensais que c'était tellement plus fun que mes journées de cours. Là, tout de suite, je suis plus trop sûre. C'est vachement de responsabilités de protéger des enfants.

À plat dos sur mon lit, je fixe le plafond qui garde quelques Post-it de ma dernière leçon d'histoire. J'ai fait « n'imp » aujourd'hui. J'ai menti à ma prof, à l'infirmière. Tout ça pour espionner une fille à la vie pourrie !

Maintenant, je porte son secret. Et je sais pas du tout quoi en faire...

Je ferme les yeux et je revois la main tremblante de madame Mistral, ses doigts maigres serrant le cou de Swann. « On fait comme d'hab, Maman. »

Ses mots tournent dans ma tête.

Le soleil de fin d'après-midi joue avec les nuages. C'est le meilleur moment pour observer les voisins au télescope. Ils rentrent chez eux et laissent un tas d'indices sur leur journée. En principe, j'adore essayer de les comprendre à distance. Mais là, j'ai pas envie. La boule dans mon estomac pompe toute mon énergie.

Je devrais tout raconter à ma mère. Elle va péter les plombs, c'est sûr. Me reprocher d'avoir interféré dans une situation professionnelle. Me dire qu'elle risque de gros ennuis à cause de moi. Peut-être qu'elle va pleurer. Et ça va me fendre le cœur parce que depuis quelque temps, elle était moins triste. Elle parlait même de Papa en souriant.

Mais je suis trop nulle, sérieux ! Dans quel pétrin de farine je me suis mise... des fois, je me filerais des baffes !

Et Swann... j'ai l'impression qu'elle commençait à me faire confiance. On était presque potes. J'aimerais trop lui dire que j'ai compris, que je veux l'aider. Mais elle va me détester. Tant pis, je dois lui dire la vérité cash. Sinon je pourrai plus me regarder dans la glace.

Et tant qu'à faire, je vais assumer aussi auprès de ma mère. On verra bien la suite. Au moins, j'aurai essayé...

Le parquet du couloir craque. Dans cinq secondes, Mam's passera sa tête par la porte pour m'annoncer qu'elle est rentrée. J'ai envie de vomir.

Chapitre 21

Gersende

— Bonjour, chérie, ça a été ta journée ?

Lili esquive mon regard. Ses doigts jouent avec le cordon de son sweat à capuche.

Mes épaules s'affaissent et je soupire longuement. Après ma journée de dingue, j'aspirais à un peu de tranquillité, et ça s'annonce autrement. J'essaye de sourire, mais mon cœur s'accélère.

Accra saute sur Lili. Pivote d'un coup de hanche, recule, avance encore, teste le moelleux de la couette d'un côté, puis de l'autre. Finit par s'aplatir, queue et patte arrière parfaitement calées. D'habitude ma fille éclate de rire. Mais là, rien. Elle reste silencieuse, les yeux dans le vague.

L'heure est grave.

Je m'assieds à côté d'elle et glisse ma main dans ses cheveux. Je chuchote :

— Qu'est-ce qui se passe, Lili ?

Elle déglutit plusieurs fois, mais ne répond pas. Ses longs cils balayent les larmes qu'elle tente de retenir. Brusquement elle enfouit sa tête sur mes genoux et laisse libre cours à son chagrin.

OK, c'est donc aujourd'hui. Alors que ma tête est pleine de questionnements sur la petite Swann Mistral, mon ado choisit d'exprimer enfin ses émotions après le décès de son père ! *Pas de répit pour les braves*, me dis-je en bombant le torse, prête à accueillir sa douleur.

— Maman, dit-elle d'une toute petite voix, étouffée contre mes genoux. J'ai fait une grosse bêtise...

Bon, pour le sixième sens maternel, on repassera ! Qu'est-ce qu'elle va m'annoncer ? J'ai pas eu ma dose d'émotions ? Pitié, mon Dieu, faites qu'elle ne soit pas renvoyée du collège ! Et si elle me demandait la pilule du lendemain ? Je serre les poings, prête au combat.

— Je t'écoute, mon cœur...

J'aurais plutôt envie de dire : « Crache le morceau, qu'on en finisse ! »

— J'ai fait... quelque chose que je ne devais pas.

Mon cœur se serre. Quoi que ce soit, je la protégerai... Je le fais bien avec les enfants des autres !

Ses doigts s'accrochent aux miens.

— C'est si grave que ça ?

Elle relève la tête et plante dans les miens ses yeux mouillés. Elle inspire profondément puis lâche d'une traite :

— J'ai suivi Swann. Chez elle. Après les cours. Je voulais... comprendre...

Ses joues pâlissent. Elle serre ses genoux contre sa poitrine.

Je murmure, sans vouloir connaître la réponse :

— Swann ? Mais c'est qui ?

— Ben, Swann Mistral, de ton enquête...

— ...

J'ai le souffle coupé. À court de répartie. On passe dans une autre dimension. Mes oreilles bourdonnent et j'ai l'impression d'être immergée dans un congélateur.

Je dois avoir une sale tête parce que Lili me prend le pouls.

— OK... donc tu connais Swann... mais comment ?

— Ben, elle est dans mon collège, je te rappelle.

— Excuse-moi d'être un peu choquée, quand même ! Tu viens de violer mon secret professionnel ! Je risque de graves ennuis, me faire virer, radier du tribunal... On n'aura plus qu'à tout vendre pour rentrer en Guadeloupe...

— Et voilà, tout de suite les grands mots ! J'étais sûre que t'allais faire ta drama queen. J'aurais plutôt dû me taire.

Elle reprend vite du poil de la bête.

— Mais bien sûr que j'emploie les grands mots ! Tu t'attendais à quoi ? Que je te félicite pour ta brillante idée ? D'ailleurs, qu'est-ce qui t'est passé par la tête ? Et comment tu sais que j'interviens pour Swann ? martelé-je en tapant du poing sur ma cuisse à chaque question.

Lili se tient droite à côté de moi. Elle n'a plus l'air accablée tout à coup. Faute avouée à moitié pardonnée ?

— Trop facile, je t'ai vue parler avec Opiot l'autre jour, répond-elle en levant le menton.

Je la reprends sèchement :

— On dit, monsieur Opiot... Et après ? Il y a cinq cents élèves dans ton collège... Pour découvrir que je venais pour Swann, c'est que tu m'as espionnée... ta propre mère, tu n'as pas honte ?

Ma voix tremble et mes yeux menacent de quitter leurs orbites. Lili s'en rend compte, car elle opère un léger mouvement de recul. Elle doit craindre de se prendre un œil en pleine face.

— Ben oui, y a pas que toi qui enquêtes !

— Mais c'est que t'as aucun remords en plus ! Alors pour ta

gouverne, sache que c'est mon boulot d'enquêter, comme tu dis. Je suis payée pour ça et ça te permet de manger tous les jours. Alors que toi... toi, ton job c'est de te concentrer sur tes cours. Et au lieu de ça, qu'est-ce que tu fais ? Tu te prends pour Miss Marple en culotte courte. Mais ta dernière note en maths, on en parle ? Eh bien oui, ma petite, je sais consulter ton ENT.

Je quitte la pièce en claquant la porte.

Dans le couloir, je chancelle. Tout tourne autour de moi. Mon cœur bat à une vitesse qui ferait flasher tous les radars de la ville.

Comment Lili a-t-elle pu franchir cette limite ? S'immiscer dans ma vie professionnelle, me mettre en porte-à-faux dans ma mission ?

Je serre les dents pour ne pas hurler. Et si c'était ma faute ? Si je n'avais pas assez préservé ma fille ? En lui racontant mes journées, mes situations, mes indignations, j'ai fait entrer mon métier dans notre maison.

Une sagesse créole dit qu'un enfant ne doit pas porter le monde sur ses épaules. Ce soir, je réalise brusquement que j'ai, malgré moi, surchargé les épaules de ma fille.

Accra miaule au salon. J'aimerais être elle. Indolente et insouciante. Même amputée.

Chapitre 22

Lili

Je savais que j'allais me prendre une engueulade, mais là, c'est carrément une tempête tropicale de quatrième catégorie qui m'est tombée dessus. Même Accra a fui, tellement l'air devenait irrespirable.

Je suis toujours sur mon lit, genoux repliés contre ma poitrine. J'ai la tête en vrac. Mes pensées partent dans tous les sens.

D'un coup, le visage de mon père s'impose. Mélange de tendresse et de sévérité. S'il était là, il poserait sa main sur l'épaule de ma mère pour l'apaiser. Il me ferait signe de venir m'excuser. Je le ferais sans broncher, et tous les trois on chercherait une solution.

Mais depuis presque quatre ans, mon père n'est plus là.

En fermant les yeux, je le revois sur la terrasse de notre maison de la plage à Bouillante, un mug de café à la main, les pieds nus sur le bois tiédi par le soleil. Il disait que la mer savait tout apaiser, qu'il suffisait de l'écouter assez longtemps pour que les colères s'effacent.

Avec Mam's, on a essayé. Après son accident, on est restées des heures à observer les vagues. Mais ça nous a rien fait : elle avait toujours ses vertiges, et moi, je m'arrêtais pas de pleurer.

Alors on est parties. Loin de l'endroit de l'accident. Et loin de la mer qui apaise rien du tout.

Mon père me pousserait à assumer.

Le parquet craque quand je me lève. La poignée de ma porte est froide sous ma paume moite.

« Un adulte n'est rien d'autre qu'un enfant qui a appris à s'excuser », disait Gauvin Lecœur aux aspirants policiers dont il avait la charge.

Je chuchote :

— Je vais m'excuser, Papa.

Je me dirige vers le canapé où Mam's a trouvé refuge et j'entends de longs hoquets. Ses épaules s'agitent dans tous les sens.

— Maman... je... je suis désolée... je me sens tellement nulle...

Rien. Ses mains tremblent.

Si elle me parlait plus jamais...

Je me rapproche d'elle et baisse la tête, prête à encaisser la foudre.

Elle ne me regarde pas. Ses bras pendent le long de son corps. Et soudain, ses doigts se referment lentement sur mes épaules. Sa respiration accroche. Une de ses tresses s'est collée à sa joue mouillée. Elle l'écarte puis se laisse tomber contre le dossier du canapé.

C'est pile le moment que choisit Accra pour faire ses griffes sur le coussin. Ce crissement sur la soie me vrille autant le cerveau que la colère de ma mère.

— Si ça se sait... murmure-t-elle, en tordant ses mains.

Elle est dans le même état qu'après l'accident. Sauf que cette fois, c'est de ma faute. Je regarde mes pieds, pour pas voir ses yeux.

Mes épaules pèsent une tonne. Je préférerais qu'elle me hurle dessus.

J'ai envie qu'elle me serre fort et qu'elle me dise que tout ira bien. Mais elle ne bouge pas.

— C'est vraiment grave, finit-elle par souffler, la voix étranglée. Tu comprends pourquoi ? Tu n'as pas à savoir que ta camarade rencontre des difficultés familiales... Ce n'est pas simplement une règle que je te fixe, Lili. C'est la loi.

Je reste figée.

Je voulais pas faire de mal. Juste aider Swann. Et c'est interdit ? Sérieux, c'est quoi, cette logique ?

— Mais, si c'est elle qui me prend pour sa confidente ? Personne pourra rien te reprocher, si ?

— Je préférerais que tu gardes tes distances avec Swann, dit-elle d'une voix moins dure, et alors on pourra essayer de clore ce chapitre.

Je hoche la tête.

— J'ai besoin que tu promettes.

Sa voix a retrouvé son timbre habituel.

— Croix de bois, croix de métal, si je mens, je me transforme en animal.

Un éclat passe dans ses prunelles, mélange d'épuisement et d'amusement.

Même si je redoute de remettre une pièce dans la machine, je dois lui dire ce que j'ai appris. Alors je lâche très vite, les lèvres pincées :

— OK... mais tu dois quand même savoir que... Swann a peur de toi.

Quand j'ose la regarder, je vois une grimace trop moche. Si elle participait à un concours, elle gagnerait *finger in the nose*.

— Peur de moi ? répète-t-elle en passant la main sur son front, genre elle prend sa température.

Elle murmure :

— Ce n'est évidemment pas le but.

Puis elle se redresse.

— Lili, écoute-moi bien. Mon métier, ce n'est pas d'être aimée. C'est

de protéger. Y compris contre son gré.

Sa voix tremble un peu.

— Mais en aucun cas ça ne justifie que tu interviennes. Je ne peux pas cautionner ce que tu as fait. Si sa mère le découvrirait... si le juge l'apprenait... je devrais assumer. Pas toi... Moi.

Elle appuie sur ce mot et laisse s'installer un silence, les yeux dans le vide.

Tout à coup, elle redresse légèrement la tête.

Qu'est-ce qu'elle va me sortir ? Je sais pas pourquoi, mais je le sens pas.

— Maintenant...

Elle ferme les yeux, comme pour remettre de l'ordre dans ses pensées.

Quand elle les rouvre, sa voix est plus posée.

— Bon... on ne peut pas revenir en arrière.

Elle semble hésiter.

— Je ne peux pas te demander de faire comme si vous ne vous connaissiez pas. Swann trouverait ça bizarre...

Là, on est bien d'accord...

Ses doigts tapotent le canapé.

— Alors, on va faire autrement : tu ne vas plus à la pêche aux infos, tu ne poses pas de questions, tu ne prends aucune initiative. En revanche, si Swann se confie à toi, tu l'écoutes et tu me racontes. Point. Et si je sens que ça déborde, j'interviens. C'est clair ?

J'ai envie de lui dire que je suis pas une balance. Mais je me retiens.

— OK.

Pour bien montrer que je fais des efforts, je dis :

— Tu sais... j'ai cru que Swann était dealeuse...

Elle cligne des yeux une fois. Deux fois. Trois fois.

Elle se prend pour le gars qui a écrit un livre rien qu'en clignant des yeux, ou quoi ?^[10]

— En vrai, je m'étais plantée. C'était pas ça du tout. Ce que j'ai pris pour un appel à son fournisseur, c'était juste une commande à la pharmacie pour sa mère...

Les épaules de Mam's redescendent pendant qu'elle expire profondément. Elle lâche :

— Tu as un vrai talent pour les scénarios catastrophe...

Puis elle conclut en se levant :

— Viens, on va faire des crêpes.

Mam's prépare les ingrédients, l'air ailleurs.

— Un jour, quand j'avais cinq ou six ans, Mémé m'a proposé de préparer des crêpes, à moi aussi. Pendant que la pâte chauffait dans la poêle, elle a décidé de la flamber au rhum. Je me souviens encore de la grosse flamme bleue qui a noirci le plafond, de l'odeur de caramel chaud et de ma terreur que la cuisine s'embrase. C'est à ce moment

que j'ai compris qu'avec ma mère, le meilleur côtoyait le pire.

Je vois pas trop où elle veut en venir...

— Eh bien, je crois que comme ta Mémé, tu as ce feu au cœur, qui m'enchanté, autant qu'il m'exaspère...

Une demi-heure plus tard, alors que je fouette la pâte avec énergie, je lance innocemment :

— Au fait, tu veux pas savoir ce que j'ai découvert ?

— Que Swann s'occupe de sa mère malade ? demande-t-elle en versant avec précaution de l'huile sur la crêpière.

Chapitre 23

1er mai 2022

Gersende

Ma journée off m'a permis de redescendre un peu en tension. Aujourd'hui, Lili présente *L'Opéra des enfants* avec la chorale de la MJC de Cluzan. Des mois qu'elle se prépare pour cet évènement. J'aime la regarder évoluer au milieu des autres. Elle encourage, rassure, plaisante, vole au secours d'un petit perdu.

On l'a bien réussie notre fille !

Parfois, je surprends Bakary, le jeune gardien de la MJC lancer des regards en coin à Lili. Il se croit discret, mais je vois bien qu'il lui tourne autour. On dirait moi devant les rochers au chocolat de Véra.

Quand quelqu'un passe à proximité, il sursaute légèrement avant de rentrer la tête dans ses épaules, comme un escargot dans sa coquille.

Va falloir que je le garde à l'œil, celui-là... même si elle paraît plus que son âge, elle est toute minote, encore, ma Lili.

Qu'est-ce que tu en penserais, mon chéri ? Quel père serais-tu pour notre ado ? Verrais-tu d'un bon œil le premier flirt de Lili ? Je t'imagines bien lancer toutes tes équipes aux trousseaux du séducteur imprudent, en l'accusant de détournement de mineure...

En tirant ta révérence au pied des roches de la pointe Lézard, tu m'as obligée à devenir deux parents en un. Et c'est loin d'être simple.

Mes souvenirs me ramènent à cette veillée du 16 juin 2018. Il y avait du monde : tes collègues en uniforme d'apparat, gradés mélangés aux jeunes recrues. Par une anecdote, une opération partagée, un geste, tous célébraient ta vie en racontant combien tu avais compté pour eux. Les habitants du village étaient venus, eux aussi, accompagner le passage du « métro », devenu l'un des leurs. Il y a eu des prières, des chants et même des rires. C'était une soirée lumineuse presque gaie. Lili n'a pas vraiment mesuré que c'était un adieu. C'est venu plus tard. Quant à moi, j'étais entourée, et pourtant si seule. Veuve, pour la première fois de ma vie.

— Salut, Gers' !

Françoise, la greffière du tribunal pour enfants est plantée devant

moi, les mains sur les hanches.

— Tu étais bien loin là, non ?

Je cligne des yeux, quittant à regret ce souvenir doux-amer.

— Mon fils m'a caché la représentation pour m'empêcher de l'accompagner... mais je suis plus rusée que lui !

Vêtue d'un pantalon en cuir rouge et d'une tunique en dentelle quasi transparente, elle a reçu pour consigne de ne surtout pas apparaître à ses côtés.

— La gênance, soupire-t-il, quand elle se précipite sur moi.

— Mais quel ingrat, ce gosse, lâche-t-elle en m'embrassant bruyamment.

— Il faut dire que tu n'y es pas allée de main morte, côté discrétion...

— Eh ben quoi ? Il faudrait que je m'habille en noir à chaque fois que Monsieur daigne sortir avec sa mère ? Le deuil, très peu pour moi !

Elle a lu dans mes pensées ou quoi ?

Elle poursuit l'air de rien.

— Avec toutes les horreurs qui se passent partout, moi, je milite pour les couleurs, ajoute-t-elle en balayant le hall du regard.

Tout à coup, elle désigne le gardien des lieux.

— Mate-moi cette gravure. J'avais entendu dire qu'il valait le déplacement, je ne suis pas déçue ! Si j'avais vingt ans de moins...

Redevenant sérieuse, elle baisse la voix :

— J'ai dû m'arracher à une prise d'otages avec intervention du GIGN, retransmise en direct sur BFM. Ça s'emmanchait aussi mal que l'affaire de 2004...

— Mais comment tu fais pour rester collée devant ces drames ? Tu n'as pas ton compte, avec tout ce que tu vois au TPE^[1] ?

— Je sais pas... c'est bête à dire, mais je crois que... ça me permet de relativiser ! Mes petits ennuis, mon gamin pénible, c'est tellement rien à côté de ce que traverse le monde. Et puis je te signale que si je n'étais pas collée devant les chaînes d'info en continu, je ne t'aurais pas reconnue...

La belle affaire, c'était pas comme si j'étais venue ici incognito !

— ... Et on serait sans doute jamais devenues amies !

Un point pour elle.

Tout à coup, elle fronce les sourcils, recule d'un pas et me regarde avec attention.

— Mais dis-moi, je t'ai connue plus en forme...

S'il y a une personne à qui je ne devrais pas parler de l'affaire Swann, c'est elle. Greffière de monsieur Geyssier. Cancanière en chef dotée d'un tempérament spontané ascendant impulsif. Pourtant, je m'entends lui répondre :

— Ouai, ça ne va pas très fort...

Ses traits s'adoucissent et son regard devient aussi réconfortant qu'un bain moussant au monoï.

— Dans le genre conneries, ma fille a battu ton fils à plate couture... Championne toute catégorie.

— Alors ça... je voudrais bien savoir comment, parce qu'il y a du niveau quand même !

— Tu te rappelles, la petite Swann Mistral... Elle est au collège avec Lili. Eh bien figure-toi que ma chipie m'a vue quand je suis allée prendre des infos. Et elle n'a rien trouvé de mieux que d'enquêter de son côté ! Elle s'est rapprochée de la gamine, l'a suivie jusque chez elle et a découvert qu'elle s'occupe de sa mère handicapée.

— Mais c'est génial ça ! Enquêtrices de mère en fille !

Je grogne :

— Elle m'a surtout mise dans une situation impossible. Et le pire c'est que je m'en veux plus à moi qu'à elle ! À force de lui parler de tous ces gosses, elle a dû penser qu'elle pouvait les aider, elle aussi...

Silence.

Françoise me regarde avec autant d'intérêt que si elle assistait à un tremblement de terre en direct.

Puis, elle affirme d'une voix douce :

— Tu sais comme moi qu'il y a autre chose...

Je croise les bras et recule d'un pas.

— Comment ça ?

Son regard bienveillant reste posé sur moi comme une main, ferme, impossible à repousser.

Je détourne les yeux.

— Le problème... reprend-elle plus bas, c'est que tu as déjà perdu le contrôle une fois dans ta vie et tu n'as aucune envie que ça recommence...

Quelque chose se serre dans ma poitrine.

Je laisse échapper un souffle nerveux.

Cette femme est redoutable. Elle me comprend avant moi-même.

Françoise poursuit de sa voix qui m'enveloppe :

— Une gamine qui va mal, une mère qui ne tient plus debout... ce ne serait pas vous, que tu reconnaîtrais ?

Elle marque une pause, me laissant digérer ses mots.

— Que ta fille s'en mêle t'est insupportable, pas tant pour ce que ça te fait risquer, mais parce que tu as déjà été cette mère. Ce n'est pas de ton boulot que tu veux préserver Lili, c'est de ton passé... je me trompe ?

Je serre les mâchoires, sonnée. Je suis en apnée. Pourtant, le brouhaha de la MJC me rappelle que le monde continue de tourner.

Une brèche s'ouvre en moi. Je déglutis, puis murmure en clignant

les paupières, comme si j'étais brusquement éblouie :

— Ce n'est pas faux...

Puis, me forçant à sourire :

— Combien je te dois pour cette séance de thérapie ?

— C'est cadeau, Gers', répond Françoise sur le même ton. Mais reviens me voir quand tu veux... je ne vais pas t'apprendre que c'est pas mal de parler de ses traumas, hein ?

Puis, balayant le sujet, comme elle le ferait d'un moustique encombrant, elle ajoute :

— Concernant l'intervention de ta chipie, maintenant qu'elle a mis les deux pieds dedans, considère que deux cerveaux valent mieux qu'un. Une ado soutenant une autre ado, ça peut faire sauter des verrous que les pros ne voient même pas.

Elle baisse la voix :

— Imagine que vous réussissiez là où les autres ont échoué... ça changerait la donne.

Je soupire.

Lili, alliée ? Ou Lili bombe à retardement ?

Chapitre 24

2 mai 2022

Lili

Mam's était plus détendue ce week-end. Surtout dimanche soir, après ma représentation de *L'Opéra des enfants*. Un an qu'on travaillait sur cette polyphonie et le résultat était trop cool ! À la fin, on a carrément eu une *standing ovation* ! En plus, je crois que j'ai tapé dans l'œil de Bakary. C'est trop la classe, parce qu'il est canon. Y a qu'à voir comment toutes les daronnes lui sourient non-stop. Lui, il a pas trop l'air de kiffer : il baisse les yeux et se dépêche de sortir de leur champ de vision. Si on a des enfants ensemble, ils auront quelle couleur de peau ?

Ma mère a séché la dernière partie du spectacle, pour rester avec sa copine, la reine des *gossips*, mais j'ai fait comme si j'avais pas vu.

On n'a plus reparlé de l'affaire Swann, et c'est tant mieux.

À propos de Swann, je l'ai pas croisée ce matin et je me demande ce qu'elle a fait ce week-end. Est-ce que le rendez-vous de sa mère était juste un contrôle ou elle a été hospitalisée ? Et si elle est restée à l'hôpital, ça m'étonnerait que Swann ait pu y dormir avec elle. Je sais qu'il existe des lits pour les parents accompagnants, mais les enfants accompagnants, ça doit pas marcher... Donc ça veut dire que Swann était toute seule chez elle. Respect quand même, parce que ça doit être flippant ! Même si j'ai deux ans de plus, je ferais pas la fière sans ma mère à la maison...

— Mademoiselle Lecœur, pouvez-vous nous rappeler la réciproque du théorème de Thalès ?

Je sursaute. Si je prends un mot, je vais aggraver mon cas auprès de ma mère. Alors je me raccroche aux branches.

— Euh... si une droite coupe deux côtés d'un triangle et que les segments sont proportionnels, alors cette droite est parallèle au troisième côté...

— C'est juste. Comme quoi, on peut avoir l'air dans la lune, mais pas la chanson... ça tombe bien pour une choriste, ajoute monsieur Ladoué.

Visiblement très fier de son jeu de mots sur l'air et la chanson, il cligne des deux yeux en même temps qu'il plisse le nez. Il ressemble à un aveugle qui a perdu l'odorat, et je me mords l'intérieur des joues pour ne pas exploser de rire.

— *Boomer*, chuchote Emma, manquant définitivement de me faire m'étouffer.

À la récré, j'aperçois Swann. Elle parle avec une fille et ça me rassure. J'ai trop envie d'aller vers elle, mais j'ai promis. Déjà que j'ai grave déconné...

— T'as vu, j'avais raison, je t'avais dit que je le sentais pas, Hunt, s'excite Djenaa en moulinant des bras, à propos de l'épisode de vendredi de *Famille Slonderstone*.

Avec le bazar à la maison, j'ai même pas pensé à le regarder...

Je lui lance en me forçant à rire :

— Trop forte, t'as une intuition de ouf ! T'as jamais pensé à faire des enquêtes ?

Swann est de nouveau seule au milieu de la cour. Elle bâille. Elle doit être crevée.

Si j'allais la voir, Mam's le saurait pas...

Ça sonne, elle se dirige vers sa classe et m'adresse un vague signe de la main. Elle semble fragile, mais pas complètement paumée...

Chapitre 25

Gersende

— Ça a été ton week-end, Gersende ? m'interpelle Julian, croisé dans la cuisine.

Il dégage une odeur de fête foraine. Certainement à cause du paquet de cacahuètes caramélisées qui dépasse de sa poche.

— Tu as réussi à penser à autre chose qu'à Swann Mistral ?

Ce qui m'obsède, c'est plutôt le rôle de ma fille dans cette affaire...

— J'ai retourné le truc dans tous les sens et je me dis que cette petite est aidante pour sa mère... Elle doit être habitée par le sens du devoir et elle s'en veut sûrement d'ajouter des problèmes là où il y en a assez.

Il relève la tête.

— Intéressant... d'où t'est venue cette hypothèse ?

Mon cœur rate un battement. Est-ce qu'il se doute de quelque chose ?

— De l'analyse du dossier... et de quelques observations.

Il plisse les yeux.

— Quelles observations ?

Je me verse du café pour gagner une seconde.

— Son attitude. Sa méfiance. Ce n'est pas juste une gamine dans la provoc.

Il se gratte le nez, puis lisse une mèche de ses cheveux longs.

— Ça se tient...

Je me garde de préciser que mon hypothèse est confirmée par une collégienne, avec un train d'avance sur moi...

— ... de ce fait, elle occupe une place qui n'est pas la sienne, et nous devons en tenir compte pour gagner sa confiance. Nous ne pouvons pas agir avec elle, comme avec une autre jeune de son âge. Son vécu lui a fait gagner en maturité. Elle se situe dans un rapport inversé où, par moments, elle devient le parent de sa mère...

Je hoche la tête en chassant l'image des béquilles, du détour à la pharmacie, des gestes précis que ma fille m'a décrits avec trop de détails pour qu'ils passent pour une simple intuition.

— Il va s'agir d'alléger son quotidien pour lui permettre de vivre

son adolescence, sans qu'elle ait l'impression de trahir ou d'abandonner sa mère...

— C'est exactement ça, Gersende, s'exclame Julian en me faisant sursauter.

Ses mains ponctuent ses mots de gestes aériens.

— Il faudra aussi prendre en compte la culpabilité de madame Mistral. La soutenir sans la juger... Je crois qu'il existe une association de jeunes aidants. Je vais me rapprocher d'eux pour savoir comment libérer la parole de Swann.

— Ce serait chouette qu'ils nous donnent des outils pour lui permettre d'être aidée à son tour...

Une toux rauque dans le couloir vient dans notre direction. Je chuchote, un doigt sur la bouche :

— Quel virus exotique lui est tombé dessus aujourd'hui ?

Vincent surgit dans la cuisine, l'air supérieur.

— Déjà la pause-café ? Avant même de commencer à bosser ? Ce n'est pas comme si les dossiers s'accumulaient sur mon bureau pendant ce temps...

Je lui réponds sèchement :

— Ne vous inquiétez pas, on y allait. En plus, j'ai oublié mon masque, je ne voudrais pas vous refiler mes miasmes.

Il blanchit à vue d'œil. Nous quittons la pièce, le laissant ouvrir la fenêtre en grand.

Chapitre 26

5 mai 2022

Lili

Je suis restée à l'écart de Swann pendant plusieurs jours. Elle n'est pas non plus venue vers moi, et ça me saoule.

Là, elle est toute seule avec son air triste. À tour de rôle, des filles de 3^e *Cigale* la montrent du doigt, disent quelque chose que je n'entends pas, et s'éloignent en riant.

Je peux pas rester sans rien faire... Même si j'ai promis à Mam's de plus me mêler de cette histoire. Il faut que ça avance, et j'ai un plan que je vais mettre à exécution dès ce midi.

Quand j'aperçois Swann dans la file pour la cantine, je m'arrange pour la rejoindre.

Ne pas penser à Mam's. Ne pas penser que je trahis ma promesse... En vrai, j'ai juste pas le choix.

— On mange ensemble ?

Prise de court, elle peut pas refuser, et hoche la tête.

Tom nous lance en vérifiant nos cartes :

— Ah, vous revoilà ensemble ! Comme vous vous parliez plus, j'ai cru que vous étiez fâchées...

Mais il nous flique ou quoi ? L'espionne espionnée, ça le fait pas...

— Tu sais que je suis ambassadrice « NON au harcèlement » ?

Léger mouvement de surprise, suivi d'un haussement d'épaules.

Il en faut plus pour me décourager.

— Vu que t'es souvent toute seule, je me demandais si ça t'était déjà arrivé de te faire embêter.

Elle me fixe, les traits tendus. Ça va commencer par être pénible, si je fais les questions et les réponses. Avec Emma et Djenaa, il y a jamais de blancs. On a toujours des trucs à se raconter.

Je compte jusqu'à dix dans ma tête pour pas prendre le risque de la gaver et qu'elle me plante.

— Bon, en tout cas, maintenant qu'on est copines, tu sais que si quelqu'un t'embête, tu peux venir m'en parler.

— Parce qu'on est copines ?

Là, c'est moi qui dis plus rien. Je me gratte la tête en réfléchissant.

— Ben... je crois... non ?

— Je sais pas encore...

À quoi je m'attendais en vrai ? Qu'un courant d'air, ça s'apprivoise en quinze secondes ?

— Mais je veux bien qu'on échange nos numéros, au cas où on le deviendrait...

Yes !

Je la mettrai sous Suzanne dans mon répertoire, pour que Mam's fasse pas le lien.

— Au fait, t'as revu l'assistante sociale ?

Elle me fait signe de parler moins fort.

— Non, elle a compris qu'elle avait pas intérêt à se repointer.

Je poursuis trop rapidement :

— Si tu pouvais faire un vœu, ce serait quoi ?

Swann me regarde avec des yeux aussi ronds que l'assiette sur son plateau.

— Ah ouais, je t'ai pas dit, je suis la reine pour passer de la poule au cheval.

— Du coq à l'âne, tu veux dire, corrige-t-elle en éclatant de rire.

Un rire qui efface l'odeur de poisson pané mêlée à la transpiration de collégiens boostés aux hormones.

On mange notre yaourt en silence, mais ça bouillonne dans ma tête.

Soudain, un plateau glisse et tombe juste à côté de Swann. Le contenu éclabousse son tee-shirt et elle sursaute, les yeux écarquillés.

— Oh non ! s'exclame-t-elle. En plus j'ai oublié de racheter de la lessive... avant de plaquer sa main sur sa bouche, genre elle a trop parlé.

Je la rassure et humidifie ma serviette avec l'eau de la cruche.

— T'inquiète, c'est pas grand-chose. Je vais t'aider à nettoyer.

Je désigne la tache.

— Je peux ?

Swann me regarde, un peu surprise, avant de hocher la tête.

— Merci... murmure-t-elle pendant que je m'applique à faire disparaître l'auréole foncée sur son tee-shirt rose pâle.

— Alors... quel vœu tu choisiras ?

— Je voudrais faire de l'escalade, chuchote-t-elle du tac au tac. Prendre de la hauteur, ça me plairait bien.

— Trop cool ! Ça devrait être faisable, non ?

Swann secoue la tête et se rembrunit, la main crispée sur sa petite cuillère.

Chapitre 27

Gersende

Je dois trouver un moyen d'établir un contact avec Swann.

D'habitude, à ce stade, j'entre déjà dans le vif du sujet. Mais ce coup-ci, c'est comme si on m'avait collé entre les mains une notice en coréen.

Chaque jour, j'ai l'impression de perdre du terrain. De ne pas comprendre ce qui la met en danger. De ne pas pouvoir la protéger.

Quand je pense à elle, je revois son air décidé, sa lime licorne serrée entre ses doigts. Son visage, qui disait « n'essaye pas de savoir si j'irai jusqu'au bout, tu ne t'en remettras pas ».

Il me faut une approche subtile.

Je me lève pour ouvrir la fenêtre parce que mon cerveau mouline dans le vide.

— Si tu l'emmenais manger au McDo ? suggère tout à coup Véra.

À force de me faire face, elle est passée maître dans l'art de lire dans mes pensées.

— Tous les gosses adorent les burgers pleins de ketchup, poursuit-elle, et au moins tu seras en terrain neutre...

— J'y ai pensé, mais encore faudrait-il qu'elle accepte.

— Surprends-la à la sortie du collège.

Je grimace.

— La prendre en traître pour instaurer une relation de confiance. Ce n'est pas terrible...

Véra frappe son front du bout des doigts. Ses yeux brillent.

— Swann a presque l'âge de ta fille, non ?

Mon estomac se retourne. J'ai envie de hurler à Véra de laisser Lili en dehors de ça.

Mais elle ne comprendrait pas.

Je hoche la tête, en jouant avec l'alliance de mon collier.

— Demande-lui ce qui lui plairait, si elle était à la place de Swann, continue ma collègue, imperturbable. Dis-lui que tu réfléchis à un jeu de rôle avec un groupe d'ados et que tu voudrais bien son avis d'experte sur ton scénario. Elle va adorer !

Je reste silencieuse.

Puisqu'elle a déjà établi un contact avec Swann... Si quelqu'un peut comprendre comment fonctionne cette petite, c'est bien Lili. Elle a ce don pour se mettre à la place des autres.

Non. Stop. Impossible. C'est la ligne rouge. Déjà que je l'utilise comme espion, je ne vais pas en plus en faire un agent double...

Je fais quelques pas dans le bureau.

Trois semaines que je piétine pendant que cette gamine se débat seule avec ses soucis.

Je ferme les yeux.

Protéger ma cohérence et mon éthique ou protéger Swann ?

Lili a déjà fait sauter la moitié des verrous. Elle sait des choses que j'ignore. Elle a obtenu des marques de confiance quand je me heurte à un mur.

Je rouvre les yeux.

OK, je vais jouer la carte Lili... et espérer ne pas le regretter.

Chapitre 28

10 mai 2022

Lili

Swann et moi, on a passé un cap aujourd'hui : elle m'a entrouvert la porte de son monde.

Ça a commencé par un ballon de foot dans sa face à la récré de dix heures. On n'était pas ensemble, mais j'ai vu l'accident arriver de loin. Même que je me suis demandé si c'était pas volontaire, parce qu'elle se trouvait à l'exact opposé du but où le ballon était censé atterrir.

Elle a crié en tenant son nez qui pissait le sang.

Je me suis précipitée pour l'accompagner à l'infirmerie. Elle marchait en silence et, à part son mouchoir qui rougissait à vue d'œil, rien dans son attitude ne trahissait ce qu'il venait de se passer.

L'infirmière, habituée à ce genre de blessure, nous a demandé de nous asseoir sur les bancs en l'attendant. Adossée contre le mur, Swann restait immobile, le regard fixé sur le sol. Moi, je ne savais pas trop où poser mes yeux et mes mains. J'ai fini par murmurer :

— T'as mal ?

— Ça va, a-t-elle répondu de son accent chantant en haussant les épaules.

L'infirmière est revenue avec un spray pour nettoyer et des mèches de coton.

— C'est bien, ça ne saigne plus. Mais vous êtes un peu blanche quand même, donnez-moi votre bras que je vous prenne la tension.

J'étais à côté et je servais à rien. Pourtant, à aucun moment je n'ai pensé à la laisser seule. Quand le brassard s'est gonflé sur le bras de Swann, j'ai senti une pression sur le mien. Et d'un coup, une angoisse : si ça se trouve, elle est malade, elle aussi. Comme sa mère. Une saleté de maladie génétique...

— 95/60... ce n'est pas beaucoup. Ça doit être à cause du choc. Vous avez petit-déjeuné ce matin ?

— Non.

L'infirmière fronce les sourcils.

— Ça explique la petite tension, vous devriez manger quelque chose

tout de suite. Vous voulez une barre de céréales ?

— Pas la peine de vous déranger, a-t-elle refusé en secouant la tête, le nez encore rouge.

— On pourrait aller chercher quelque chose au distributeur ? ai-je suggéré en devinant que Swann avait envie de partir au plus vite.

— Oui, c'est une bonne idée. Prenez quelque chose de sucré pour faire remonter la glycémie.

On a quitté l'infirmerie : elle, petite et pâle, moi, grande et colorée.

— Tu manges jamais le matin ? lui ai-je demandé un peu brusquement.

Elle a secoué la tête en évitant mon regard.

— Je sais pas comment tu fais, moi je pourrais graille un sanglier quand je me lève !

Elle a souri avant de me donner un léger coup de coude dans les côtes.

— T'es de la famille d'Obélix ?

— Ah mais grave, faudrait que je pousse les recherches généalogiques.

— En vrai, si je ne petit-déjeune pas, a repris Swann, front plissé et voix grave, c'est pour pas réveiller ma mère. Elle dort très mal la nuit, alors quand enfin elle s'endort le matin, j'évite de faire du bruit.

Elle a sorti ça comme elle aurait dit qu'il allait pleuvoir. Moi, j'ai juste hoché la tête, mais à l'intérieur, ça bouillonnait en mode casserole d'eau qui attend les pâtes.

Chapitre 29

Gersende

Il est midi pile quand je me gare devant le collège La Fontaine.

Un appel téléphonique à la vie scolaire, plus tôt dans la matinée, m'a appris que les classes de 5^e étaient à la piscine le mardi de dix heures à midi. J'ai ensuite demandé à madame Mistral son accord pour emmener sa fille déjeuner à l'extérieur. Encore gênée du refus de Swann de me parler la dernière fois, elle a autorisé et prévenu le collège de l'absence de sa fille à la cantine.

Postée devant le portail, je scrute le flot d'adolescents, concentrés sur leur monde, pris dans leurs conversations.

À cet âge, les jeunes filles se ressemblent toutes. Elles arrivent en grappe. Jean, baskets blanches, sac à dos et cheveux lisses, tirés en queue de cheval plus ou moins longue. Sauf ma Lili qui cultive son originalité avec sa coupe courte afro.

Regard bleu-gris, air renfrogné et mèche de coton blanc dans le nez, Swann s'immobilise à ma hauteur.

Je l'invite discrètement à me rejoindre. Mon cœur bat vite. Va-t-elle encore refuser ?

Contre toute attente, elle vient vers moi, d'un pas mécanique. Sans doute redoute-t-elle plus encore que de me parler, d'attirer l'attention des autres. Pourtant ils ne la calculent pas, comme dirait Lili.

— Bonjour, Swann. J'ai l'autorisation de ta mère pour t'emmener manger au McDo. Ça te va ?

Elle regarde autour d'elle, les mains crispées sur son sac.

— Ça m'étonnerait qu'elle ait donné son accord sans me consulter. Je lui envoie un SMS.

Les secondes durent des siècles.

— C'est bon, lance-t-elle enfin d'une voix éteinte.

L'air que je retenais s'échappe par petites bouffées.

Elle me suit sans un mot jusqu'à ma voiture, puis se fige quand je lui ouvre la portière.

— Vous... vous êtes de la police ? balbutie-t-elle en désignant sur le pare-brise ma carte professionnelle à en-tête tricolore.

Je tends la main, récupère la carte et essaye de la rassurer.

— Ce document est fourni par le tribunal pour attester de mon emploi, rien à voir avec la police.

Je poursuis en baissant la voix :

— Tu sais, je n'aime pas trop la police, moi non plus...

Pour la première fois, elle plante son regard dans le mien. Ses sourcils trahissent son étonnement.

— Pourquoi ? murmure-t-elle.

J'ai une carte à jouer. Donner quelque chose de moi, pour recevoir d'elle.

Je lance brusquement :

— Parce que mon mari était policier et il est mort pendant un exercice.

Ses épaules se décontractent. Ses doigts lâchent les bretelles de son sac, et elle finit par entrer dans la voiture.

Après quelques kilomètres silencieux en direction de Saint-Vaurey, son regard furtif se pose sur moi. Puis elle détourne les yeux, comme si elle craignait de se trahir. Je veux y voir un signe : commence-t-elle à baisser sa garde ? Dans cette position qui évite le face-à-face direct, peut-être s'autorisera-t-elle bientôt à parler.

— Tu as saigné du nez ?

— Oui.

— Ça t'arrive souvent ?

— Non.

Nouveau silence. Je tourne légèrement la tête vers elle.

Ses mains serrent le sac sur ses genoux.

— C'est juste... que je me suis pris un ballon de foot, ajoute-t-elle.

Chaque mot semble lui coûter un immense effort.

Alors, j'augmente le volume de la radio.

Le repas se déroule presque en silence, lui aussi. Swann porte son hamburger à sa bouche, avant d'en reposer la moitié sur la barquette. Elle pique une frite, la mâche rapidement, le regard dans le vide. De temps en temps, elle répond à l'une de mes questions en soupirant. Son sundae caramel finit à la poubelle après qu'elle y a trempé deux fois sa cuillère.

Contrairement à tous les autres jeunes que j'ai déjà emmenés ici, Swann ne semble éprouver aucun plaisir.

Je repense alors à ce que m'a dit le psy de l'association des jeunes aidants. « Leur sac à dos est lourd, ils ne peuvent pas le déposer d'un coup ». Il insistait sur un point : ne pas chercher à « corriger » la situation trop vite, mais partir de ce que l'adolescent accepte déjà de partager.

Dans un ultime effort, je tente une conversation anodine.

— C'est quoi ton plat préféré ?

Haussement d'épaules peu inspiré.

— Moi, je reprends avec l'énergie du désespoir, ce sont les accras de morue... tu connais ?

Swann secoue la tête.

— C'est comme des nuggets croustillants où le poulet est remplacé par du poisson. C'est une spécialité des Antilles.

Je glisse sur le ton de la confiance :

— J'adore tellement ça, que j'ai appelé mon chat « Accra ».

Elle n'a pas l'air d'aimer les chats...

— Quand j'étais petite, ma mère m'en préparait pour le goûter. La cuisine sentait l'huile chaude et le piment, et je me brûlais toujours les doigts en voulant en attraper un trop tôt. D'ailleurs, je poursuis en baissant la voix comme si je m'apprêtais à lui révéler les codes nucléaires, j'en ai toujours au congélateur, si ça te tente d'essayer.

Aucune réaction. Si j'étais médecin, je constaterais un électrocardiogramme plat et j'arrêteraï l'acharnement thérapeutique.

Pas question de transformer ce repas en supplice.

— Je te ramène ?

Elle hoche la tête, ramasse son sac. Devant le portail du collège, elle me tend la main et me gratifie d'un léger sourire.

— Merci pour le repas.

Je la regarde disparaître dans le flux des élèves, ne cherchant même pas à apercevoir Lili. Puis, je regagne ma voiture, tête baissée, en me refaisant le film de ce nouveau rendez-vous manqué.

Un choc à l'épaule droite m'oblige à relever le menton pour me trouver nez à nez avec monsieur Opiot.

— Madame Lecœur... quel plaisir de vous revoir, m'interpelle-t-il, toute fossette dehors. Vous êtes là pour notre affaire ? Ça avance ?

Il sent drôlement bon.

Puis, regardant sa montre, il baisse la voix :

— J'ai une demi-heure devant moi avant un conseil de discipline. Venez donc prendre un café dans mon bureau.

Je suis faible. Je ne résiste ni à un café après le déjeuner ni à l'invitation d'un bel homme.

Alors, je le suis en espérant ne pas croiser ma fille.

J'ai à peine fait trois pas derrière lui, que je suis prise de doutes. Sait-il que j'ai embarqué Lili dans mon enquête ? Après tout, il est principal. Ici, rien ne lui échappe...

Le claquement régulier de ses chaussures sur le sol rythme mes pensées.

La ligne de ses épaules est bien proportionnée.

Et s'il m'avait invitée pour me faire la morale ? Me culpabiliser parce que je détourne ma fille de ses études ? Ou pire, pour me signifier mon manque d'éthique professionnelle ?

Je me représente la scène, droite sur ma chaise, sermonnée telle

une collégienne prise en faute.

Ma poitrine se serre. Dans quoi est-ce que j'ai embarqué Lili ? Et si son implication dans mon travail compromettrait son avenir ?

Nous traversons le couloir administratif. Quelques enseignants nous saluent. Il ralentit le rythme.

Dernière occasion de faire demi-tour. Prétexter un rendez-vous oublié. Une urgence. Une migraine subite.

Il ouvre la porte de son bureau et s'efface pour me laisser entrer. Ça sent le café fraîchement passé.

Je reste.

Chapitre 30

Lili

Maman est déjà à la maison quand je rentre. C'est rare. Elle porte son pyjama immonde et squatte le canap, Accra sur ses genoux. On dirait la version « avant traitement » d'une pub pour antidépresseurs.

J'essaye de la motiver en mode suspense à deux balles.

— Je crois que j'ai une info intéressante pour ton enquête.

— Lili, me reproche-t-elle en fronçant tellement les sourcils que sa ride du lion menace de me sauter à la tête, on avait convenu que tu ne posais plus de questions à Swann...

— Mais j'ai rien demandé, je te promets. Elle m'a raconté toute seule. Je pouvais quand même pas me boucher les oreilles, ça aurait eu l'air suspect.

Elle sourit. Un point pour moi. Mais elle ne pose pas de question. Trop nul !

Je me jette à côté d'elle et relance :

— Bon... tu veux pas savoir ce qu'elle m'a dit ?

Accra ouvre un œil désapprobateur.

— Non, je t'ai déjà expliqué qu'éthiquement parlant, je ne peux pas utiliser des informations obtenues par ton intermédiaire.

Je me laisserai pas gâcher mon enthousiasme.

— Dans ce cas, ça te fera ni froid ni glacial de savoir que Swann vient à jeun au collège pour ne pas réveiller sa mère... Pourtant moi je trouve que c'est vraiment un élément de danger ça... Enfin je dis ça, je dis rien !

Je plonge mon visage dans le pelage doux d'Accra qui, pour une fois, n'y trouve rien à redire.

— Mam's ? T'as entendu le scoop de fou que je t'apporte sur un plateau ? Swann, elle mange pas à sa faim...

— C'est bizarre, parce qu'à midi, elle n'avait pas l'air affamée. Elle n'a quasiment rien mangé...

— Parce que t'as déjeuné avec elle ? Sérieux ? C'est pour ça que je l'ai pas vue à la cantine... T'aurais pu me prévenir, ça m'aurait évité de m'inquiéter. Déjà qu'elle avait le pif en vrac !

Maman se redresse, prenant appui sur son coude.

C'est trop d'agitation pour Accra qui s'en va, tête haute et queue en panache, chercher un endroit plus au calme.

— Dis donc, jeune fille, je n'ai pas de comptes à te rendre sur la manière dont j'exerce ma mesure... En revanche, ce que tu m'apprends est intéressant. Qu'est-ce qu'elle t'a dit exactement ?

Je lance avec un clin d'œil :

— Finalement, ton éthique professionnelle, on s'assoit dessus ?

— Lili Lecœur, réponds tout de suite à ta mère ou tu seras châtiée de chatouilles, dont tu ne te remettras pas.

Un coussin s'écrase sur ma tête et j'éclate de rire.

— Une mère assistante sociale et violente, un comble... Nan, en vrai, Swann m'a expliqué que sa mère dormait très mal la nuit, alors elle veut pas risquer de la réveiller en se préparant un petit déjeuner.

— Sacrée abnégation... mais ne pas manger le matin peut lui jouer des tours.

— Et toi, qu'est-ce que t'as appris ce midi ?

— Eh bien rien du tout ! Ah si ! Que contrairement à tous les enfants que je connais, elle n'aime pas le McDonald's.

— Alors ça, ça m'étonne pas. Swann, c'est pas une fille que tu peux manipuler avec un pauvre burger/frites. Elle, c'est pas une mouche qu'on attrape avec de l'huile de coude !

Chapitre 31

13 mai 2022

Gersende

— Merci d'avoir pris la peine de me prévenir, Olivier. Je vais aller faire un tour au domicile dans la journée.

Ce n'est quand même pas banal que le principal m'appelle en personne pour me signaler l'absence d'une élève. L'assistante sociale du collège aurait très bien pu s'en charger...

— Comptez sur moi, je le ferai. Oui, c'est ça, à bientôt... je conclus en raccrochant à regret.

Qu'est-ce qu'il fait chaud, tout à coup ! Pourtant, le bulletin météo entendu dans la voiture indiquait des températures inférieures aux normales de saison.

— Gersende, m'interpelle Vincent. Vous parliez de la situation Mistral, n'est-ce pas ?

Je retiens un soupir. Quel empêcheur de tourner en rond ! Même pas le temps de savourer mon échange avec Olivier. Depuis notre petit tête-à-tête de début de semaine, il m'a demandé de l'appeler par son prénom. Et je l'ai autorisé à en faire autant.

— Mais oui, Vincent, je lui réponds avec mon plus beau sourire. Venez donc vous asseoir au bureau de Véra, elle est partie en visite.

Air horrifié. Je l'aurais invité à me rejoindre nu, qu'il ne ferait pas une autre tête.

— Pas la peine, ça ira vite, se reprend-il. Et puis il me semble que vous n'avez pas aéré depuis un bon moment. Avec les poils de chat, je préfère éviter.

Rancunier avec ça !

— Alors, vous avancez ? Vous avez pu relever des éléments pour caractériser le danger ? Vous avez obtenu les confidences de la gosse ? Et la mère, elle reconnaît qu'elle est défaillante ? Vous avez enfin compris que le placement s'impose ?

Je cligne des yeux, sidérée par son manque d'empathie. Complètement déconnecté du terrain.

Je sors ma portion d'amandes et de fruits secs du tiroir de mon

bureau.

— Je ne vous en propose pas, vous devez être allergique aux fruits à coque ?

— Pas allergique, mais franchement intolérant, répond-il sans noter l'ironie.

— Pour l'instant, Swann reste méfiante. J'ai du mal à entrer en relation avec elle et je n'ai pas encore pu lui parler des éléments que j'ai recueillis.

— Dans ce cas, il va falloir passer la seconde, ma chère. Le temps passe, il ne vous reste plus que cinq mois...

Je réponds du tac au tac :

— Merci pour le coup de pression, Vincent ! Mais je prendrai le temps nécessaire pour apporter une évaluation objective.

Il devient tout rouge et porte la main à sa poitrine. Pourvu qu'il ne fasse pas une attaque. Manquerait plus que je doive lui prodiguer les premiers soins... Ouf, il inspire profondément, ses épaules se tendent, puis un rictus se dessine sur ses lèvres.

— Dans ce cas, vous ne verrez aucun inconvénient à ce que je vous accompagne pour la visite à domicile dont vous parliez à l'instant ? On ne sera pas trop de deux pour observer les interactions mère/fille...

C'est mon chef. Je ne peux pas refuser.

Vincent 1 - Gersende 0.

— OK, je pensais y aller cet après-midi, ça vous va ?

Il confirme de la tête.

— Vous me donnerez l'adresse, pour qu'on se retrouve là-bas... Les accidents sur un trajet professionnel, c'est un cauchemar administratif. Surtout pour un cadre, qui n'est pas censé réaliser de VAD^[12].

Jusqu'où va son hypocondrie... En même temps, ça m'évite de lui faire la conversation sur le trajet.

Vincent lève son pouce droit avant de tourner les talons. Sa présence va compliquer les choses. Moi j'y vais pour essayer de dénouer les fils, et lui pour justifier une demande de placement. Quand il a une idée en tête, c'est un vrai bulldozer. Il suffirait d'un peu de bazar ou que madame Mistral soit alitée pour qu'il n'en démorde plus.

Autant je suis parfois convaincue qu'il faut sortir un mineur de son milieu toxique pour le protéger, autant ici, j'ai l'intuition que ce n'est pas ce dont Swann a besoin.

Je vais devoir la jouer finement. Alors je passe en revue chaque possibilité pour éviter que notre visite à l'improviste ne confirme son hypothèse sans aucune nuance. J'ai beau tourner les choses dans tous les sens, je ne vois qu'une seule solution : Lili.

Il y a quelques jours, je refusais d'entendre des confidences de cour

de récré pour ne pas l'impliquer. Aujourd'hui, je suis en train de la faire entrer par une autre porte.

Éthique à géométrie variable, sans doute. Les grands principes ne survivent jamais longtemps sur le terrain.

L'intérêt de Swann reste ma seule boussole, et avec ses jugements à l'emporte-pièce, Vincent ne me laisse pas le choix.

Il faut que Lili prévienne Swann de notre visite.

Ça tombe bien, elle ne mange pas à la cantine, le vendredi.

Chapitre 32

Lili

J'aime bien le vendredi. Je finis à onze heures et je reprends à quatorze, alors je rentre manger à la maison. Seule, avec mon enceinte et mon télescope.

Je prépare mon plat préféré : pâtes au beurre, ketchup, piment, mayo, quand je sursaute en entendant le grincement de la clé dans la serrure.

Ma mère rentre jamais manger d'habitude.

C'est chelou.

Elle s'est fait virer à cause de moi ? J'essuie mes mains moites sur mon jean et me précipite à sa rencontre, mon assiette à la main.

— Ça va, mon cœur ? me lance-t-elle en m'embrassant sur les deux joues.

Mes muscles se tendent.

Elle est vraiment bizarre depuis quelques jours. Un vrai pot de miel dégoulinant.

Je murmure la gorge serrée :

— T'as été renvoyée ?

— Euh... non, pourquoi ?

— Ben, parce que tu manges jamais là le vendredi midi. J'ai eu peur avec le sketch que tu m'as fait l'autre soir !

— Oh, désolée de t'avoir inquiétée, ma puce...

Ma puce ? Elle m'appelle plus comme ça depuis que j'ai cinq ans !

Elle se racle la gorge.

— C'est juste qu'il faut qu'on parle.

Ça sent la catastrophe à plein odorat.

Je pose mon assiette à regret et la regarde fixement en essayant de deviner ce qu'elle veut m'annoncer.

On rentre en Guadeloupe ? Ou elle a rencontré quelqu'un ?

— C'est à propos de Swann, commence-t-elle.

Je soupire et saisis ma fourchette.

— Ah, c'est ça... t'inquiète, j'ai fait ce que t'as dit. Je lui ai presque plus parlé depuis mardi.

Elle fixe une miette invisible par terre.

— Justement, en fait... j'ai changé d'avis. J'ai besoin que tu la contactes en urgence...

Les poings sur les hanches, je crie :

— Quoi ? Mais faudrait savoir ! Tu me fais tourner en bourriquet avec tes ordres et tes contre-ordres. J'y capte plus rien, moi, à la fin !

— J'avoue, ce n'est pas très cohérent, reconnaît-elle en regardant ses chaussures. J'ai appris qu'elle était de nouveau absente ce matin, et du coup j'ai prévu de passer chez elle cet après-midi. L'ennui, c'est que mon chef tient absolument à m'accompagner. Il peut être... un peu lourdaud, et j'ai peur qu'il s'emballe si tout n'est pas nickel lors de notre visite.

— Un peu lourdaud, du genre hippopotame dans un magasin de poupées russes ?

— Alors plutôt éléphant dans un magasin de porcelaine, corrige Mam's en souriant, mais oui, tu as l'idée.

J'ai un coup à jouer.

— Si je te rends ce service, tu me dis pourquoi tu es retournée dans le bureau d'Opiot mardi ?

Elle rougit d'un coup et répond trop vite, pendant que ses doigts s'agitent sur l'alliance de son collier.

— Sache, jeune fille, que je n'ai jamais cédé au chantage en quarante-quatre ans d'existence, donc ce n'est pas aujourd'hui que ça va commencer ! Par contre, si tu me donnes ce petit coup de main, disons que ça pourrait effacer ton énormissime bêtise.

Fatal. J'ai perdu le *game*, mais je peux pas abandonner sans me battre.

Je grommelle :

— Mouais, enfin, pour le coup, elle t'arrange bien, mon énormissime bêtise, hein ?!

— Je dirais plutôt que je t'offre sur un plateau la possibilité de la réparer.

Décidément, ma mère est dure en affaires. Pas facile d'avoir le dernier mot. Les chiens font pas des poules, il paraît.

— Vas-y, je lui envoie un SMS. Je marque quoi ?

— Commence par lui demander si tout va bien, suggère-t-elle en se penchant au-dessus de mon épaule.

D'habitude, y a pas moyen qu'elle regarde ce que j'écris, mais là, je sens bien que c'est force majeure.

Lili : slt cv

Swann : Cv ett?^[13]

Lili : T'es pas venue ce matin

Swann : Nn j'avais rdv

Lili : tu veux que je t'apporte tes cours cet AM

Swann : stv^[14]

Swann : a kel heure

Lili : apres mes cours. 16 h 30 ?

Swann : OK jtepartage ma loc

Lili : Vsy a tt^[15]

Manquant de faire tomber mon téléphone, ma mère m'entraîne dans un zouk de la joie... niveau ultime de gênance ! Heureusement que personne nous mate au télescope...

Le dédain d'Accra se répand comme l'eau d'une canalisation percée.

— Bien joué, chérie ! Franchement tu m'as sauvé la mise. Ma main au feu que l'appart sera nickel pour ta venue, et du coup aussi pour ma visite.

Chapitre 33

Gersende

En m'engageant impasse du Stade, j'aperçois Vincent à côté de la voiture de service, aussi droit que les piquets délimitant le terrain de foot.

— C'est bien, vous êtes ponctuelle, m'accueille-t-il en ajustant un masque FFP2. Je vous laisse gérer, faites comme si je n'étais pas là.

Ça va être difficile, vu l'odeur de désinfectant qu'il se trimballe.

Je hausse les épaules tout en faisant défiler les noms des habitants sur l'interphone, jusqu'à celui des Mistral. À peine ai-je appuyé qu'il me tend une lingette alcoolisée prête à l'emploi.

— C'est qui ? appelle une voix depuis une fenêtre.

Je recule d'un pas pour être vue.

— Bonjour, Swann. On vient voir comment tu vas. Tu nous laisses entrer ?

L'interphone clignote et la porte de l'immeuble s'ouvre. À chaque marche de l'escalier, les râles feutrés de Vincent s'amplifient tel un moteur en fin de vie. Il passe une main sur son crâne dégarni pour en essuyer la sueur.

À notre arrivée au premier, il me fait signe de m'arrêter.

— Attendez... Ventoline... mes allergies.

Je ne suis pas la seule qui gagnerait à faire un peu de sport...

Il fouille l'intérieur de sa veste, où cohabitent paquets de mouchoirs, flacon de gel hydroalcoolique, spray nasal et un autre produit que je n'identifie pas.

Au palier suivant, il sort de sa poche le produit non identifié, baisse son masque et s'applique de la pommade entre le nez et la bouche. Puis il rajuste les élastiques de son masque autour de ses oreilles.

— C'est pour protéger mes voies aériennes, chuchote-t-il. Vous en voulez ?

Il se ravise aussitôt.

— Ah non, ça ne doit pas être compatible avec votre machin dans le nez... ça pourrait provoquer une infection.

Je le regarde, bouche bée.

Ce machin s'appelle un piercing, Vincent... Sérieusement, dans quel

monde il vit ?

Tout à coup, la porte de gauche s'entrouvre légèrement, laissant apparaître un visage ridé, avec de petits yeux rapprochés et froncés.

— Vous êtes de la DDASS^[16] ? nous interpelle la femme, planquée derrière sa porte.

J'ai l'habitude de ces voisins qui prêchent le faux pour savoir le vrai.

— Bonjour, madame. Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Vous êtes deux et vous avez des sacoches. Alors vous êtes soit des Témoins de Jéhovah, soit les services sociaux.

Je réprime un sourire et m'apprête à lui souhaiter une bonne journée, au moment où elle sort sur son palier, vêtue d'un tablier à carreaux. Elle se rapproche de moi et affirme en me pointant du doigt :

— Vous, je vous ai déjà vue. Vous venez pour la petiote du dessus. M'est avis qu'elle se fait exploiter. Ce matin, encore elle remontait les étages avec des sacs de courses plus lourds qu'elle...

Chacun de ses mots charrie une odeur rance qui me soulève le cœur.

J'aurais dû accepter la pommade de Vincent... Lui, à l'abri derrière son masque FFP2, ne semble pas incommodé et a l'air de prendre tout ça très au sérieux.

— La semaine dernière, c'était leur tour de laver les communs. Eh ben figurez-vous que c'est la petiote qui s'y est collée. Si c'est pas une honte de laisser le boulot à sa gosse... Faudrait voir à pas traîner avant qu'il lui arrive malheur.

— Merci, madame, dis-je sèchement en tirant Vincent par la manche.

Je chuchote en grimpant les marches deux à deux :

— On dirait qu'on vient de rencontrer l'auteure du signalement anonyme...

— J'ai trouvé ça intéressant, vous avez noté le nom de cette voisine ? répond Vincent tandis que je soupire bruyamment.

Deux paires de chaussures sont alignées sur le paillason, devant la porte ouverte des Mistral.

À tous les coups, je vais devoir retirer mes bottines. Heureusement que j'ai mis des chaussettes en bon état !

— Vous pouvez vous déchausser ? confirme Swann, postée derrière la porte. On vient de faire le ménage.

— C'est un coup à attraper la crève, marmonne Vincent, sourcils froncés en s'exécutant.

Il n'a pas pris les mêmes précautions que moi, à voir son gros orteil s'échapper par un trou de sa chaussette. Il le rentre précipitamment tandis que je me mords l'intérieur des joues.

L'air est chaud, saturé d'encens. Vincent éternue. Une fois, puis deux. Il ne s'arrête plus et lutte pour reprendre sa respiration, tandis que ses yeux coulent autant que la neige, un jour de dégel.

Swann le dévisage, les bras croisés et lèvres pincées. Sur le buffet derrière elle, le chat en porcelaine veille.

— À vos souhaits... souffle-t-elle.

Il lui répond d'un léger hochement de tête.

— Je te présente Vincent Vidal, mon chef de service. Je lui ai pas mal parlé de toi, alors il avait envie de faire ta connaissance. Mais le pauvre est pris d'une forte allergie...

Il se mouche abondamment.

— Vidal, comme le Vidal des médecins ?

— Absolument, mais je n'en suis pas l'auteur, précise-t-il en parlant du nez.

Je m'adresse à elle avec douceur :

— Swann, tu sais qu'ils se sont inquiétés au collège de ne pas te voir ce matin ?

Je choisis des mots neutres pour qu'elle ne se sente pas accusée.

Ses sourcils se rapprochent et son menton s'enfonce dans son cou.

— Fallait pas... J'ai prévu de rattraper mes cours, dit-elle en désignant la table avec ses affaires scolaires.

— C'est très sérieux, ça ! la félicite Vincent avec la voix du Minotaure enroué.

Les épaules de Swann se détendent légèrement, mais elle semble scruter chacun de nos gestes.

Une tasse pleine de café repose sur la table de la cuisine.

— Ta maman n'est pas là ?

— Si, si, elle arrive. Elle a juste fait une micro-sieste, ajoute-t-elle en jetant un regard appuyé vers la porte fermée au fond du couloir.

— Elle est si fatiguée, votre mère ? insiste Vincent. Est-ce vous qui assurez les courses et le ménage pour elle ?

Swann se raidit tandis que je rêve de faire taire mon chef par télépathie.

— C'est la vieille bique du deuxième qui vous a dit ça ? Je l'ai entendue vous parler... elle n'a rien d'autre à faire dans sa vie que mater tout l'immeuble à travers son œilleton...

— Mais votre mère ? répète Vincent en tapotant le sol de son pied droit.

— C'est juste... cette nuit, elle a mal dormi. Elle est hypersensible à la pleine lune. Chacun ses soucis, n'est-ce pas, Monsieur ? le défie-t-elle.

J'interviens très vite pour empêcher Vincent de réagir.

— Tu as raison, ça arrive à tout le monde d'avoir des moments de moins bien... Et du coup, tu as dû rester avec elle ?

— Rien à voir, réplique Swann, lèvres pincées.

— Alors, comment justifiez-vous votre absence au collège ? interroge Vincent.

— Par une gastro : c'est simple, je me suis vidée de tous les côtés...

Retenant mal une nausée, Vincent devient aussi blanc que son masque.

— Que vous a prescrit votre médecin ? demande-t-il en tentant de reprendre une contenance.

— Comme si on allait chez le médecin pour une petite gastro, bougonne-t-elle. Un cachet d'Immodium, du Pimpéran, et ça repart comme c'est venu.

— C'est que vous vous y connaissez, jeune fille, admire mon chef. Vous voudrez faire votre médecine plus tard ?

— Mais bien sûr... et c'est qui qui va me payer les dix années d'étude ? Le père Noël ? reprend Swann. Ses yeux couleur d'orage lancent des éclairs.

J'ai du mal à reconnaître la jeune fille quasi mutique du fast-food, derrière cette adolescente pleine de verve. À croire que je ne suis pas la seule que mon chef crispe.

Vincent se frotte la nuque, visiblement décontenancé.

Je reprends la main, sinon il risque de surinterpréter.

— Qu'est-ce que tu as prévu cet après-midi ?

— Je voulais faire un gâteau pour goûter avec ma copine qui viendra m'apporter les devoirs, mais je ne peux pas, vu que vous êtes là !

— Mais votre mère... insiste Vincent, elle ne pourrait pas le faire ce gâteau ?

Éléphant dans un magasin de porcelaine, on disait ?

— Bien sûr, on va le faire ensemble, affirme madame Mistral, en nous rejoignant dans le salon à petits pas prudents.

Elle caresse la tête de Swann, qui reste figée.

— Merci de m'avoir laissée me reposer, ma chérie. Ça m'a fait du bien. Je suis de nouveau en pleine forme.

Elle appuie un peu trop sur les derniers mots.

— Je me sentais un peu patraque depuis hier. Sûrement un petit virus qui couve... J'ai dû m'allonger... et je me suis endormie.

D'un geste nerveux, Vincent enfonce son masque FFP2 sur sa bouche.

— Mais ne restez pas dans l'entrée, dit madame Mistral en se dirigeant vers le salon. Swann, tu apportes un café à ces messieurs-dames ?

Assis du bout des fesses sur le canapé, Vincent s'agite dans tous les sens. Il est au bord de l'implosion, alors je réagis.

— C'est très gentil, mais j'ai pris un café avant de venir. Un de plus

m'empêcherait à coup sûr de dormir cette nuit. Quant à vous, Vincent, je crois que vous n'en prenez plus pour éviter la tachycardie, n'est-ce pas ?

Il hoche la tête en m'adressant un regard entre soulagement et consternation.

— Comme vous êtes raisonnables, raille Swann. Maman et moi, on carbure au café... de vraies droguées, ajoute-t-elle en pouffant.

— Mais enfin qu'est-ce que tu racontes, ma chérie ? la reprend sa mère d'une voix suraiguë. Elle plaisante, bien sûr. Vous savez, les provocations de l'adolescence...

— Vous êtes sûre ? réagit Vincent. Parce que vous n'êtes pas sans savoir que la caféine est un excitant très puissant, particulièrement déconseillé pour le cerveau et le rythme circadien des adolescents encore au stade de la maturation. Quant à la drogue, inutile de...

Mais qu'est-ce qu'il est premier degré...

— Monsieur Vidal, l'interrompt Swann, c'était pour rire. Vous croyez que c'est une mère indigne ? demande-t-elle tandis que le rouge lui monte aux joues.

Moi, sa petite blague m'a plutôt rassurée. Je suis contente de voir qu'elle a de l'humour et qu'elle ne craint pas la réaction de sa mère.

— Avec ou sans café, on se dit que tu retournes au collège demain à la première heure ?

— Bien évidemment, maintenant que les microbes se sont éloignés, affirme madame Mistral, sans laisser à sa fille l'occasion de répondre.

— Et vous n'oublierez pas de justifier l'absence auprès de la vie scolaire, si vous voulez éviter un nouveau signalement... ajoute Vincent, avec le tact qui le caractérise.

À ces mots, la mère se voûte en se cramponnant aux bras de son fauteuil.

— Sur ce, on ne va pas vous déranger plus longtemps, annonce Vincent en se levant comme s'il avait pris un coup de jus. Veuillez nous excuser d'être passés ainsi à l'improviste. Ma collègue prendra rendez-vous la prochaine fois.

— Oh, il n'y a aucun problème. Notre porte est toujours ouverte... on n'a rien à cacher, affirme madame Mistral, interrompue par une quinte de toux.

Dès la porte refermée derrière nous, Vincent s'enduit les mains de désinfectant, à la manière d'un chirurgien avant une opération, tout en commentant :

— Finalement, ça ne me paraît pas si catastrophique que ça. La raison de l'absence en classe est justifiée. Quant à la mère, elle semble sympathique et m'a fait bonne impression. Si elle n'a pas prévenu le collège, c'est juste parce qu'elle était elle-même brièvement indisposée. Je n'ai pas relevé d'écart entre son discours et son

comportement. C'est donc qu'il n'y a pas de stratégie de dissimulation.

Je serre les dents. Comment c'est possible d'être autant à côté de la plaque ? Il poursuit son raisonnement :

— Swann alterne entre défensive et provocation ; c'est une posture adolescente classique de contrôle et de test de l'adulte. Elle doit en faire un peu baver sa pauvre mère, mais ce n'est pas alarmant, affirme-t-il, péremptoire.

Je lève les yeux au ciel.

Mais bien sûr, une demi-heure de visite et il a tout compris. Il cherche juste à valider son impression.

Lili ne va pas tarder. Il faut qu'on lui libère la place.

— On se retrouve au service pour débriefing ?

— Ah non, ça ne va pas être possible, j'ai rendez-vous chez mon homéopathe. Envoyez-moi une note, je la lirai avec attention.

Je retiens un soupir.

Ben voyons m'ajouter de la rédaction, simplement parce que Monsieur n'est pas dispo... je n'ai que ça à faire, me dis-je en regagnant ma voiture.

En même temps, peut-être que tout consigner par écrit me permettra d'y voir plus clair...

Chapitre 34

Lili

À la récré de quatre heures, je vais trouver Flora, la fille de mon quartier.

— Salut, Flo ! T'es bien dans la classe de Swann Mistral, hein ?

— Ouais, répond-elle en me regardant « bizarre ».

— Elle est malade et m'a demandé de lui apporter ses cours. Je peux prendre les tiens en photo ?

— Ah... j'savais pas que vous étiez potes... dit-elle en fronçant les sourcils.

Elle ouvre un premier cahier.

— OK, tiens.

Elle a une écriture de maîtresse, Flora. Elle devrait donner des cours à ma mère.

— La prof d'anglais a pété un câble. Elle nous a collé une éval de vocabulaire. Elle a dit que les absents la rattraperont à leur retour. Préviens-la, ça lui évitera de se taper une gamelle comme moi.

J'arrive chez Swann à 16 h 31. Elle m'a envoyé sa localisation, mais je connaissais le chemin, vu que je l'avais suivie en loucedé. Ça m'a fait bizarre de refaire le trajet sans me cacher. J'ai marché vite, comme si j'avais encore quelque chose à me reprocher.

J'ai pas besoin de sonner, car Swann m'attend dans le hall en trépignant. Arrivée à son palier, elle retire ses chaussures et me demande d'en faire autant. Puis elle s'écarte pour me laisser entrer.

Je passe le seuil rapidement, pour échapper à son regard. Le sol est froid sous mes chaussettes et je sais pas où poser mon sac. Un mélange d'odeur de brûlé et d'encens me pique le nez.

— J'ai préparé un gâteau au chocolat pour le goûter, mais... je l'ai laissé trop longtemps au four, m'explique Swann en se tordant les mains, sans proposer de me débarrasser.

— Un gâteau au chocolat... mon préféré, je réponds mécaniquement.

Cette situation devient vraiment malaisante. Je fouille dans mon sac pour rompre le silence.

— Tiens, tes devoirs. C'est Flora qui me les a filés.

— Merci. C'est sympa... Tu sais... J'ai jamais invité quelqu'un chez moi. Alors, je sais pas trop comment on fait, poursuit-elle en baissant les yeux.

Je soupire.

Ceci explique ceci.

— Trop cool d'être ta première invitée. On a qu'à aller dans ta chambre, si tu veux.

— Je préfère pas, dit-elle très vite. Mais on peut s'installer à la salle à manger.

Swann est trop bizarre. Est-ce que Mam's a pu voir sa chambre, elle ?

On s'assoit face à face autour de la table ronde. Mon regard accroche un chat en porcelaine hyper kitch.

Jamais je tolérerais une telle mocheté chez moi.

Très vite, elle me confie en baissant la voix :

— Tu sais, elle est revenue...

Je balbutie en évitant son regard :

— Qui ça ?

— L'assistante sociale. Et son chef était avec elle. Ils sont venus sans prévenir. Ça veut forcément dire que ça sent pas bon pour moi !

— Ça c'est sûr avec cette odeur de cramé !

J'ai à peine prononcé cette phrase que je la regrette. Je le sais pourtant, que je dois tourner ma salive plusieurs fois avant de parler.

Heureusement, ça la fait rire.

— Mais non t'es bête. Le gâteau je l'ai fait après leur départ. Quand ils sont venus, ça sentait le propre, je venais de finir le ménage pour ta venue.

Bien joué, Mam's, t'as été diabolique sur ce coup-là !

— Mais pourquoi t'as fait le ménage pour moi ? C'était pas la peine...

— Maman m'a bien dit que tu venais pas vérifier la poussière dans les coins, mais je... voulais te faire honneur... Au final c'était cool : comme ça, l'appart était nickel pour les autres...

Trop d'infos ! Je cligne plusieurs fois des yeux.

— D'ailleurs, elle est pas là, ta mère ?

— Si, elle se repose dans sa chambre. La visite l'a épuisée.

— Et qu'est-ce qu'ils ont raconté l'assistante sociale et son chef ?

— Ben pas grand-chose en fait... Elle, je l'ai trouvée plutôt sympa, en fin de compte. Mais lui, il était tellement relou. T'aurais dû le voir. Il avait peur de tomber malade rien qu'en respirant le même air que nous. Je me suis retenue de lui dire qu'on n'avait pas la gale... mais j'ai pensé que ça aurait pas été terrible dans mon dossier si j'agressais le chef de service, ajoute-t-elle très sérieusement.

— T'as raison, ça l'aurait pas fait.

— En plus à la fin, on aurait carrément dit qu'il voulait me coincer en me faisant dire des trucs sur ma mère...

— Ah, donc ils ont vu ta mère ?

Je me mords les lèvres. J'ai encore parlé trop vite.

— Oui, oui heureusement. Moi j'ai juste meublé en attendant qu'elle se lève.

— Et du coup tu dois les revoir ?

— Lui, j'espère pas... mais elle, ouais, je pense.

— Tant mieux si elle a l'air cool. Elle est sûrement là pour ton bien.

Le regard de Swann s'assombrit et ses poings se serrent sur la table. Terrain miné.

Pour changer de sujet, je propose :

— Ça te dirait pas qu'on fasse une sortie ensemble ?

Ses sourcils, froncés il y a une seconde, marquent maintenant deux accents circonflexes au-dessus de ses yeux.

— Une sortie... répète-t-elle comme si elle connaissait pas ce mot.

— Ben, c'est ce que font deux copines, tu sais...

Et là, sans prévenir, Swann s'accroche à mon cou pour me serrer contre elle. Je reste figée, avant de lui tapoter le dos, genre « détends-toi, ça va aller ».

— Pardon, tu dois me prendre pour une folle, dit-elle, quand enfin, elle s'écarte un peu. C'est juste que ça me fait hyper plaisir que tu proposes ça. J'ai trop envie de sortir avec toi.

Folle, non... se dit mon cerveau en surchauffe, mais peut-être bipolaire, vu la vitesse à laquelle elle passe d'un état à un autre... Faudra que je soumette l'hypothèse à Mam's.

Une nouvelle fois, son visage se crispe, sa bouche se tord et j'ai l'impression qu'elle est à deux phalanges de pleurer.

— Le problème, poursuit-elle, la voix tremblante, c'est qu'avec ma mère, on n'a pas beaucoup de sous. Tu le répéteras pas, hein ?

— T'inquiète, on va trouver un truc gratuit, je réponds du tic au tac. On pourrait... aller faire de l'escalade dans une salle... t'avais envie d'essayer, non ?

Elle écarquille les yeux.

— J'adorerais, mais ça doit coûter une blinde.

Je pianote sur mon portable.

— On a trop de chance ! Il y a une salle pas très loin du collège avec une formule *happy hour* le dimanche matin. Ils offrent une session à un accompagnateur de son choix pour une session achetée. Je payerai avec mon argent de poche, comme ça t'auras rien à débours.

Swann ne répond pas. Elle s'essuie les yeux du bout des doigts.

Chapitre 35

Gersende

Je guette le retour de Lili depuis notre balcon. Enfin... plutôt du seuil du balcon, grâce au télescope que je lui ai emprunté. Si je m'avance d'un pas, je fais un malaise vagal.

Quand je vois sa silhouette mince, ornée de sa coupe afro courte, se découper au bout de la rue, je tends le cou et tapote sur la vitre du bout des doigts. Je dois ressembler à un percussionniste sous acide.

Cramponnée au chambranle, je crie :

— Alors ?

Au fur et à mesure qu'elle s'approche, je distingue ses écouteurs dans les oreilles : pas étonnant qu'elle ne réponde pas. Je gesticule dans tous les sens, mais Lili ne regarde toujours pas dans ma direction.

Je me précipite vers l'interphone, attendant le coup de sonnette pour enfin savoir comment s'est passée sa visite. Consciencieusement en train de faire sa toilette, Accra s'interrompt et me regarde d'un œil perplexe. Elle a l'air de se demander si elle doit appeler les secours.

— Salut, Mam's, me dit Lili en m'embrassant, tandis que je l'attends à la sortie de l'ascenseur. Tu parlais ?

Alors non, ma fille, je n'ai pas l'habitude d'aller faire des courses en chaussons, c'est juste que je trépigne de savoir ce que t'a dit Swann.

Mais je me contente d'un sobre :

— Je t'attendais.

— Cool.

Cool... C'est officiel : ma fille joue avec mes nerfs. Elle veut que je la supplie. Mais je ne m'abaisserai pas à ça.

J'inspire profondément et m'emploie à remettre de l'ordre dans le placard à chaussures.

— Tu sais, dans ma classe, c'est vraiment des « cas soc' » !

J'ai toujours détesté ce terme. Encore plus dans la bouche de ma fille. Je la reprends plus sèchement que je ne l'aurais voulu :

— Lili, tu sais que je n'aime pas que tu dises ça. Un jour, je t'emmènerai dans mes familles. Les « cas soc' », comme tu dis, ce sont des personnes confrontées à la précarité.

Elle ricane.

— T'as pas besoin de m'emmener, j'y vais déjà toute seule dans tes familles...

Je m'apprête à répliquer, mais elle poursuit, avec tendresse :

— T'inquiète, Mam's... je vais te raconter.

Mes épaules se relâchent d'un coup. Elle me sourit, d'un vrai sourire qui illumine son visage. Le même qu'elle avait petite, quand elle se blottissait entre son père et moi pour finir sa nuit.

— Bon, viens, me dit-elle, en ouvrant le placard de la cuisine.

Je la suis, le cœur battant, déjà prête à affronter toutes les révélations possibles, y compris celles nécessitant du chocolat.

— Tu sais que t'as marqué des points auprès de Swann ? lance Lili en se préparant un lait grenadine. Tu peux remercier ton chef : elle l'a trouvé tellement relou que tu lui as semblé complètement inoffensive à côté !

Je réprime un sourire, quand elle se place face à moi, mains sur les hanches.

— Mais dis-moi, t'aurais pas fait exprès, ça aussi ? Histoire de faire fondre sa carapace en mode mentaliste.

— Je te promets que je me serais bien passée de ce chaperonnage imposé par Vincent. Mais s'il a permis de faire tomber quelques résistances de Swann, alors c'est sans regret.

— Mam's, j'ai eu une idée de fou, reprend Lili en mordant allègrement dans une tartine de camembert. Je vais vous faire vous rencontrer « par hasard » Swann et toi.

Je me masse les tempes.

— Elle m'a dit qu'elle adorerait faire de l'escalade. Alors il suffirait que vous soyez toutes les deux dans la même salle au même moment... et BIM, une rencontre !

Je reste sans voix. Bouche ouverte, yeux écarquillés. Lili aussi a la bouche ouverte – mais uniquement parce qu'elle va y enfourner une nouvelle bouchée de son goûter. On doit avoir un sérieux air de famille avec Tobias.

— Mais... tu perds la mémoire ? soufflé-je, tandis que mes bras retombent le long de mon corps. Lili, ma chérie... tu sais bien que... depuis l'accident de ton père, je suis phobique de la hauteur. Un trottoir peut devenir un obstacle infranchissable... Les vertiges me surprennent à tout moment.

Je marque un arrêt pour chasser mon malaise.

— Alors grimper sur un mur d'escalade ? Je tourne de l'œil rien qu'en imaginant mes pieds quitter le sol.

Lili fronce les sourcils, pas du tout découragée par ma crise de panique anticipée. Elle lève un doigt, comme si elle s'apprêtait à invoquer une loi universelle.

— Bon, OK, t'as peur du vide. C'est juste un léger détail que j'avais

oublié de prendre en compte dans mon plan parfait.

Je cligne des yeux.

— Comment ça, un détail ?

— Ben oui, répond-elle, avec la décontraction d'un moine shaolin. La non-peur-du-vide, ça se travaille. Je vais te coacher.

Mon poulx bat dans mon crâne.

— Faut te désensibiliser. Petit à petit. Comme avec les gens phobiques des araignées. Ou de l'avion, poursuit-elle en pianotant sur son portable. Attends je vais bien trouver un petit tuto. Genre « Gravir l'Everest en dix leçons quand on a le vertige ».

— Lili...

— Regarde : y a un influenceur qui l'a fait. Il partage ses conseils. Tu pourrais commencer par monter sur ce tabouret.

— Un tabouret ?

— Oui. Puis une chaise. Puis la table. Et hop ! Après, tu passes direct au mur d'escalade.

Je reste interdite et croise le regard d'Accra, prête à réaliser un massage cardiaque.

— Lili, je ne vais pas suivre une « rééducation verticale » post-traumatique pour rencontrer Swann.

— Bon OK, bouge pas, je vais trouver autre chose.

Elle a les yeux fermés, les index sur les tempes. Je ne l'ai pas vue aussi concentrée depuis qu'elle assemblait des syllabes pour apprendre à lire.

Tout à coup, elle se redresse, triomphante.

— Yes ! C'est ça, la stratégie. On va travailler l'illusion. Il suffit que tu sois dans la salle d'escalade. Assise. Par terre. À même le sol. C'est le niveau zéro. Si tu es dans une salle d'escalade, c'est que t'as grimpé. C'est implicite. T'auras pas besoin de le faire pour de vrai.

Je fronce les sourcils.

— Juste... assise ?

— Oui. Assise, en train de... j'sais pas moi... lire un livre. Boire un thé. Discuter avec d'autres grimpeurs. Faire genre que t'as déjà monté ta voie. Ça devrait le faire, ça, non ? Et là, BIM. Swann te voit. Rencontre fortuite. Alchimie.

Elle jubile, lève les bras, victorieuse par KO.

— Tu vois ? Le plan parfait. Pas de vertige, pas de malaise vagal. Juste toi et elle, à zéro mètre du sol. Après tu fais ton taf : tu la fais causer.

Je soupire.

— Mais elle va comprendre qu'on se connaît. On se ressemble, quand même... elle n'est pas aveugle.

Lili fait un geste vague, comme si ce détail ne méritait pas qu'on s'y attarde.

— Bah... je lui dirai.

Elle marque une micro-pause, déjà ailleurs, déjà dans la scène.

— Je lui dirai que t'es ma mère.

Elle me regarde, comme si c'était évident.

— Et avec l'émotion, la grimpette, tout ça... ça passera crème caramel.

Je devrais refuser. M'insurger contre ce plan foireux.

Évidemment.

Et pourtant... pas une seule objection ne franchit mes lèvres.

— Et si j'ai quand même le vertige ?

Lili roule des yeux.

— Alors là, Mam's... il faudra vraiment que tu consultes.

Elle reprend quelques secondes plus tard, d'une voix de miel :

— Du coup... pour me remercier de cette idée géniale, tu me payeras l'entrée de la salle d'escalade ?

Chapitre 36

22 mai 2022

Lili

Jour J. Mon cœur presse contre ma poitrine comme si je me présentais à l'oral du brevet. Pourtant, techniquement, tout est sous contrôle. Je connais le scénario par cœur. Je peux pas me rater. Je joue la confiance de ma mère sur ce coup-là. Hier, j'ai rappelé à Swann par téléphone que je l'attendrai à la salle d'escalade à 10 h 30. Elle a demandé l'autorisation en direct.

— Tu veux sortir seule ? Mais pour aller où ? Combien de temps ?

— Je serai pas seule, il y aura mon amie Lili. On va aller faire de l'escalade. Et ça durera deux heures max.

— Mais c'est pas un peu dangereux, ça ? Va pas te blesser, hein ! Tu sais que je compte sur toi.

— Faut dire que c'est la première fois, m'a chuchoté Swann pour justifier la réaction de sa mère.

Elle est jamais sortie sans sa mère à treize ans ! Je lui dis pas, mais parfois, Swann me fait vraiment halluciner...

Madame Mistral a fini par donner son accord et Swann m'a dit à demain, en raccrochant précipitamment.

Avec Mam's, on arrive à dix heures tapantes, sapées comme des pros. J'avais maté des shorts sur les réseaux pour lui trouver une tenue qui fasse genre c'est une habituée. Je lui ai choisi un leggings noir et le débardeur orange fluo, qu'elle a achetés aux soldes de janvier, pour accompagner sa copine Véra à la salle de sport. Spoiler alert : elle s'est jamais inscrite. Aujourd'hui, je lui offre enfin l'occasion de le porter.

J'imaginai pas que c'était si grand. Je sens Maman frémir à côté de moi. Je lui prends la main discrètement pour éviter qu'elle fasse demi-tour. Elle est moite.

— Tu vas gérer, Mam's !

Autour de nous, les murs colorés s'élèvent jusqu'au plafond, couverts de prises de toutes formes et de toutes tailles. À cette distance, on dirait de la pâte à modeler jetée par un gamin en colère. J'espère que c'est plus solide que ça en a l'air, parce que reposer de

tout son poids sur un truc aussi dérisoire, c'est pas très *safe* !

Une odeur inconnue chatouille mes narines, mélange de caoutchouc et de transpiration. Les chaussons frottent contre les parois. Partout, des grimpeurs s'affairent à trouver la bonne prise pour atteindre le sommet. D'autres s'équipent en discutant à voix basse. Je regarde ma montre. Swann ne va pas tarder.

Je fixe ma mère dans les yeux.

— Prête ?

Elle hoche la tête, essaye de sourire. On dirait qu'elle fait un AVC.

— OK, alors installe-toi là et fais genre tu te masses les mollets.

Je lui tends une bouteille d'eau.

— Asperge-toi le visage et les cheveux, en mode t'as trop transpiré.

C'est *space* cette impression que les rôles sont inversés. Je donne les ordres et ma mère exécute.

Un gars trempe ses mains dans un bac plein de farine. Je l'imites et j'agite mes mains sur ma mère. À l'odeur, c'est pas de la farine. La poudre blanche s'accroche à ses habits comme si elle venait de grimper. Je recule pour admirer mon œuvre.

— Franchement, on y croirait !

Je lui tends une barre de céréales, achetée au rayon sport et nutrition.

— Tiens, après l'effort, le réconfort. Savoure, ça coûte un bras...

La montre murale indique dix heures vingt-huit. Swann ouvre la porte à doubles battants. On dirait un moineau égaré au milieu d'une volière de rapaces.

Entre elle et ma mère, je me tape vraiment deux boulets. Et vu mes efforts de ouf pour les amener jusque-là, je les laisserai pas tout gâcher.

— Hé, Swann ! Pile à l'heure. Regarde, c'est trop cool.

Occupée à observer la hauteur des voies, la main en visière au-dessus du front, elle me répond à peine.

— C'est vachement haut, quand même, murmure-t-elle.

Elle scanne l'ensemble des personnes présentes dans la salle. Dans quelques secondes elle va s'arrêter sur ma mère. Trois... deux... un...

Swann m'attrape par le bras et se place derrière moi. Elle désigne ma mère, absorbée par le massage de ses mollets, orteils en éventail, fausse sueur sur les tempes et poudre blanche sur les vêtements.

— Cette femme, là... c'est mon assistante sociale.

Je me prépare à lui faire un massage cardiaque.

Comme il y a pas de bonne façon de l'annoncer, je lance très vite, comme un sparadrap qu'on arrache d'un coup sec, soi-disant parce que ça fait moins mal :

— C'est ma mère.

— T'as dit quoi ?

Au final, je l'ai prononcé tellement vite, qu'elle a pas compris. Du coup, je dois répéter, et le sparadrap, ça fait toujours plus mal quand on s'y reprend à deux fois.

J'articule, avec l'impression d'avaler des cailloux.

— C'est ma mère.

Swann cligne des yeux plusieurs fois. Elle est vachement pâle tout à coup. Elle manque peut-être de fer.

— Gersende Lecœur, c'est... ta mère ?

— Oui, je réponds en chassant les traces de poussière blanche sur ma manche. Gersende Lecœur, comme Lili... Lecœur.

Le silence dure si longtemps que je vais finir par trouer mon tee-shirt à force de le frotter.

— Mais tu m'as jamais dit que tu t'appelais Lecœur.

— Tu me l'as jamais demandé...

— C'est juste... un point pour toi.

Cette fille est incroyable ! À sa place, j'aurais tapé un scandale, hurlé à la trahison. Je serais partie en claquant la porte. Enfin j'aurais fait « la drama » quoi...

Mais elle, elle reste tranquille. Elle montre rien. C'est flippant, parce que je sais pas à quoi m'attendre.

— Vous m'avez tendu un piège ? souffle Swann, larmes aux yeux et trémolos dans la voix.

Je secoue la tête avec conviction, mais je sais pas quoi dire. Mon plan n'allait pas jusque-là et je suis en mode panique. Alors, je fais ce que je fais toujours quand je suis perdue : je me réfugie chez Maman. Parce que, quoi qu'il se passe, elle gère.

Chapitre 37

Gersende

Je sais que Swann est dans mon dos et je lutte contre mon envie de me retourner. Mais ça ruinerait tout le plan de ma fille et je n'ai pas de meilleure option. Mes mains ne tiennent pas en place. Elles descendent, encore et encore, s'acharnent sur mes mollets déjà douloureux, la peau chauffée à force d'être malaxée. J'en profite pour continuer à observer la technique des grimpeurs et de ceux qui les retiennent.

J'ai beau tendre les oreilles, je n'entends pas leur conversation. Je ne perçois même pas leurs voix dans le brouhaha ambiant.

Bon Dieu, mais pourquoi j'ai accepté ?

Si Vincent l'apprend, il me renverra sans faire de sentiments. Et monsieur Geyssier... l'idée même de son regard déçu me noue la gorge. Je l'entends déjà : « Et dire que je vous faisais confiance... »

Je ferme les yeux pour tenter de ralentir le flux de mes pensées. Quand je les rouvre, les filles sont devant moi. Hébétées.

Jambes serrées et doigts crispés, Swann agrippe la fermeture Éclair de sa veste de jogging. Elle fixe un point invisible sur le sol. Lili, elle, se tient droite, poings fermés contre ses cuisses, menton levé. Je devine à son souffle court, ses efforts pour paraître calme.

Je me racle discrètement la gorge.

— Bonjour, Swann.

Elle ne réagit pas. Si sa mâchoire ne tremblait pas, elle passerait pour une statue du musée Grévin.

— Vous êtes... réellement... la mère de Lili ? souffle-t-elle.

Elle connaît la réponse, mais elle a besoin de ma confirmation. Jusque-là, ça pourrait encore être une mauvaise blague. Je hoche doucement la tête et confirme :

— Oui.

Je suis toujours assise par terre et les filles me regardent de toute leur hauteur. Finalement, je n'ai pas besoin d'escalader ces parois pour me sentir au bord d'un précipice.

Swann reste figée quelques secondes, les yeux grands ouverts, scrutant chaque détail de mon visage pour s'assurer que je ne mens

pas. Ses mains desserrent lentement la fermeture Éclair de sa veste, mais elle ne bouge pas d'un pouce. Soudain un voile obstrue son regard.

— Vous... vous y êtes mises à deux pour me coincer, murmure-t-elle enfin, la voix grelottante.

Je retiens ma respiration. Que dire pour ma défense ?

Lili se penche en avant, prête à intervenir. D'un signe de main, je l'en dissuade.

Je sens le poids de ma responsabilité, mais aussi la confiance que ma fille a placée en moi pour orchestrer ce moment. Je me lève pour gagner quelques secondes. Puis je souffle, le plus calmement possible :

— J'étais à court d'idées pour te rencontrer... J'avais besoin que tu ne me voies pas comme une ennemie. Alors on a eu cette idée, un peu originale, je te l'accorde. Mais sois sûre que ni Lili ni moi ne te voulons du mal.

Je laisse mes mots s'inscrire en elle. Son regard se pose sur un binôme de femmes. L'une s'échauffe pendant que l'autre s'équipe. Lorsque la première commence à gravir la paroi, la seconde adopte une posture dynamique, prête à suivre la grimpeuse du regard, mais aussi à absorber sa chute en cas de besoin. Ses mains glissent sur la corde dans une alternance précise et ses bras réalisent de petits moulinets pour ajuster la tension.

Je suis fascinée par leur chorégraphie. Soudain, l'évidence s'impose. Le rôle de celle restée au sol, c'est exactement le mien.

— Tu vois, cette femme, Swann ? Elle ne grimpe pas à la place de l'autre. Elle ne choisit ni sa voie ni ses prises. Elle ne la dirige pas. Elle lui permet juste de suivre sereinement le chemin qu'elle a choisi d'emprunter, tout en garantissant sa sécurité. Par sa simple présence, elle l'autorise à aller de l'avant, à expérimenter, à se tromper de prise, même. Parce qu'elle est là : solide, discrète et bienveillante.

Prise d'une pulsion, je me dirige vers un jeune homme portant un tee-shirt fluo avec l'inscription staff. Je lui demande sans préambule, en ignorant son air étonné :

— Comment s'appelle le rôle de cette femme ?

— L'assureuse ?

Je bredouille en rejoignant les filles :

— Ah, oui, c'est ça... merci...

Pour le coup, j'ai gagné l'attention de Swann. C'est maintenant ou jamais. Je dois tout donner.

— C'est ça que je veux faire pour toi pendant les prochains mois, Swann. T'assurer. Pour te permettre de grimper vers tes sommets. À ton rythme et avec tes outils.

Son visage s'adoucit. Je sens sa colère refluer. Alors je poursuis avec conviction :

— Mais je ne peux pas le faire sans toi. J'ai besoin de ta confiance. Regarde, l'assureuse ne peut pas faire son job si la grimpeuse n'est pas OK.

— Quand même... vous m'avez piégée... finit par sangloter Swann. Les larmes de Lili dévalent ses joues. Elle prend sa copine dans ses bras avec maladresse et murmure :

— T'as raison, c'était naze ce plan. Je voulais juste t'éviter de te prendre un mur...

Swann s'écarte et inspire profondément. Sans un mot, elle saisit un baudrier, observe l'équipement d'un moniteur, puis tente de faire pareil.

Sourcils froncés et langue sortie, elle passe l'ensemble autour de sa taille, tire sur les sangles, ajuste avec application. Puis elle fait passer et repasser la corde, la serre fort, avant de me la tendre, les yeux brillants.

— On y va ?

Chapitre 38

23 mai 2022

Lili

J'ai du mal à redescendre ce matin. C'était tellement ouf, hier. Et c'est grâce à moi.

Tant pis pour le cours sur les phénomènes d'urbanisation, je me refais le film à partir du moment où Swann a tendu la corde à ma mère.

Mam's a pris la corde sans un mot. Elle a suivi Swann au pied du mur d'un air décidé, mais moi j'ai bien vu ses lèvres trembler et ses yeux qui allaient déborder. L'éclairage de la salle se reflétait sur son piercing de nez, en mode mini-gyrophare. Attention danger.

J'ai retenu mon souffle. Elle s'est approchée d'un membre du staff pour ajuster son harnais.

Après, franchement... c'était du grand art.

Mam's a levé la tête vers la paroi – genre elle la transperçait du regard, ça m'a filé des frissons. Cette même paroi qui lui donne des malaises rien qu'à l'idée de... bref, depuis Papa. Son corps s'est raidi comme si elle luttait pour ne pas s'effondrer. Je connais sa façon de crisper les épaules, de serrer ses poings, quand elle panique mais qu'elle veut pas le montrer. J'ai vu au gonflement régulier de son ventre qu'elle faisait des exercices de respiration abdominale pour tenter de chasser son stress.

Ensuite, elle a souri, en mode « je vais mourir, mais la tête haute ».

Swann n'en menait pas large, elle non plus. Elle m'a agrippé la main. La sienne était tellement moite que j'ai eu peur que la corde glisse. Elle a chuchoté sans bouger les lèvres :

— J'ai changé d'avis, je veux plus le faire.

On aurait dit une ventriloque.

Le gars du staff a expliqué qu'il devait ajuster son nœud de huit et lui a tendu un sac de poudre blanche.

— Ça s'appelle de la magnésie. Trempe tes mains, tu vas voir, ça va absorber ta transpiration en même temps que ta trouille...

Il lui a adressé un clin d'œil. Elle a rougi et enfoncé ses doigts dans

la poudre blanche.

Quand Swann a levé les yeux vers ma mère, on aurait cru qu'elle la voyait pour la première fois. Mam's s'est redressée et a arrêté de trembler.

Le regard qu'elles ont échangé, c'était genre le début de leur chemin ensemble.

Le moniteur a tiré la corde avec force pour vérifier que tout était OK, et Mam's s'est positionnée, jambes écartées. Elle a adressé un signe de tête à Swann et lui a lancé :

— Tu peux compter sur moi. Je ne te lâcherai pas.

À cet instant, j'ai pensé à mon cours sur les figures de rhétorique. Je me suis dit que ma mère était vachement forte en métaphores.

Swann respirait plus facilement. Elle a posé son pied sur la première prise et a commencé à escalader, en mode *warrior* qui se jette à l'eau. Sans savoir nager, mais avec des brassards pour flotter.

Moi, j'étais clouée sur place. Mam's a assuré. Au sens propre et au figuré.

Prise après prise, Swann a grimpé.

Puis elle a décidé que ça suffisait. Mam's n'a pas cherché à la convaincre de continuer. Elle l'a fait redescendre en ajustant la tension de la corde au rythme de Swann. Quand ma mère a cherché mon regard, la corde a légèrement dévié, arrachant un petit cri à Swann, qui s'est crispée, ses doigts agrippant la corde comme si sa vie en dépendait. Mon cœur a bondi, et j'ai imaginé sa chute. Une seule seconde d'inattention, et tout peut basculer. J'ai retenu mon souffle, incapable de cligner des yeux.

— Mademoiselle Lecœur, pourriez-vous nous expliquer comment les différents acteurs contribuent au bon fonctionnement d'une aire urbaine ?

Je sursaute.

— Euh... chacun des acteurs assure sa partie pour que le tout fonctionne bien. Si l'un d'entre eux lâche prise, c'est l'ensemble qui vacille.

— C'est très juste, bravo pour cette métaphore pertinente !

Dans mon dos, Djena chuchote :

— Trop forte, comment t'as assuré...

Moi, je rigole intérieurement en me disant que je me suis bien rattrapée aux branches... ou plutôt à la corde !

Chapitre 39

25 mai 2022

Gersende

Mon cœur bat trop vite quand je sonne chez les Mistral. Je ne sais pas à quoi m'attendre avec cette gamine qui souffle aussi bien le chaud que le froid. Au premier étage, je suis convaincue qu'elle va de nouveau m'envoyer bouler. Au deuxième, je regarde la cage d'escalier, et suis saisie d'un vertige.

Mes efforts ne peuvent pas avoir été vains. C'est sûr, elle va me recevoir les bras ouverts. Devant la porte du troisième, mes mains tremblotent.

— Bonjour, madame Lecœur, m'accueille Swann en me tendant la main.

Un ballon de baudruche se dégonfle dans mon estomac. Je n'ai pas le temps de savourer qu'un rire en grelot éclate en même temps que la porte se referme derrière moi, tandis qu'elle essuie prestement sa main sur son jean.

— Rapport à la magnésie, me glisse-t-elle en dissimulant ses lèvres derrière le creux de ses doigts. Je remarque l'empreinte blanche laissée sur son pantalon. Puis je regarde ma paume blanchie d'un grain fin collé à ma peau. La coquine a trempé sa main dans la farine avant de me la tendre. Je murmure en riant à mon tour :

— Swann 1 - Gersende 0.

— Eh bien, on dirait que vos rapports se sont réchauffés, note madame Mistral en nous rejoignant. Ça fait plaisir, même si je me demande bien comment vous vous y êtes prise...

Est-ce qu'elle a des soupçons ?

Ses yeux me scrutent, cherchent à percer la raison de ce soudain revirement. Mes mains s'humidifient et ma respiration devient saccadée.

Si elle devine ce que j'ai manigancé, c'en est fini de ma carrière.

— Si vous êtes d'accord, j'aimerais bien échanger avec Swann dans sa chambre ?

Je ne reconnais pas ma voix qui monte dans les aigus.

Les Mistral me font complètement dérailler.

— Oui, venez. J'ai exprès tout rangé. Et j'ai planqué ma lime à ongles licorne, ajoute-t-elle avec malice en me précédant.

Humour et autodérision, tout ce que j'aime chez les ados !

Une odeur de linge frais me saisit tandis que les tièdes rayons du début d'après-midi réchauffent le parquet de sa chambre. Des posters de chanteuses de K-pop ont recouvert les petits cœurs pastel de la tapisserie. Les peluches et poupées ont quitté les étagères, remplacées par quelques produits de beauté. Seul un ours borgne aux oreilles mordillées, vestige d'une enfance pas si lointaine, orne le lit bordé d'une parure aux motifs de street art.

— Je m'assieds là ? demandé-je en désignant le fauteuil de bureau gamer. Que de changements en un mois... On dirait que tout ton univers s'est transformé.

— C'est ça. J'en avais marre de cette chambre de petite fille modèle. C'était plus trop raccord. Alors j'ai demandé à Maman si on pouvait utiliser la pension alimentaire que lui verse mon paternel pour réaménager l'espace.

Elle se redresse en prononçant ces derniers mots et je note de la questionner sur ses relations à son père. Pas anodin qu'elle le désigne comme ça.

Je poursuis d'une voix douce :

— Est-ce que tu comprends que les adultes s'inquiètent pour toi, Swann ?

Une ombre passe dans son regard. Je retiens ma salive, redoutant qu'elle ne se referme.

— Je sais pas trop en vrai... peut-être qu'ils ont raison ou peut-être qu'ils ont tort. Mais depuis dimanche, j'ai compris que je peux vous faire confiance.

Nouvel emballement de mon palpitant.

Tu me colles la pression, l'air de rien.

— Je ferai tout pour me montrer à la hauteur.

— Je sais, dit-elle avec gravité.

— Alors tu sais aussi que je ne peux pas travailler sans toi. Que c'est toi qui m'apportes la matière première. Et que ce que tu voudras bien me confier me permettra de comprendre ce que tu vis.

— Je suis prête. On commence par quoi ? demande-t-elle très vite, comme si elle redoutait de changer d'avis. De mon père qui picole trop ou de ma mère qui perd son autonomie ?

Je sens mes yeux s'arrondir. Si ça se trouve, ma bouche est restée ouverte. Swann n'en finit pas de me scotcher. Quand elle donne sa confiance, ce n'est pas à moitié.

Je ne lâche pas son regard. Comme dans cette salle d'escalade, je dois la soutenir. À la différence qu'ici, je suis en terrain connu.

Combien de révélations d'enfants en détresse ai-je déjà recueillies ?

Les deux pieds parallèles, profondément ancrés au sol, je me penche vers Swann pour l'encourager.

— Qu'est-ce que tu as envie de me dire ? On fait pareil que dimanche : tu ouvres la voie, moi je tiens la corde. Je t'assure d'en bas. Et quand tu veux t'arrêter, je te ramène doucement au sol.

Chapitre 40

26 mai 2022

Lili

— Ta mère est trop top, mais qu'est-ce que tu marches vite, lâche Swann à bout de souffle en arrivant à ma hauteur juste avant que je passe le portail du collège.

Je réponds par un borborygme. Quand je l'ai quittée il y a un quart d'heure, ma mère était tout sauf « trop top ».

— J'ai jamais vu quelqu'un qui sait aussi bien écouter qu'elle.

Swann a pas l'air perturbée par mon manque d'enthousiasme.

— J'adore sa manière de me regarder quand je lui raconte ma vie. Elle me juge pas. Quand elle est là, tout paraît moins grave... On dirait qu'elle peut régler les trucs avant qu'ils partent en vrille, tu vois ?

En vrai, là, j'ai l'impression qu'elle me parle pas de la même personne. Parce que depuis que je me suis levée, c'est pas la qualité d'écoute de Gersende Lecœur que j'ai retenue. C'est plutôt sa liste de reproches sur ma chambre en bazar, mes chaussettes en boule sur le tapis, mes écouteurs disparus et ses baskets empruntées sans son autorisation. Et quand je dis « bazar », c'est pour rester polie, parce que c'est pas vraiment le mot qu'elle a employé, elle... Paraîtrait que ça ferait une semaine qu'elle m'a demandé de la ranger, ma chambre. Enfin « demander », « exiger » plutôt, vu le ton.

Peut-être que madame Lecœur a de bonnes oreilles, mais elle a une mémoire pourrie. Et je me suis bien chargée de lui rappeler, quand elle s'est transformée en furie sans préavis du facteur. Ma chambre, j'aurais pu la ranger, si j'avais pas dû inventer un plan pour qu'elle rentre en contact avec Swann. J'ai même sacrifié mes observations au télescope pour ça. Si ça se trouve, on a de nouveaux voisins et je suis même pas au courant.

C'est pas la reconnaissance qui l'étouffe...

— T'as trop de chance, tu dois pouvoir parler de tout avec elle.

Swann a poursuivi son monologue et je suis à un doigt de lui révéler que ma daronne est aussi reloue que toutes les mères du

monde. Mais j'ai trop de respect pour le travail que j'ai accompli, alors je me contente de hausser les épaules.

— Bonjour, mademoiselle Lecœur, m'interpelle Opiot en me stoppant dans mon mouvement jusqu'à Emma.

Je pile pour pas finir dans ses bras.

— Alors, les révisions, ça se passe bien ? Passez le bonjour de ma part à votre charmante mère, poursuit-il en s'écartant sans attendre ma réponse.

Je me retiens de me boucher les oreilles. C'est quoi ce délire ? Qu'est-ce qu'ils ont tous à me gonfler avec ma mère ce matin ? Et le principal... sérieux, il pourrait pas le passer tout seul, son message de drague à deux balles ? S'il veut la pécho, il a pas besoin de m'embarquer dans leurs histoires.

— Qu'est-ce qu'il te voulait Opiot ? me presse Emma d'une voix suraiguë. Je suis sûre que c'était un truc perso. J'ai juste, j'ai juste ? répète-t-elle en me labourant les côtes de son coude hystérique.

Je grogne en mode ours grizzli mal réveillé :

— Carrément pas. Il m'a juste dit qu'il m'a inscrite à une formation sur le cyberharcèlement jeudi prochain.

— Ah ouais ? Et pourquoi ça te met d'une humeur de chien ? m'interroge mon amie, yeux plissés et deux mains sur les hanches.

— C'est plutôt toi le chien et moi l'os, aujourd'hui. Lâche-moi avec tes questions !

Et je pars avant qu'elle trouve un truc à me répondre. Parce que Emma, elle a toujours des réparties de folie. Œil pour dent et dent pour œil.

Je l'entends distinctement lancer dans ma direction :

— En attendant, c'est toi qui mords !

Je l'ai pas volé, mais j'ai trop le seum, là. Si j'étais moins saoulée, je dirais à Emma que je la kiffe.

Swann finit par comprendre que ce matin, mon humeur est du genre « qui s'y frotte s'y pickpocket ». Tête enfoncée dans les épaules et mains dans les poches, elle s'éloigne prudemment pour rejoindre sa classe.

Enfin seule ! Mon rythme cardiaque ralentit, et ma poitrine se dilate. Pourtant, une pensée s'incrute avec insistance. Si ma mère parvient à alléger les problèmes des autres, pourquoi est-ce qu'elle m'en crée à moi pour une histoire de chaussettes et d'écouteurs disparus ?

Faudrait que je lui en parle, puisqu'elle est censée si bien écouter. Je lâche un profond soupir. Mes mains se crispent dans mes poches, et je me retiens de frapper le sol du pied, juste pour expulser ce bazar dans ma tête. Presque autant que dans ma chambre.

Ça sonne. Emma me fait signe de la rejoindre. Heureusement

qu'elle est pas rancunière !

Chapitre 41

7 juin 2022

Gersende

— Tiens, Gersende, comment ça se passe avec la petite Swann ? Ça fait un bail que tu ne m'en as plus parlé...

Et pour cause... Je t'évite, Julian, parce que j'ai encore du mal à assumer la manière peu conventionnelle dont je l'ai approchée.

Je lui fais signe qu'un coup de fil urgent m'attend dans mon bureau et le laisse en plan, au milieu du couloir.

Mes joues brûlent. Pour me donner du crédit, je saisis le combiné de mon téléphone et crie presque :

— C'est bon, Danièle, tu peux me le passer.

Puis, après un soupir surjoué :

— Bonjour, monsieur Schnebelen, oui, oui j'ai bien eu votre message. J'allais justement vous rappeler.

J'ai toujours été mauvaise comédienne. Au collège, le prof de théâtre m'avait nommée régisseuse de la troupe, dans le seul but d'éviter ma présence sur scène.

— Oui, je suis au courant que votre fils a dit à votre femme, qui est aussi sa tante, qu'elle n'avait pas d'ordres à lui donner, puisqu'elle n'est pas sa mère. Évidemment, on ne peut pas cautionner cette insolence, monsieur Schnebelen. Mais est-ce que Kyllian ne voulait pas signifier, certes maladroitement, que cette situation est assez troublante pour lui ?

À fond dans mon rôle, je hausse les sourcils, excédée.

— Bien sûr, c'est compliqué pour vous aussi monsieur Schnebelen... Enfin quand vous dites que vous ne l'avez pas choisi... un peu quand même, il me semble, non ?

Je lève les yeux au ciel. Quand je les baisse à nouveau, je croise le regard de Véra, face à moi. Elle a le cou d'une poule. Tendue en avant, prêt à picorer des informations pour comprendre.

J'interromps ma conversation téléphonique imaginaire et tourne nerveusement l'alliance de Gauvin.

— T'as bien fait de lui dire ces quatre vérités à monsieur

Schnebelen, commence-t-elle avec un sourire dans la voix. Dommage qu'il ne t'ait pas vraiment entendue, hein...

Si je ne veux pas obtenir un aller simple pour l'hôpital psychiatrique, je vais devoir m'expliquer.

— C'était quoi, ça ? murmure ma collègue en contournant mon bureau pour m'obliger à la regarder.

Puis, s'adressant à Accra, qui ronfle à mes pieds comme un jour de tonnerre :

— T'as une idée toi, de la mouche qui a piqué ta maîtresse ? Elle répète pour les Molière ou quoi ?

Mon cœur se comprime et mes joues sentent le roussi. Le regard curieux de Véra me met encore plus mal à l'aise.

— Je... je voulais éviter une conversation avec Julian.

— Pourquoi ? réagit-elle sans me laisser réfléchir à une explication.

— À cause de Swann...

C'est le moment que choisit Accra pour se réveiller, sauter sur mon bureau et s'étirer de tout son long en ronronnant, au paroxysme du bien-être. Ma main caresse son pelage soyeux, mais mon esprit continue à élaborer des scénarios catastrophes.

— Je la vois régulièrement depuis quinze jours et ça se passe hyper bien. Elle est bluffante de maturité et de lucidité.

— Ah, mais c'est génial, ça ! Toi qui désespérais de l'approcher. Mais... du coup, reprend Véra en se grattant la tête, pourquoi tu ne veux pas en parler avec Julian ?

— Parce qu'il va vouloir savoir comment j'ai fait...

— Et ?

Ce « et » a l'air d'appréhender un peu la suite et ça me colle la pression.

— Vas-y, ma belle, crache le morceau, tu te sentiras mieux après, m'encourage-t-elle.

J'aime bien l'image, parce que ce morceau-là, il me reste effectivement en travers de la gorge. Je prends une grande inspiration et lance d'une traite :

— Lili nous a organisé une rencontre faussement impromptue à la salle d'escalade un dimanche. Swann a voulu grimper et je l'ai assurée. Depuis, elle a compris que je ne la lâcherai pas.

— Les Lecœur mère et fille, vous êtes des génies ! s'enthousiasme Véra en me pétrissant les mains, pendant que j'essaye de reprendre mon souffle. OK, c'est pas réglo-réglo : t'étais pas dans tes heures de travail et t'as mêlé ta fille à ton boulot. Mais qui pourrait te reprocher de t'être donné tous les moyens pour percer la carapace de cette ado ? Pas moi, je le jure, lance-t-elle en levant la main droite, façon témoin prêtant serment au tribunal.

— Toi peut-être, mais Julian ? C'est l'intégrité incarnée ? Ou pire,

Vidal... Déjà qu'il attend juste un faux pas pour se débarrasser d'Accra et moi ? Et le juge Geyssier, t'imagines si ça lui arrive aux oreilles ? C'en serait fini de moi... bête la chèvre qui a pris le contrôle de mes cordes vocales.

— On se calme, et on réfléchit. T'es peut-être pas obligée de tout raconter dans les détails. Tu peux dire que vous avez passé du temps ensemble et que ça a super bien fonctionné. Le but, c'est qu'il voie les progrès, pas la méthode. Les magiciens ne dévoilent jamais leurs coulisses.

Le brouillard ne s'est pas complètement levé dans ma tête.

— Il y a autre chose qui me turlupine... Je crois que... j'ai du mal à trouver la bonne distance avec elle...

Véra ne réagit pas tout de suite. Puis, très doucement :

— Alors il faut juste être consciente de ce que tu projettes.

Chapitre 42

14 juin 2022

Lili

J'aime bien traîner avec Swann après les cours. Je l'accompagne jusque chez elle et on squatte un peu devant son immeuble, en se racontant nos *lives*. Enfin elle raconte, et moi j'écoute, tout ouïe. J'aime bien ça.

Là, on marche côte à côte, sans se regarder. Swann avance sur la bordure étroite du trottoir comme sur une poutre. Un pied devant l'autre, concentrée, les bras légèrement écartés pour pas basculer dans le caniveau.

C'est à ça que je vois qu'elle est plus jeune que moi.

Parfois, je l'oublie un peu, parce qu'elle est vachement mature.

— Tu sais, mon père, il est cool quand il boit pas.

Et voilà. Elle vient de me lancer un scud. J'avale ma salive avec difficulté. Qu'est-ce qu'on doit dire après ça ? Je sais pas, alors je me tais.

— Le problème c'est qu'à un moment, il s'est mis à boire tout le temps, donc il n'était plus jamais cool... Surtout avec ma mère.

Elle dérape légèrement et pose un pied sur la chaussée. J'ai envie de dire « perdu », mais je m'abstiens. Parce que j'ai l'impression que c'est pas qu'au jeu, qu'elle a perdu.

Tout à coup, Swann me regarde, comme si elle venait de se rendre compte de ma présence. Elle a les yeux vitreux et la cicatrice de son sourcil gauche dessine un éclair sur son visage.

— Désolée, je te raconte ma vie.

— C'est pas grave, je réponds.

Qu'est-ce qui est pire ? Un père qui picole, tapez 1 ou un père mort, tapez 2.

— Ça a commencé quand il s'est fait virer de son boulot à l'EHPAD d'Aubagne. Il disait que ses pignoufs de patrons l'avaient jeté comme un malpropre. Et que « c'était un comble pour un homme de ménage qui s'employait depuis dix-huit ans à entretenir leur mouiroir ».

Swann a besoin de se lâcher. Alors j'évite les cailloux et je respire

sans bruit pour pas l'interrompre. C'est marrant, tout à coup ses phrases ont l'accent des cigales.

— C'était le 17 mai 2019. Je m'en souviens très bien parce que c'était la fête du Vieux-Port. On y allait tout le temps avec mes parents. J'adorais assister aux régates. On pariait sur le trio de tête et le perdant choisissait le parfum des glaces pour tout le monde. Mais ce soir-là, mon père a dit qu'ils lui avaient bouffé son pot de départ, alors il allait se le faire tout seul.

La boule dans ma gorge commence à prendre beaucoup de place. Faudrait pas qu'elle empêche l'air de passer, sinon je risque une syncope. *Askip* le chef de ma mère, en fait : il se tient la poitrine et devient aussi bleu qu'un schtroumpf.

Est-ce que je veux connaître la suite ? Ça va me filer des cauchemars. Mam's, elle est formée pour entendre des horreurs, mais pas moi. Si j'appuyais sur pause comme à la télé, est-ce que Swann s'arrêterait ?

— Au début, j'ai pensé que s'il buvait un verre par année de travail, c'était normal que ça dure longtemps. Il a fini par battre le record du monde du pot de départ le plus long, parce que le lendemain matin quand je me suis levée, il était encore en train de boire.

Swann continue à marcher sur le trottoir, en regardant droit devant elle. Elle semble revivre ce moment. On dirait qu'elle s'est téléportée dans le salon de son appart à Marseille. C'est flippant.

— Il parlait comme s'il avait une patate chaude dans la bouche, il racontait n'importe quoi, il criait sur Maman.

Ses yeux coulent et créent des torrents le long de ses joues. Je fouille mes poches à la recherche d'un paquet de mouchoirs.

— Ça va aller, lui dis-je en lui tendant un étui presque vide.

C'est naze, mais j'ai rien d'autre en stock.

Swann me regarde à travers ses larmes en reniflant bruyamment. Brusquement, j'attrape sa main. Elle est gelée. Alors je me concentre pour lui transmettre ma chaleur. Ça doit marcher parce que je la sens se réchauffer. Je lance d'une voix qui ressemble à un croassement :

— Mon père à moi, il est mort y a quatre ans...

Swann suit du regard un monsieur sortant de la boulangerie avec un petit garçon tenant une glace à la fraise. Elle me prend la main et la presse fort.

— Des fois, c'est vraiment nul la vie !

Elle laisse passer un silence avant de reposer sur moi ses yeux humides.

— Mon paternel est bien vivant, mais depuis ce jour-là, il n'a plus jamais été le même. Alors c'est aussi comme s'il avait disparu.

Plongée dans ses souvenirs, elle poursuit son récit d'un ton monotone :

— Quand il en a eu marre de boire, il est sorti. Il s'y est pris à trois fois pour trouver la porte d'entrée. Il accusait Maman de l'avoir déplacée. De rage, il a lancé son trousseau de clés de toutes ses forces. Je l'ai reçu là, dit-elle en effleurant la cicatrice à côté de son œil. Sur le coup, j'ai rien senti. Ça saignait un peu, mais je croyais que c'était des larmes. Dès qu'il est parti, ma mère m'a soignée. Elle m'a prise dans ses bras et m'a bercée en me promettant que ça allait passer. Qu'il était sous le choc d'avoir perdu son boulot. Mais que, comme il était sérieux et travailleur, il aurait vite fait d'en retrouver un. Elle répétait en boucle : « Parmi tous ses copains, il y en a bien un qui lui trouvera quelque chose. » Peut-être que c'était pour se convaincre elle-même...

Je respire un bon coup. Une chambre pas rangée, c'est vraiment ça, mon problème ? À côté de ce que Swann vient de me raconter, mes prises de tête avec Maman, c'est du pipi d'Accra. Sérieusement, faire mon lit ou remettre mes chaussettes à leur place, c'est que dalle.

— C'est la première fois que Maman m'a menti, reprend Swann, la voix tremblante.

Chapitre 43

Gersende

Je pousse la porte du bureau du psychologue, le souffle aussi court que celui d'une marathonnienne sur la ligne d'arrivée.

— Tu es toute pâle. Tiens, mange cette barre bio aux graines de chia, dit-il en ouvrant un tiroir. Ça traînait à la cuisine et la dame de ménage me l'a apportée parce qu'elle me voit tout le temps en train de grignoter. Mais je peux pas, c'est trop *healthy*^[17] !

— Ça doit être à Vincent et il l'a sûrement aspergée de désinfectant... je ne prends pas le risque. Je me contenterai de quelques fruits secs.

Je m'assieds en face de lui. Mes mains moites laissent sur le bureau des taches, qu'il ne manquera pas d'interpréter, façon test de Rorschach.

— Ça avance plutôt bien, je finis par lancer quand le silence devient insupportable. J'ai l'impression d'avoir instauré le minimum de confiance nécessaire. Swann est en train de s'ouvrir, elle participe aux échanges et commence à se confier.

Julian hoche la tête en silence. Son regard pèse trois tonnes et demie. C'est le problème avec les psys, ils analysent tout, tout le temps.

— Elle a été fragilisée par la brusque décision de sa mère de quitter Marseille du jour au lendemain, pour la protéger de la dépendance de son père à l'alcool. Elle ne s'y attendait pas du tout. Et puis, à peine installée ici, Swann est témoin de la fatigue grandissante de sa mère. Elle constate sa démarche de plus en plus hésitante, assiste à ses chutes répétées. Elle insiste pour qu'elle consulte, passe les coups de fil... Tu sais bien quelle galère c'est de trouver un médecin qui accepte de nouveaux patients. Et puis les délais pour rencontrer un spécialiste... Elle voit sa mère s'affaiblir, alors elle prend les choses en main, la même. Elle devient un peu la mère de sa mère. Elle l'accompagne aux rendez-vous, remplit les dossiers et le frigo, à la place d'aller en cours. Tu m'étonnes qu'elle soit crevée...

Julian expire lentement par le nez et murmure :

— Elle est empêchée d'être une ado.

— Exactement ! Le diagnostic est tombé il y a six mois, à la manière d'un tsunami : sa mère développe une sclérose en plaques. Swann la soutient moralement et physiquement, quitte à s'oublier au passage.

Je rajoute à voix basse :

— Et encore, je pense qu'elle est loin de m'avoir tout dit.

— Elle te touche beaucoup, non ? réagit Julian en croisant les mains sur son bureau.

Je me raidis.

— Euh... oui, sans doute un peu... Enfin, comme tous ces gamins sur lesquels le sort s'acharne...

— Les émotions ne sont jamais un problème en soi, affirme-t-il de sa voix douce. À condition d'être conscient de leur existence...

Il sous-entend que je n'en suis pas consciente ?

— En tout cas, moi je trouve ça très bien tout ça. Enfin, quand je dis très bien... pas ce qu'elle vit, bien sûr. Je veux dire que ton travail progresse comme nous l'espérons. Nous allons pouvoir fixer la date de ma rencontre avec cette sacrée demoiselle, ajoute-t-il en tournant les pages de son agenda.

Alors qu'il semble avoir trouvé, il s'interrompt, relève la tête et pointe son stylo vers moi.

— D'après ce que tu me dis, je pense qu'il serait plus efficace de la laisser venir à nous. Respecter son rythme sans la noyer de questions. Laisser exister ses silences, pour faire émerger ses doutes. On doit calibrer nos interventions pour qu'elle sente que nous sommes là pour elle, sans prendre le risque qu'elle se renferme.

Il l'a si bien cernée.

— Ce sera le 30 juin à quatorze heures. C'est bon pour toi ?

J'ai hâte qu'il rencontre Swann. Ses retours m'aident toujours à remettre de l'ordre dans mes idées, nuancer mes impressions et affiner mes hypothèses.

Je lui confirme d'un signe de tête, quand il prononce cette phrase, lourde de sens :

— Un proverbe polonais dit que faire confiance, c'est aussi audacieux que faire un pari^[18].

Je me lève, bloc-notes serré contre moi. Ce pari de la confiance, c'est Swann qui le fait. Mon job, à moi, c'est de lui rester loyale, sans occulter les éléments de danger. Un défi d'équilibriste.

De retour dans mon bureau, je tente de remettre de l'ordre dans mes pensées en caressant Accra avec conviction. Elle ronronne doucement et, par je ne sais quel miracle, mes muscles se détendent.

Dans une demi-heure, j'ai rendez-vous avec Kyllian Schnebelen. Pas sûre d'avoir l'énergie de contenir ce jeune dont toute la vie part en vrille. J'ai juste envie de me mettre sur pause pour le reste de la

journée.

La sonnerie de mon téléphone fait sursauter Accra. Elle ouvre un œil, tandis que je tends la main vers le combiné, puis le referme avant que je décroche.

— Merci, Danielle, tu peux me le passer... Bonjour, Kyllian.

Je m'efforce de réprimer mon soupir de soulagement.

— OK, merci de m'avoir prévenue. C'est quand ta prochaine heure de creux ?

— ...

— D'accord, on dit jeudi prochain dix heures au collège alors. On discutera de ce que tu aurais pu faire pour éviter ces heures de colle. Allez, bon courage et fais gaffe à toi !

L'univers m'envoie un signe : mon rendez-vous est annulé. Je vais rentrer plus tôt, me glisser dans un bain brûlant, faire de la ronron-thérapie, et profiter d'un moment avec ma fille. Merci, Kyllian !

Les ronronnements d'Accra s'étendent à mon portable. Il me faut quelques secondes pour réaliser qu'il est en train de vibrer.

— Allo ? dis-je d'une voix mi-amusée, mi-agacée par cette brusque intrusion dans ma bulle de bien-être.

— Bonjour, Gersende, c'est Olivier. Je me disais que vous aviez dû avancer avec la petite Mistral depuis la dernière fois... Et sans vouloir vous faire trahir votre secret professionnel, je me demandais si vous possédez des éléments importants à me transmettre pour le bon déroulé de sa scolarité.

On dirait moi tout à l'heure avec Julian Zantowksi. À parler sans arrêt, pour empêcher l'autre d'en placer une. J'ironise :

— Bonjour, Olivier. Je vais bien, merci. Et vous-même ?

— Oh, pardon, Gersende, quel malotru je suis... c'est que...

Un léger bruit me laisse imaginer qu'il camoufle sa voix derrière sa main.

— ... vous me troublez !

Pour le coup, je n'en demandais pas tant ! Mes joues rissolent sur une plaque à pleine puissance.

Sa voix devient douce :

— Si je vous invitais à dîner ce soir ?

— Alors... euh... ce serait avec plaisir, mais là, ça tombe vraiment mal. J'ai eu une grosse journée et je n'aspire qu'à me retrouver au lit...

Je frôle le cramoisi.

T'as pas plus explicite ?

J'entends son sourire, mais il a la délicatesse de ne pas relever.

— Dans ce cas, fixons une autre date. Votre jour sera le mien.

— Disons vendredi ?

— Parfait, ça me laissera le temps de prévoir le baby-sitting pour les enfants.

Groupes, il a donc des petits... Ça devrait me faire fuir...

— Je plaisante ! À leur âge, le téléphone leur sert de nounou, et bien qu'ils viennent rarement chez moi, ma présence est souvent purement décorative.

Mais il joue avec mes nerfs, ma parole.

Afin de chasser ces idées encombrantes, je lance :

— Pour répondre à votre question, Olivier, votre équipe éducative devrait faire preuve d'indulgence à l'égard de Swann. C'est vraiment une chouette gamine, vous savez.

— Je m'y engage personnellement, Gersende.

Va savoir pourquoi, je suis prise d'un frisson...

— Je ne vous dérange pas plus longtemps, passez une belle soirée et reposez-vous bien. À vendredi, dix-neuf heures. Si vous m'indiquez votre adresse, je viendrai vous chercher.

Ma bulle de bien-être se colore de rose...

Soudain, je me redresse : pauvre Gauvin, je ne peux pas lui faire ça... Aussi charmant que soit Olivier, je serai claire avec lui vendredi soir. Je lui dirai que je ne peux pas me projeter dans une relation sentimentale après ce que nous avons vécu, Lili et moi.

Chapitre 44

20 juin 2022

Lili

Les vibrations de mon portable dans ma poche viennent interrompre le duo entre Ed Sheeran et Camila Cabello, que j'écoute en boucle sur le trajet jusqu'au collège. Parfait mélange de peps et de nostalgie, pour m'aider à faire le vide avant l'oral du brevet.

Dans dix jours, c'est les épreuves écrites. Je suis *happy* de quitter ce bahut avec ses classes aux noms d'animaux « claqués au sol » et, en même temps, un peu triste d'y laisser plein de bons souvenirs. Heureusement, le lycée est juste à côté.

Pourquoi mon téléphone vibre non-stop ? Je parie que Mam's me rappelle les dernières consignes.

Mon cœur accélère quand je reconnais la photo de Swann sur mon écran.

Swann : je voulais te dire slt

Swann : je reviendrai pas

Je mets Camila Cabello et Ed Sheeran en pause. Plus du tout le bon mood.

Swann : ma mère est tombée hier

Swann : ils veulent la garder à l'hosto

Swann : je reste avec elle

Je tape fébrilement :

Lili : t'es sûre ?

Avant d'effacer un à un les caractères. Évidemment qu'elle est sûre. Quel autre choix ? Je réécris :

Lili : Pas trop grave pour ta mère ?

Swann : JSP

Ces trois lettres écrites en majuscule me foutent la trouille. À travers son abréviation majuscule de « je sais pas », je perçois toute sa

détresse. Sa solitude aussi. Elle devrait pas avoir à gérer ça. Et moi, je sais pas quoi faire...

Ma montre m'indique que j'ai pas le temps d'y réfléchir ; je suis attendue dans un quart d'heure devant la porte de ma salle d'examen. Faire autre chose que m'y présenter n'est pas une option.

Je fais rapido des captures d'écran et les envoie en pièce jointe à ma mère, avec en objet :

Lili : ça l'air chaud pr Swann

Après tout, c'est son job, pas le mien.

Je ne remets pas la musique et garde mon téléphone en main, espérant une réponse avant mon arrivée au bahut.

Mam's me répond presque instantanément :

Mam's : tkt pas, je gère

J'aime pas quand elle parle comme une ado.

Suivi de :

Mam's : Toi, gère ton oral

Avec un emoji clin d'œil.

J'aime pas non plus quand elle parle comme une daronne.

Chapitre 45

Gersende

— Tu peux annuler mon rendez-vous avec la mère de Kyllian, s'il te plaît ? dis-je à la secrétaire en arrivant au service. Je l'appellerai très vite pour lui proposer un autre créneau. La situation Mistral passe en urgence absolue, alors aujourd'hui, je ne suis là pour personne.

Manquant de trébucher sur un jouet d'Accra, je réalise que je l'ai oubliée à la maison en partant en catastrophe. Elle va me le faire payer par une grève des ronrons...

Allumer mon ordinateur. Chercher le numéro du service social de l'hôpital de Saint-Vaurey.

— Bonjour, je suis Gersende Lecœur, assistante sociale à la cellule d'enquêtes éducatives pour le tribunal pour enfants de Saint-Vaurey.

Je suis toujours un peu essoufflée à la fin de cette phrase, alors je laisse volontairement mon interlocutrice me saluer, avant de reprendre la main.

— Bonjour, que puis-je faire pour vous ?

— J'interviens en faveur d'une jeune fille dont la mère a été hospitalisée récemment. Mais j'ignore dans quel service...

— Pas de souci, indiquez-moi juste le nom de cette patiente.

— Elle s'appelle Sandrine Mistral.

— Avez-vous sa date de naissance, aussi ?

— Oui, je dois pouvoir la trouver... Ah voilà, m'écrié-je, en faisant défiler les nombreuses pages de mon dossier. Elle est née le 18 mars 1981 à Marseille.

Seulement trois ans de moins que moi. Je lui aurais donné plus... Elle est marquée par la vie, cette femme.

— Effectivement, madame Mistral a été admise aux urgences dans la nuit de samedi à dimanche, m'informe la secrétaire. Elle a été transférée en neurologie hier après-midi.

— Pouvez-vous me passer le collègue qui intervient dans ce service ?

— Bien sûr, c'est madame Martigues. Zut, je vois qu'elle est déjà en ligne. Je lui dis de vous rappeler dès qu'elle raccroche ?

— Oui, je veux bien... en attendant, pourriez-vous me dire

pourquoi madame Mistral a été admise ?

Une chance sur deux qu'elle me réponde qu'elle n'y est pas autorisée.

— Désolée, je préfère que vous en parliez directement avec madame Martigues.

J'aurais tenté... Pourvu qu'elle me rappelle vite. J'aime bien battre le fer quand il est chaud.

Malheureusement, le fer a le temps de refroidir. J'attends l'appel de ma collègue de l'hôpital depuis plus de deux heures. J'en profite pour prévenir Olivier qu'il se passe quelque chose de grave pour Swann. Sans lui en dire trop, je lui demande s'il peut temporiser un peu avant de signaler les nouvelles absences.

Pas très pro, mais au point où on en est... Et puis je ne suis pas sûre que ça change fondamentalement la donne, un signalement pour absentéisme de plus ou de moins...

— Ce n'est pas évident... Je suis tenu à des obligations, tu sais...

Son « tu » fredonne à mon oreille. Depuis notre tête-à-tête au restau vendredi dernier, on a laissé tomber le vouvoiement encombrant.

Je fais immédiatement marche arrière. Déjà que j'ai impliqué ma fille, je ne tiens pas à ajouter de la corruption de fonctionnaire à mon cas.

— Oh là, oui, bien sûr. Loin de moi l'idée de te causer des ennuis...

Un gloussement me parvient à l'oreille.

— Gersende, je te fais marcher. Quel genre de principal je serais, à ne pas tenir compte des difficultés personnelles d'une élève ? Et ce n'est pas seulement parce que tu me le demandes.

Je rougis, à la fois vexée de m'être encore fait avoir et charmée par sa bienveillance.

Au moment où je raccroche, mon portable se met à vibrer. Il vient de m'envoyer un emoji muscle, suivi d'un emoji avec deux mains formant un cœur. Il va vite en besogne, le principal...

— Tu connais madame Martigues, AS à l'hôpital ? demandé-je à Véra.

Elle lève un œil du rapport qu'elle est en train de rédiger.

— Oui, c'est une vieille de la vieille !

— Compétente ?

— À cent pour cent, me rassure Véra. Elle est dévouée et hyper efficace. Je crois qu'elle devrait être à la retraite depuis un an ou deux et qu'elle rempile chaque fois, parce qu'elle ne se voit pas arrêter.

Je grogne :

— Pro peut-être, mais pas pressée de me rappeler.

Silencieuse, Véra me scrute par-dessus ses lunettes.

— Qu'est-ce que t'as, ma Gersende ? Je te trouve bien agitée depuis ce matin.

— C'est la mère de Swann Mistral, elle a été hospitalisée et j'aimerais bien en savoir...

Mon téléphone sonne et je me jette dessus comme un gréviste de la faim sur un morceau de pain.

— Oui, passe-la-moi, merci, Danielle.

— Je vous remercie de me rappeler, madame Martigues.

Véra me fait signe d'appuyer sur le haut-parleur.

La voix douce mais ferme de l'assistante sociale se répand dans l'air.

— Je vous prie de m'excuser d'avoir tardé à vous répondre. Je ne connaissais pas madame Mistral, alors je suis passée la voir avant de vous rappeler.

Véra désigne le téléphone, puis lève un pouce. « Tu vois, elle est top », gesticule-t-elle.

Note à moi-même : penser à rejoindre l'équipe de Véra pour un jeu de mimes.

— Sa poussée de sclérose est sérieuse. On va sûrement devoir la garder un moment. Le problème, c'est sa fille. Elle vient de passer deux nuits à son chevet et le règlement est très clair : c'est trois nuits maximum pour les accompagnants mineurs. Je vais essayer de négocier un prolongement exceptionnel auprès du médecin-chef, mais honnêtement, j'ai peu d'espoir. Du coup, il faudrait s'assurer que quelqu'un peut la prendre en charge... Et le père ?

— Il ne représente pas une alternative sécurisante.

— Dommage... En tout cas, elle est impressionnante, cette jeune fille : dégourdie, lucide et mature. Vous qui la connaissez bien, vous confirmez ? Depuis quand exercez-vous votre mesure, d'ailleurs ?

— Je connais Swann depuis deux mois. Et oui, elle est bluffante. Il n'en reste pas moins qu'elle porte beaucoup et qu'il sera sans doute nécessaire de l'aider à retrouver sa place d'enfant.

— Nous sommes d'accord. Je vais revoir madame Mistral et faire le point avec le médecin pour connaître les perspectives. J'espère que de votre côté, vous trouverez rapidement une solution de prise en charge pour Swann. Je propose qu'on se rappelle en fin de semaine.

Puis, sans me laisser le temps de réagir, elle me souhaite une bonne journée et raccroche.

— Ben ça alors... murmuré-je, en regardant mon combiné cracher un bip sec à intervalles réguliers, puis Véra qui réprime un fou rire. Je finis par dire :

— Tu m'étonnes qu'elle ne soit pas prête pour la retraite, madame Martigues. En attendant, qu'est-ce que je fais de Swann, moi, si le médecin-chef refuse qu'elle dorme plus que trois nuits auprès de sa mère ?

Cette question ne me quitte pas de la journée. Pourtant la réponse

est évidente : je devrais solliciter une ordonnance de placement provisoire.

Ce que je m'abstiens de faire. Non pas que je sois hostile aux OPP. Je préconise un placement chaque fois que je suis convaincue que l'enfant ne peut pas être préservé sans être éloigné.

Mais Swann, ce n'est pas sa mère qui la met en danger. C'est la mission d'aidante qu'elle s'est fixée, au détriment de son rythme d'adolescente. Et mon rôle à moi, c'est de faire coexister, mère et fille... dans le respect de leurs besoins différents.

Je me houspille à voix basse :

— C'est bien joli tout ça, Gersende Lecœur, mais si l'hôpital la vire, tu ne pourras pas cautionner qu'elle reste seule au domicile.

J'envisage d'aller plaider sa cause auprès du médecin-chef de neurologie. D'après Olivier Opiot, je peux être très convaincante.

Le bip d'un mail dans ma boîte me sort de mon dialogue avec moi-même.

De : Marie-Christine Martigues

Objet : Swann Mistral

Swann m'a apporté tous les papiers nécessaires à la demande de prise en charge de sa mère. Elle me dit qu'une cousine majeure de Marseille viendra demain s'installer chez elle. Elle dormira donc encore cette nuit dans le service. Par mesure de précaution, j'ai rédigé une IP^[19]. Mais puisque vous êtes dans la boucle, ça devrait aller.

Bien à vous,

Marie-Christine Martigues

Chapitre 46

Lili

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur des effluves de patates douces caramélisées dans un mélange caractéristique de cari, d'anis et de piment. Aucun doute : le moral de Mam's est au plus bas. Elle cuisine toujours du colombo de poulet quand ça va pas. La recette ultime de Mémé Gwada qu'elle accompagne d'un gratin de bananes plantain. Comme si les odeurs de son île natale allaient tout réparer.

Pas le temps d'introduire ma clé dans la serrure que déjà la porte s'ouvre. Flippant !

— Est-ce que tu sais si Swann a une cousine à Marseille ?

C'est encore pire que ce que je pensais. Elle me demande même pas si j'ai réussi l'oral de mon brevet. Ok, c'est une formalité et, évidemment, j'ai tout déchiré, mais quand même, elle pourrait s'en préoccuper. Pour le principe.

Son attitude figée dans l'attente de ma réponse me dissuade d'ironiser.

Je bredouille en sentant qu'elle est pas loin de péter un plomb :

— Euh, non... je crois pas.

— Elle t'a parlé d'une cousine ? C'est important, Lili...

Je porte mes mains aux tempes.

— Attends... elle m'a raconté que ses parents ne voulaient pas qu'elle reste enfant unique parce qu'eux-mêmes avaient souffert de n'avoir eu ni frères, ni sœurs, donc elle n'a pas d'oncle et tante...

Je conclus en claquant des doigts, le sourire triomphant, genre je viens de trouver le vaccin contre la mort :

— Et ça se peut pas qu'elle ait une cousine !

Mam's devient toute pâle. Et sur sa peau black, ça fait un drôle de mélange, genre café au lait caillé.

Ça a l'air grave pour Swann. C'est nul, parce que moi j'aime trop le colombo de poulet !

Chapitre 47

21 juin 2022

Gersende

Vincent déboule dans mon bureau. Joues cramoisies, souffle court, et veine de la tempe qui palpète. Les deux poings sur les hanches, il halète tel un dragon pyromane :

— Gersende Lecœur... quel manque de déontologie. C'est pas comme si on avait un protocole pour réfléchir en équipe sur les situations difficiles, hein ? Mais non, madame Lecœur, c'est un électron libre. Madame Lecœur, il faut toujours qu'elle n'en fasse qu'à sa tête. Madame Lecœur, c'est à sa fille collégienne qu'elle demande de l'aide, crache-t-il en martelant chaque phrase de son poing sur le bureau de Véra.

Comment a-t-il su ?

Mon cœur cogne contre mes côtes, prêt à se faire la malle.

— Utiliser votre fille pour votre travail ! Vous n'avez aucun scrupule...

Ses consonnes vibrent à mes oreilles.

— Et la pauvre madame Mistral... Elle vient de me dire au téléphone combien elle se sent manipulée, trahie même. Elle est tellement colère qu'elle vous accuse, je cite : « de remuer la merde chez les autres pour vous soulager de votre propre malheur ».

Je pâlis sous l'attaque, m'attendant à subir un interrogatoire sur mon passé. Mais Vincent ne s'y arrête pas et continue à énumérer les griefs de madame Mistral :

— Elle affirme que votre fille a répandu la rumeur que Swann est à la tête d'un réseau de drogue.

Je me redresse brusquement.

— Ça, c'est n'importe quoi ! Lili a brièvement cru que Swann dealait, mais elle n'en a jamais parlé à personne.

— Peu importe, vous n'êtes plus à la bonne distance. Et de toutes les façons, madame Mistral ne veut plus vous voir. Vous comprenez ce que ça signifie ? J'ai dû user de toute ma force de persuasion pour la dissuader de vous dénoncer au magistrat et même au garde des

Sceaux.

Terrassé par l'effort, il se laisse tomber sur la chaise avant de poursuivre :

— Et bien sûr, vous vous moquez de ce que ça me coûte, à moi : dix-sept de tension, cent trente pulsations minute ! tonne-t-il en jetant un œil à l'ordinateur de bord accroché à son poignet... Et le taux d'oxygène, je ne vous en parle même pas.

Il sort de sa poche un petit boîtier et y glisse son index.

— Quatre-vingt-douze pour cent... Mais ça, on n'y pense pas, hein, madame Lecœur, quand on fomenté son coup en douce et qu'on plonge tout son service dans le merdier ! Car c'est toute l'équipe que vous mettez à mal si cette malheureuse histoire venait à se savoir.

Vincent essuie les gouttes perlant sur ses tempes clairsemées.

Moi, je suis anesthésiée. Spectatrice muette de mon propre procès. Sans rien à avancer pour ma défense.

— Alors, Gersende, on ne dit rien ? Vous avez toujours la langue bien pendue, pourtant, ironise-t-il.

— Je suis désolée... et je suis prête à me dénoncer auprès du tribunal, pour...

— Ttt, m'interrompt-il en pointant sur moi un doigt accusateur. C'est trop facile, ça. Pour qu'on m'ordonne ensuite de vous licencier ? Vous croyez que j'ai le luxe de me passer d'un membre de cette équipe ?

Il se redresse, ajuste sa montre connectée comme s'il comptait les secondes avant de lâcher sa bombe.

— Pour l'instant, je ne prends aucun risque. En guise de sanction disciplinaire, je suspends toute initiative de votre part sur ce dossier à compter de ce jour. Pas de décision, pas d'orientation, pas de proposition au magistrat sans validation de ma part. C'est pour l'exemple, vous comprenez, ajoute-t-il avec des petits moulinets du bras.

Il marque une pause, savoure l'effet, et poursuit d'une voix froide :

— Pour une fois, vous allez faire exactement ce que je vous demande : vous allez rédiger une fiche d'évènement indésirable à destination de monsieur Geyssier.

Il siffle plus qu'il ne parle et je suis étonnée qu'il ne dégaine pas sa Ventoline.

— Vous lui expliquerez que vous venez de découvrir que votre fille est une bonne copine de Swann Mistral. Que des infos ont pu passer malgré vous, de l'une à l'autre. Et que vous êtes disposée à passer le relais à un collègue s'il l'estime nécessaire.

Il ajoute avec un petit rictus :

— Entre nous, si Geyssier considère que vous avez franchi la ligne, il peut exiger votre dessaisissement. Et là, je ne pourrai rien pour

vous. Rien du tout.

Ça lui plaît de m'enfoncer, ça lui donne une illusion de pouvoir. Mais cette fois, ce n'est pas seulement son mépris qui me frappe. C'est le mot « dessaisissement ». Il résonne comme une perte de confiance définitive. Une impossibilité à exercer.

Je revois Swann dans la salle d'escalade. Son sourire en haut de la paroi. Sa confiance enfin acquise de haute lutte. Je suis submergée par un sentiment de gâchis.

Si monsieur Geyssier doute de moi ? Si la vérité éclatait, je pourrais me voir retirer ce dossier... voire être licenciée pour faute grave et manquement à la déontologie. Tout le service serait discrédité par ma faute. On parlerait de conflit d'intérêts. De manipulation. Dans les couloirs, on chuchoterait mon nom comme un exemple à ne pas suivre.

La colère de madame Mistral est parfaitement justifiée. Elle devrait utiliser toute son énergie pour aller mieux. Pas pour douter de ma probité. Elle doit se refaire le film de nos échanges, regretter de m'avoir donné sa confiance, de s'être réjouie que sa fille me laisse entrer dans sa vie. Je sens son jugement peser sur mes épaules.

Le pire dans tout ça, c'est Lili... je n'ai même pas été capable de la protéger. Elle sera éclaboussée, elle aussi. Tout ça pour un mensonge qui la dépasse. Mes tempes battent sous mes doigts, mon cœur s'emballe. Frustration, colère, peur... tout se mélange.

Respirer. Réfléchir. Mais comment ? Tout se brouille, et pourtant, il faut réagir.

« Bon, Gers', ça suffit de s'apitoyer. T'as fait de la daube, mais tu ne vas pas te flageller jusqu'à la fin de tes jours. »

Je sursaute. Voilà que j'entends Gauvin. Il pourrait tellement tenir ces propos, nets et sans détour, que je le cherche dans la pièce. Idiot que je suis, si mon mari était vivant, je serais toujours en Guadeloupe. Pas dans ce bureau de Saint-Vaurey, après avoir laissé notre vie d'avant derrière nous.

« Tu vas devoir jouer serré, mais avec ton charme, nul doute que tu vas y arriver. »

Je fronce les sourcils. La voix d'Olivier, à présent. Bienveillante et séduisante.

La pièce vacille autour de moi. Je porte mes mains aux oreilles pour en chasser les acouphènes.

Deux voix d'hommes se relaient dans ma tête.

Cette histoire est en train de me faire virer schizo...

Je remonte mes manches, prête à monter sur un ring.

D'abord... rédiger ma note au juge. Chaque mot compte. Chaque phrase peut faire basculer la suite dans un sens ou dans un autre.

Je vais respecter les règles fixées par Vincent et lui ferai relire mon

écrit, comme il me l'a imposé. Officiellement, il a la main.
Officieusement... il se lassera avant moi.

Chapitre 48

Lili

Lili : no soucy

Je réponds au SMS de Mam's qui m'informe qu'elle est coincée au bureau pour une urgence.

En vrai, elle peut même prendre tout son temps, je viens de commencer la nouvelle saison de *Famille Slonderstone*.

Pourtant, elle m'appelle quand même.

Pas moyen de regarder la télé peinarde ?

— Lili ?

Sa voix, on dirait un séisme de magnitude sept sur l'échelle de Richter.

— T'as des nouvelles de Swann ? Je n'arrive pas à la joindre.

Même pas un « t'as pris un goûter ? » ni « tu bosses tes annales ? »

— Euh non, pourquoi ? Ton urgence, c'est elle ?

Sonnerie de son téléphone fixe.

— Je te laisse, chérie...

Bruit du portable posé.

Bouche collée au micro de mon smartphone, je crie :

— Maman, t'as oublié de raccrocher.

Ignorant que je l'entends, elle lâche d'une voix blanche :

— Manquait plus que ça...

Forcément, je tends encore plus l'oreille.

— L'AS de l'hôpital a dû bétonner son écrit, pour que le juge réagisse si vite... J'attends le soit-transmis^[20] et j'aviserai... Tiens, dis-moi, Françoise, pendant qu'on y est, madame Mistral ne s'est pas plainte de moi par hasard ? Figure-toi qu'elle a appris que Lili est ma fille. D'après mon chef, elle serait dans le même état d'ébullition que la Soufrière avant une éruption. Du coup, il m'a retiré toute autonomie : je dois soumettre chacune de mes actions à son approbation. Bref, c'est la chienlit.^[21]

Je connais pas ce mot, mais ça a l'air de la travailler grave. Elle poursuit d'un ton las :

— Merci pour ton soutien, Françoise... mais je doute que dire à

Vincent à quel point tu le trouves incompetent, joue en ma faveur.

— Me voilà en flagrante perte de contrôle, je vais être bonne pour une nouvelle séance de thérapie...

C'est quoi cette histoire ? Mam's voit un psy et je suis pas au courant ? Mais où va le monde ?

— Allez, j'y retourne, merci pour tout, Françoise.

J'ai pas le temps de réfléchir que Mam's s'adresse déjà à quelqu'un d'autre :

— C'est la cata. Le juge m'envoie vérifier les conditions de prise en charge de Swann au domicile en l'absence de sa mère. Je suis quasi sûre qu'elle y est seule. À force de raconter des bobards, elle s'est mise dans la panade... et qui va devoir ramer maintenant ?

Ça sent le « moisi » pour Swann.

J'entends mal la voix qui lui répond. Je suis obligée d'éteindre la télé. En même temps, y a plus de suspense à l'autre bout du fil, qu'entre Bianca, Hurt et Axel.

— Tu sais comment madame Mistral a découvert que Lili est ta fille ?

— Aucune idée, mais il n'y a pas trente-six possibilités : par Swann ou par Lili. Le jour de son oral, j'espère que Lili avait d'autres choses en tête.

Je me retiens de lui répondre :

— *Of course*, Mam's, je pensais au rôle des affiches de propagande pendant la Seconde Guerre mondiale et rien qu'à ça...

— Donc c'est Swann, reprend la voix lointaine. Mais elle aurait pu balancer l'info depuis un moment, non ? Ça ne peut pas être un hasard, monter sa mère contre toi fait partie de sa stratégie.

Je peux pas m'empêcher de réagir.

— Quoi ? Swann a pucé ?

Bruit dans le téléphone.

— Lili ? Tu es encore là ?

Puis d'un ton las :

— Ça devient une manie de m'espionner.

— Euh... techniquement je t'espionne pas... puisque c'est toi qui as oublié de raccrocher...

J'espère passer entre les gouttes de pluie de sa colère. Parce que là, tout de suite, elle et moi, on a d'autres chevaux à fouetter.

— Oui, pourquoi maintenant précisément ?

— Euh... parce que t'as pas raccroché... je réponds en me disant qu'elle est pas très perspicace sur ce coup-là, avant de comprendre qu'en fait, Mam's ne s'adresse plus à moi.

Bruit sourd, puis :

— J'ai compris, Véra ! Swann cherche à couvrir son mensonge. Et pour ça, elle lance sa mère sur un autre front en me décrédibilisant.

Élémentaire, ma chère Lecœur. Pendant que je m'échine à me justifier auprès de ma hiérarchie, je tais l'absence de la soi-disant cousine marseillaise, censée garder Swann...

— Sauf, complète Véra, que le juge ne croit pas trop à la cousine providentielle et te missionne pour vérifier.

— C'est ça, reprend ma mère d'une voix désabusée. Et là, franchement, je ne sais pas comment on va éviter le placement. À ce stade, ça devient plus une probabilité qu'une hypothèse...

— Mam's, je m'étrangle en luttant contre les sanglots, promets-moi que tu vas tout faire pour que Swann n'aille pas en foyer...

Chapitre 49

Gersende

En entendant ma fille se retenir de pleurer, mes entrailles jouent au grand huit.

— Prépare-toi, je te récupère dans dix minutes.

Sans lui laisser le temps de répondre, je presse plusieurs fois sur le bouton rouge pour m'assurer que je raccroche correctement cette fois.

Elle veut nous la faire à l'envers, la petite Swann, mais elle va voir de quel bois on se chauffe chez les Lecœur. Tant qu'à se mettre dans le borbier, autant y remuer les deux pieds !

Évidemment, je passerai sous silence ce changement de stratégie auprès de mon chef...

— On fait quoi, Mam's ? bredouille Lili, en grimant dans la voiture.

Pauvre petit chat qui essaye de masquer son angoisse. Je te l'avais dit, pourtant, que cette mission était trop grande pour toi.

— On va aller confronter Swann et lui expliquer que je ne pourrai plus rien pour elle, si elle persiste à mentir.

Mon pied pèse sur l'accélérateur. Je freine brusquement, manquant de brûler un feu rouge.

— Maman, t'es sûre que ça va ?

— Bof... on va faire une pause.

Je me gare le long d'un trottoir et cherche sur ma playlist un morceau ensoleillé du groupe Kassav^[22].

Dix minutes plus tard, on est toutes les deux plus apaisées. Du moins, c'est ce que je veux croire, quand j'appuie sur la sonnette des Mistral. On entend un « bip » et la porte s'ouvre. *Qu'est-ce qu'on va trouver ?*

Lili derrière moi, nous montons les étages en silence.

Je commence à bien la connaître, cette cage d'escalier. Même mon vertige ne s'y trompe plus.

En passant devant la porte de la voisine aux yeux de fouine, j'adresse un bonjour de la main. Un frottement sourd me fait sourire : je l'imagine se décoller de l'œilleton en catastrophe.

J'entends Lili ralentir.

— J'ai raté un truc ?

— Disons que cette porte est très curieuse...

Swann nous attend, devant la porte ouverte. Épaules affaissées, dos légèrement voûté, elle semble lutter pour rester debout. J'avais presque oublié qu'elle était si pâle... Ses yeux se perdent exactement entre Lili et moi.

— Je... je peux te faire un câlin ? la supplie ma fille tandis que je cherche la meilleure entrée en matière.

Swann hoche la tête et ouvre les bras.

Si j'ignorais pourquoi j'avais embarqué Lili là-dedans, maintenant je le sais : cette rencontre devait se faire à l'instinct. J'avance d'un pas.

— Swann... il faut qu'on parle.

Elle vacille. Je la sens prête à reculer, mais la pression amicale de Lili sur ses épaules l'encourage à lever les yeux vers moi.

— Rappelle-toi l'escalade, elle te lâchera jamais... lui murmure ma fille.

Je demande :

— On est d'accord que ta cousine marseillaise ne viendra pas ?

Elle secoue la tête, mains crispées sur la poignée de porte refermée derrière nous et regard au sol.

Je poursuis avec le plus de douceur possible :

— Je ne peux pas dissimuler que tu es seule chez toi, Swann. Le juge doit le prendre en compte dans sa décision. Et il risque fort de considérer que la sécurité d'une jeune fille de treize ans, en autonomie dans un logement, n'est pas garantie. Et quand la sécurité n'est pas garantie, la loi impose une mesure de protection.

Ses yeux cernés se remplissent d'eau.

— Je... je veux pas être séparée de Maman, bredouille-t-elle enfin au prix d'un gros effort.

D'un coup, je la vois comme ce qu'elle est : une toute petite fille terrorisée.

— Je te promets que ça arrivera pas ! intervient Lili, les poings serrés.

Son regard attend ma confirmation.

Ma fille, on ne t'a pas appris à ne pas faire de promesses que tu ne peux pas tenir ?

Je doute désormais que l'emmener ait été l'idée du siècle. Elle devait être un atout, pas un mensonge.

— Je vous en prie, madame... ma Maman... elle n'a que moi !

Et ses jambes ploient, la précipitant au sol sous ce poids qu'elle ne veut pas partager.

Je tends un bras pour la retenir, mais il est trop tard pour empêcher sa chute. Trop tard aussi pour éviter son placement ?

Je prends une inspiration lente et m'accroupis à sa hauteur.

— L'urgence, c'est de trouver quelqu'un de fiable qui puisse t'accueillir temporairement.

Je plante mes yeux dans les siens afin qu'elle ne se dérobe pas.

— J'ai besoin de toi pour réfléchir. Famille éloignée – hormis ta cousine imaginaire, hein ! –, famille d'une copine, vois...

— Maman, s'emballe Lili, t'as dit : famille d'une copine... Y a nous. On n'a qu'à la prendre. Ça réglerait tout. Elle va pas en foyer et tu continues ton enquête en l'ayant sous la main, ajoute ma fille d'une voix suraiguë, tout en sautillant sur place.

Pendant une fraction de seconde, l'image de Vincent me tendant ma lettre de licenciement se superpose à ce qui m'entoure.

Mon cœur se serre, mais je réagis rapidement pour ne pas la laisser se faire de films.

— Non, ma chérie. Impossible ! Ce serait tout mélanger. Ça viendrait jeter le doute sur mon travail et ce ne serait pas rendre service à Swann.

— Mais on s'en fiche, t'auras qu'à quitter ton boulot pour faire famille d'accueil et hop on pourra récupérer Swann, insiste Lili en essuyant rageusement ses joues mouillées du revers de sa main.

J'aimerais tant que la vie soit aussi simple...

Je lui caresse la tête avec douceur. Le bandeau noir qui retient ses cheveux est assorti à ses yeux.

— Ça ne marche pas comme ça, mon cœur. Il faut un agrément pour devenir famille d'accueil et la procédure dure des mois...

— Faut toujours que tu compliques tout, crie ma fille en s'éloignant de moi. On s'en fiche de ta procédure, c'est Swann qui compte.

Quelle brillante idée d'avoir emmené Lili !

Maintenant, je dois gérer les émotions de deux gamines en détresse, au lieu d'une seule.

— Laisse tomber, Lili, intervient Swann, dont la voix reprend des couleurs. J'ai déjà grave déconné en racontant que ta mère t'avait envoyée pour me manipuler... Je veux pas vous créer plus d'ennuis, madame Lecœur, ajoute-t-elle en rougissant.

— On va trouver une solution, dis-je en espérant ne pas faire à mon tour une promesse que je ne pourrai pas tenir.

Je questionne alors que je connais la réponse :

— Est-ce que tes parents ont des frères et sœurs ?

Swann secoue la tête. J'insiste sans trop y croire :

— Tu as encore des grands-parents ?

— Ma grand-mère paternelle. Je crois que mon père vit chez elle à Aubagne depuis notre départ, soupire-t-elle, consciente que ce n'est pas une option.

Je veux sonder tous les possibles, suivre d'autres pistes. Alors je poursuis :

— Tu pratiquais une activité à Marseille ? Du sport ?

— J'étais majorette depuis mes cinq ans. Je faisais de la compétition.

Ses yeux pétillent d'une lueur inédite.

— Avec l'uniforme, le bâton et tout ? demande Lili, sourcils en circonflexes.

— Tu as gardé contact avec des personnes de ton club ? Les filles du groupe, l'entraîneur ?

Ailes du nez serrées pour retenir ses larmes, Swann secoue la tête.

— On est parties très vite. Maman m'a expliqué que je dirais au revoir plus tard. On était en plein championnat. Sur le groupe WhatsApp, j'ai vu qu'elles avaient été disqualifiées parce que je ne m'étais pas présentée...

Un épais silence s'installe, murant chacune de nous dans ses pensées. Swann le fissure, avec hésitation.

— Madame Blandin... la voisine d'à côté.

Elle se redresse un peu.

— Je l'aide parfois à monter ses courses. Pour me remercier, elle m'invite à m'amuser avec ses chats, Régisse et Cardamome.

Une esquisse de sourire traverse son visage.

— Et parfois, son petit-fils Robin vient pendant les vacances. On joue ensemble.

Soudain, l'air passe mieux dans mes poumons. C'est ténu, mais ça se tente.

— Swann, est-ce que madame Blandin connaît les problèmes de santé de ta maman ?

— Vite fait... quand Maman a commencé à avoir du mal à marcher, elle lui a prêté une canne qu'elle n'utilisait plus.

Lili recommence à sauter sur place. C'est une manie chez elle d'imiter le kangourou quand l'émotion la déborde.

— Eh ben voilà ! Elle va te prendre chez elle et tout sera arrangé !

Naïve insouciance de l'adolescence. Si je pouvais, moi aussi, tout régler à coups de pensée magique. L'horloge murale me rappelle qu'il me reste moins de trois heures pour rédiger une proposition solide afin d'éviter à Swann d'être placée dès ce soir, la faire valider par Vincent et la soumettre au magistrat. Je sais que « les tiers bénévoles », considérés comme une alternative au placement judiciaire, bénéficient actuellement des faveurs de notre département.

Pour la première fois depuis notre arrivée, j'ai le sentiment qu'une alternative à un placement peut être trouvée.

— Je vais rendre visite à madame Blandin.

J'ajoute en sachant que c'est vain :

— Vous, vous restez là et vous essayez de ne pas vous faire trop de soucis.

Tandis que je me dirige vers la porte, Swann entraîne Lili à la cuisine et lui propose un goûter.

Chapitre 50

Lili

Au moment où la porte de l'appartement se referme derrière Maman, Swann pose un paquet de biscuits au chocolat sur la table de la cuisine. Mes préférés. Pourtant, je bouge pas, concentrée sur les bruits du couloir. Espionne un jour, espionne toujours. Les cloisons fines jouent pour moi.

Deux brefs coups de sonnette à la porte d'à côté. Mon cœur bat du tambour.

Claquement sourd et régulier qui se rapproche.

— C'est la canne de madame Blandin, chuchote Swann, index sur les lèvres. Elle devait être au salon.

Bruit métallique, suivi d'un clic sec.

— Elle ouvre le verrou du haut.

Silence, puis grincement répété.

— Sa clé a toujours du mal à tourner, décode Swann.

Craquement de bois, puis crissement.

— Ça y est, la porte s'ouvre.

On dirait qu'elle commente un match de foot.

Voix de ma mère, à peine atténuée :

— Madame Blandin ? Excusez-moi de vous déranger. Je suis Gersende Lecœur, assistante sociale à la cellule d'enquêtes éducatives pour le tribunal pour enfants de Saint-Vaurey. J'interviens pour votre petite voisine, Swann Mistral. J'aimerais vous parler...

— La petite Swann ? Rien de grave, j'espère... répond une voix douce, aussi sucrée que le paquet de gâteaux face à moi.

Bruits de bouche, puis :

— Cardamome, reste là !

Le claquement sec de la porte me fait sursauter dans un mélange de surprise et de frustration. La suite de la conversation m'échappe. En apnée, je colle l'oreille au mur, espérant saisir quelques bribes.

— Laisse tomber, sourit Swann, son salon est de l'autre côté. Tu veux un gâteau ?

Je me sers en silence et savoure le goût du chocolat aux noisettes sur ma langue, la sensation du biscuit qui s'émiette contre mes dents.

Pour un instant, le poids de cette journée s'allège un peu. Avec un lait grenadine, ce serait le kiff complet.

— C'est bizarre, murmure tout à coup Swann, cette impression que mon destin se joue dans l'appartement d'à côté.

Je sais pas quoi dire, alors je me contente de lui tenir la main. Et je reprends un gâteau.

Chapitre 51

22 juin 2022

Gersende

Hier, je n'ai pas eu à convaincre Jeanine Blandin.

Je lui expliquais la situation et les options, quand elle m'a interrompue :

— Elle ne va pas aller dormir je ne sais où, a-t-elle annoncé sur le ton d'une évidence tranquille. La chambre de mon arrière-petit-fils Robin est libre jusqu'aux grandes vacances. Ses parents sont intermittents du spectacle, ils courent après les contrats et sont souvent par monts et par vaux. Ma fille est une jeune grand-mère, elle travaille encore. Alors Robin vient chez moi pour les vacances depuis qu'il est tout petit. C'est un peu son port d'attache.

Elle s'est levée jusqu'à son calendrier de la cuisine, a tourné une page et poursuivi :

— Robin n'arrive que le 9 juillet. Jusque-là, sa chambre sera celle de Swann...

Je l'aurais embrassée, cette mamie si simplement généreuse.

Un sourire s'est reflété dans ses yeux mordus par la cataracte, quand elle a ajouté :

— Et puis, la compagnie de cette petite n'est pas pour me déplaire, à moi. Elle est bien élevée, pleine de vie et d'humour. Elle s'amuse d'un rien en essayant de dresser mes vieux matous. Et il faut voir les figures qu'elle réalise avec ma canne !

On s'est mises d'accord pour que Swann prépare quelques affaires, puis vienne la rejoindre.

Quand je l'ai quittée, elle comptait faire des crêpes pour leur dîner.

En sortant de son appartement, j'ai listé mentalement les choses à faire d'ici ce soir. Avant tout, soumettre à Vincent l'idée de l'accueil temporaire chez un tiers bénévole, encadré par l'Aide Sociale à l'Enfance et me débrouiller pour qu'il ait l'impression qu'elle vient de lui. Ensuite, solliciter l'accord de madame Mistral et mettre l'ASE sur le coup. Enfin, rédiger une note pour que le juge puisse acter cette alternative. Je dois le convaincre en peu de mots. Monsieur Geyssier

est exigeant et attend des arguments imparables pour motiver ses décisions.

En pénétrant dans le logement, j'ai trouvé Swann en veste cintrée et jupe plissée, baguette blanche à la main, en train de faire une démonstration de majorette à ma fille, confortablement installée sur le canapé. À chaque applaudissement de Lili, quelques fibres du plaid orange de madame Mistral, plié à ses côtés, s'envolaient comme de petites plumes.

J'étais heureuse de les voir toutes les deux, retrouver pour quelques instants l'insouciance de leur âge.

— Madame Blandin est OK pour t'accueillir, Swann, leur ai-je annoncé, tandis qu'elles s'étreignaient.

Le temps pressait.

— Lili, tu vas aider Swann à préparer ses affaires, et aussi son sac de cours, parce que demain tu retournes en classe, jeune fille, ai-je ajouté d'un air faussement sévère. Vous fermerez bien la porte à clé derrière vous et Swann ira chez madame Blandin. Mon petit doigt me dit qu'un bon repas l'y attend. Toi, Lili, tu rentreras m'attendre à la maison. De petites révisions dans tes annales de maths ne seraient pas de trop, à moins de deux semaines de tes épreuves...

— Pfff, les circonstances exceptionnelles, ça te connaît pas, toi, a marmonné ma fille entre ses dents, tandis que sa copine lui donnait un léger coup de coude.

J'ai fait mine de ne pas entendre pour continuer à dérouler mon plan :

— Quant à moi, je file au service, pour organiser tout ça.

La main sur la poignée de la porte d'entrée, j'ai précisé :

— Les filles, on est sur la bonne voie, mais pour l'instant, il n'y a encore rien de gagné. C'est le juge des enfants qui va décider de la suite, pas moi...

— T'inquiète, a chuchoté ma fille à son amie, ma mère est trop forte. Elle va le convaincre direct, le juge...

Je me suis gardée de lui dire que, par sa faute, il fallait aussi que je convainque Vincent. Je me suis contentée de lui sourire et de lui adresser un baiser papillon avant de dévaler les escaliers.

Quand j'ai contacté madame Mistral, elle a commencé par s'excuser de son appel à mon chef.

— Swann m'a avoué avoir menti. Je sais que vous n'avez pas cherché à ce que votre fille l'approche, et aussi que Lili n'a jamais lancé la rumeur qu'elle faisait du trafic de drogue. Qu'est-ce qu'elles ont comme imagination à cet âge-là.

Elle a accepté avec soulagement que Swann soit accueillie par sa voisine.

— L'histoire de quelques jours jusqu'à mon retour...

Je me suis demandé si elle disait ça pour se convaincre ou si elle y croyait vraiment.

Puis j'ai téléphoné à Françoise, pour qu'elle prévienne le magistrat que j'allais lui adresser une note.

— Te stresse pas, m'a-t-elle rassurée, il a des présentations au pénal tout l'après-midi. Il n'est pas près de rentrer chez lui, le pauvre. Au fait, t'as entendu qu'un avion de ligne vient de se crasher en Mauritanie ? Ils ne sont pas sûrs de trouver des survivants. Vaut mieux éviter cette compagnie, c'est la deuxième fois en trois ans.

— Merci du conseil. Moi, j'espère juste trouver les bons arguments. Je me mets à mon écrit et te laisse suivre tout ça...

— Ça devra attendre que je rentre, a-t-elle répondu résignée, j'ai du boulot par-dessus la tête, moi aussi... Bisous ma Gers' et *keep cool*, aucun doute que tu trouveras les arguments qui font mouche.

Je suis allée à l'essentiel. Quelques lignes tapées, un paragraphe entier effacé, puis recommencé. J'ai écrit « accueil provisoire », avant de remplacer par « solution alternative ». J'ai relu, corrigé encore, cherché la formule la plus juste. Quand j'ai levé les yeux de l'écran, la note tenait en une page. Ces rapports me donnent toujours l'impression d'un accouchement. Avec plus ou moins de douleur. Cette fois, tout a glissé sans avoir besoin de forceps.

De : Gersende Lecœur

À : Vincent Vidal

Priorité : haute

Objet : Note au JE, concernant Swann Mistral

Comme convenu, j'attends votre validation de ma note ci-jointe, rédigée à l'attention du magistrat.

À peine le temps de caresser Accra que le mail retour de Vincent était dans ma boîte avec le message :

De : Vincent Vidal

À : Gersende Lecœur

Priorité : haute

Objet : Re : Note au JE, concernant Swann Mistral

Validé. Vous pouvez envoyer.

Au moins, il est réactif.

J'ai envoyé la note à Françoise. Moins d'une demi-heure plus tard, elle me répondait :

— Monsieur Geyssier a lu ta note, il est OK. Je t'envoie le soit-

Ce matin au petit déj', Lili me rappelle, entre deux bâillements, qu'elle participe à une matinée remise en forme organisée pour toutes les classes de troisième avant les épreuves du brevet.

Ça m'était sorti de la tête.

— Ah, mais oui, c'est vrai ! C'est quoi le programme, déjà ?

Elle soupire, puis énonce comme un robot :

— Jeux collectifs, travail sur le souffle et la concentration, relaxation...

— C'est tout ce qu'il me faut à moi aussi... je pourrais peut-être t'accompagner...

Ses yeux exorbités me dissuadent net.

Pour tout dire, sa sortie scolaire m'arrange. Comme ça je pourrai rendre visite à Swann au collège, sans que Lili nous tourne autour.

J'ai le cœur léger en arrivant au bureau pour m'assurer que le soit-transmis promis par Françoise est bien arrivé.

— Ah, Gersende ! tu tombes bien, m'accueille la secrétaire. Madame Martigues a cherché à te joindre dès huit heures. Rappelle-la de toute urgence, ajoute-t-elle en me tendant un Post-it avec un numéro.

En urgence ? Oh, que je n'aime pas ce terme, annonceur de catastrophes.

J'ai du mal à déglutir tandis que mes doigts heurtent maladroitement le clavier du téléphone.

— Madame Martigues ? articulé-je dans un filet de voix en réponse au « Oui » prononcé dès la première sonnerie.

— Ah, madame Lecœur ! je suis contente de vous entendre. Figurez-vous que madame Mistral a l'intention de sortir au plus vite pour prendre le relais de sa voisine qui accueille Swann.

Oui... et ?

Rien que de très normal de la part d'une mère soucieuse de son enfant. Mon rythme cardiaque s'emballe. Devant mon absence de réaction, madame Martigues poursuit :

— Le problème...

Si je raccrochais ?

Une grosse boule s'installe dans ma gorge. Bizarrement, elle me brouille la vue.

— ... c'est qu'elle ne va pas pouvoir rentrer chez elle.

Je bredouille d'une voix blanche :

— Mais son état... c'est si grave ?

— Ah, mais non, rien à voir avec son état, tente de me rassurer ma collègue. C'est juste que son logement n'est plus du tout adapté à son

handicap. On pourrait envisager des travaux d'adaptation, mais le troisième étage sans ascenseur n'est définitivement pas compatible. Et le temps de lui trouver un relogement... Enfin, vous connaissez les délais comme moi, madame Lecœur... Impossible d'espérer quelque chose avant des mois, alors, d'ici aux grandes vacances !

Uppercut en pleine tête. Celle-là, je ne l'avais pas vue venir. Donc on a fait tout ça pour rien ? Tout ce que j'ai construit, planifié, espéré, est balayé. Madame Blandin m'a d'emblée prévenue qu'elle devait récupérer la chambre pour son arrière-petit-fils à partir du 9 juillet. Dix-huit jours pour trouver un relogement, c'est mission impossible.

Retour à la case placement pour Swann.

Je fais un rapide état des lieux à Vincent et l'informe de mon intention de me rendre au collège.

— Faites donc ça, lance-t-il en m'écoutant à peine, occupé à je ne sais quelles statistiques, pendant qu'un nouveau gadget purifie l'air de son bureau. Et profitez-en pour la préparer au placement...

La boule est toujours coincée dans ma gorge quand je pénètre dans la cour du collège.

— Oh, Gersende, justement, je pensais à toi...

La voix enjouée d'Olivier me cueille. Mes mains se crispent sur mon sac. Je détourne les yeux pour ne pas me laisser déconcentrer.

— J'ai beaucoup apprécié notre dîner. On pourrait remettre ça très vite, si ça te dit.

Mon teint vire au homard carbonisé.

Je me racle la gorge.

— Euh... là, je dois filer.

Olivier hausse les sourcils et recule d'un pas. Ses mains s'ouvrent, mais il reste muet, suspendu à ma fuite.

Je lui lance en me hâtant vers le bureau des surveillants :

— On se reparle bientôt,

Je sens son regard lourd d'interrogations.

Je n'ai pas la tête à flirter, monsieur le principal.

Chapitre 52

Lili

Mam's rentre comme si de rien n'était. Comme si elle ne venait pas de nous lâcher.

— Maman, comment tu peux nous faire ça ?

Ma voix tremble, mais je m'en fiche. J'ai les yeux qui piquent et mon portable me brûle la main.

Elle fait semblant de pas comprendre.

— Moi aussi, je suis contente de te voir, chérie... de quoi parle-t-on exactement ?

Je crache :

— De ça, en lui collant sous le nez ma conversation WhatsApp avec Swann

Swann : C mort, je vais être placée

Lili : WHAT ???

Swann : Ta mere est venue me le dire ce matin

Elle fronce les sourcils, recule la tête, comme si le problème venait de ses yeux.

Je croise les bras et la fixe, les lèvres pincées, prête à exploser en attendant sa réaction. Mais rien ne vient, alors je balance :

— Tu avais promis, Maman !

— Lili... dit-elle dans un souffle en m'ouvrant les bras.

N'importe quoi. Elle croit quoi ? Qu'un câlin et tout est oublié ? J'ai plus cinq ans.

Quand elle se met enfin à parler, sa voix change. Elle évite mon regard.

— Parfois on ne fait pas ce qu'on veut... J'ai eu connaissance de nouveaux éléments laissant penser que Swann devra être accueillie plus longtemps que ce que sa voisine peut la garder.

Je m'écrie :

— Quoi ? Mais pourquoi ? C'est sa mère ? Elle va mourir ?

— Non chérie, rassure-toi, ça n'a rien à voir.

J'insiste :

— Mais quoi alors ?

Elle persiste à se taire.

À bout de nerfs, je siffle d'un air buté :

— Ça t'arrangeait bien que j'aille à la pêche aux infos, hein ? Et maintenant, tu te caches derrière ton secret professionnel à la con.

Puis je me précipite dans ma chambre et hurle en claquant la porte :

— Toute façon, t'es vraiment trop nulle comme assistante sociale... et comme mère !

Chapitre 53

Nuit du 22 au 23 juin 2022

Gersende

Toute façon, t'es vraiment trop nulle comme assistante sociale... et comme mère !

Ces mots claquent dans mon cerveau, rebondissent contre mes tempes. L'affirmation sonne comme une vérité. Incapable d'exercer ma mission de protection. Incapable de préserver ma propre fille. Nulle...

Réveillée par mon agitation, Accra, roulée en boule dans le lit à mes côtés, soupire.

Nulle ! semble-t-elle penser en me toisant.

De son allure gracieuse, elle me quitte, à la recherche d'un endroit plus tranquille pour finir sa nuit. Le bruit de ses pas irréguliers sur le parquet résonne comme des coups dans mon cœur meurtri.

Plus de deux heures que je me tourne et me retourne sans trouver le sommeil.

Ça me rappelle les nuits de cyclone en Guadeloupe. Le bruit me tenait en alerte. Les rafales grondaient, les vagues claquaient, parfois les palmiers cédaient. Ici, c'est le silence qui me maintient éveillée. Il s'étire, s'installe, appuie là où ça fait mal. Et ramène, avec insistance, la colère de ma fille.

Yeux grands ouverts, je fixe le halo lumineux projeté par mon radio-réveil au plafond.

Les minutes finissent par changer de dizaine, sans que je sache quand. Je calcule le temps qu'il me reste avant le matin. Trop peu pour espérer me reposer. Assez pour ressasser.

Je repense à Swann, à son message jeté comme une bouteille à la mer. « C mort ». Une panique brute. Dort-elle, elle ? A-t-elle emporté une peluche ? S'est-elle confiée ? Est-ce que madame Blandin a laissé la lumière du couloir allumée ?

Je me refais la conversation avec Lili. Chaque réplique, chaque silence. J'essaie d'en trouver une autre version, une où j'aurais su la rassurer. Où je n'aurais pas ruiné toute sa confiance en moi. Où elle n'aurait pas claqué la porte.

Je n'en trouve pas.

Mon cerveau s'acharne à dresser des listes. Ce que j'ai fait. Ce que j'ai oublié. Ce que j'aurais dû anticiper. Professionnellement, ça tient. Humainement, c'est une catastrophe.

Un bruit sourd. Le parquet du couloir grince. Accra quitte la chaleur du lit de Lili pour rejoindre le canapé du salon. Passant d'une couche à une autre, cette chatte a la belle vie.

Je pense à cette phrase que je répète aux parents depuis des années : *ma priorité, c'est l'intérêt de votre enfant.*

Quand ma fille a-t-elle cessé d'être une enfant ?

Je me tourne sur le côté. Puis sur l'autre. Le drap colle.

Demain, je ne pourrai pas me permettre d'être fatiguée. Ni fragile. Ni en colère.

Demain, je devrai être efficace.

Les chiffres changent encore.

Quand le journaliste débite les infos de 6 h 30 entre mes murs, je plonge la tête sous mon oreiller. Une heure de sommeil, ce n'est pas humain. J'attends mon horoscope et je me lève.

« Bélier, vous allez faire des étincelles aujourd'hui. Rien ne vous résiste, vous trouvez des solutions aux situations les plus désespérées. »

Je décide de croire à la puissance des astres. Mes yeux brûlent et un début de migraine ne demande qu'à envahir ma tête. J'entreprends de dresser la table du petit déjeuner. Je ne croise pas Accra, elle a dû retourner se blottir sous la couette de Lili.

Aucun mouvement du côté de sa chambre. Elle a passé une mauvaise nuit, elle aussi. Je la laisse dormir encore quelques minutes. Sa porte légèrement entrouverte me confirme que c'est dans son lit qu'Accra a trouvé refuge après avoir déserté le mien.

J'avale mon café, en espérant qu'il effacera les traces de mon insomnie.

— Lili, je te laisse encore dix minutes, je t'emmènerai en voiture.

Sept heures vingt. Je m'approche avec douceur de son lit. Glisser ma main dans ses boucles emmêlées portant l'odeur de son sommeil.

— Bon, chérie, il faut absolument que tu te lèves maintenant.

Aucun mouvement.

Mes doigts heurtent du vide. Caressent un drap froid.

La migraine martèle mes tempes. Mon estomac se tord.

Je soulève brusquement la couette, obligeant Accra à sauter au sol avec un miaulement significatif.

Le lit est vide.

Lili n'est plus là.

Chapitre 54

Nuit du 22 au 23 juin 2022

Lili

Swann va être placée.

Les contours de ma chambre sont happés par la nuit, mais j'en connais les détails par cœur : la fissure dans le mur pile là où la poignée de la porte cogne, le luminaire qui tremble quand un voisin se déplace. Je suis allongée sur le dos, couette remontée jusqu'au menton. Trop chaude, trop lourde. Impossible de garder une position plus de dix secondes.

J'imagine Swann, seule et perdue, dans un foyer de l'enfance. Avec son sac trop grand pour elle. Des couloirs dont les couleurs flashy ne masquent pas la grisaille. Des portes aux poignées hautes pour que les petits ne s'échappent pas. Elle sera dans un groupe d'ados, forcément.

Mam's est pas sûre que les gamins placés soient pas plus en danger dans les foyers que dans leurs familles. Sa voix se casse quand elle en parle. Un comble, quand même, pour un endroit où ils sont censés être à l'abri. Je sais bien que ça la rend malade, ma mère, quand elle doit proposer un placement. Ces jours-là, elle me dit qu'elle interroge « le sens » de son métier. Et moi, ça me rend triste, parce que si même elle, elle y croit plus, ça veut dire qu'il y a plus grand-chose à faire...

Faut pas être devin pour savoir que Swann trouvera pas sa place dans un foyer. Y a qu'à voir sa réaction quand les boloss^[23] de sa classe l'appellent « Swann courant d'air » : elle baisse la tête, rentre les épaules et augmente le son de sa musique pour plus les entendre.

Comme toujours, quand je suis confrontée à de fortes émotions, je pense à mon père. Envolé en deux secondes. Enfin, envolé... c'est juste une image. En vrai, il s'est écrasé au sol. Chute de dix-huit mètres de haut. Complètement imprévisible. « Un modèle de maîtrise et de prudence », ont dit ses collègues policiers ayant assisté à son accident. Mon ancien monde a disparu avec lui. Et depuis, Mam's s'est promis de veiller sur moi pour eux deux. Mais elle voit pas qu'en envisageant le placement de Swann, elle va m'imposer une nouvelle séparation ?

Je serre les poings sous la couette. Le tissu s'enroule autour de mes

poignets. Il faut que je fasse quelque chose, n'importe quoi.

Alors je saisis mon portable sur ma table de nuit.

Je pourrais ne rien envoyer.

Attendre demain.

Faire confiance à Mam's.

Trop tard. Mes doigts glissent sur l'écran :

Lili : tu dors ?

Réponse immédiate :

Swann : non

Tu m'étonnes...

Lili : ça te dit de fuguer ?

Je fixe l'écran. La réponse n'arrive pas tout de suite. Mon cœur cogne fort.

Swann : oui

Je relis une fois, deux fois, pour m'assurer que j'ai bien compris. Oui. Elle est OK.

On va vraiment se tirer.

Un sourire étire mes lèvres. Ma colère se transforme en énergie de survie. Je m'assieds dans mon lit, dérangeant Accra. Ses yeux ambrés ne me quittent pas, immobiles, comme si elle attendait des excuses. Mais il y a plus urgent.

Lili : on part maintenant ?

Swann : OK

Je ne réfléchis plus. Je suis shootée à l'adrénaline. Je prends une grande inspiration, puis je descends du lit, pieds nus sur le parquet froid.

J'embarque au hasard quelques fringues dans mon sac de sport, avant de quitter ma chambre. Je m'immobilise après chaque craquement. Puis je repars. Accra est ma boussole. Tant qu'elle ne bouge pas, tout va bien.

Chapitre 55

23 juin 2022

Gersende

Le lit est vide.

Lili n'est plus là. Je reste figée, le souffle court, les mains plaquées sur le drap froissé. Je retiens une nausée. Mon cœur menace de fuir par ma gorge.

Je n'ai aucune idée de l'heure à laquelle elle est partie. Si ça se trouve, elle est déjà loin.

Inconsciente du drame qui se noue dans mes entrailles, Accra bâille et s'étire, visiblement satisfaite de sa nuit. De son museau froid contre ma cuisse, elle vient mendier une caresse. Ingrate de chatte. Incapable de me prévenir du départ de ma fille. Elles étaient de mèche toutes les deux.

J'ouvre l'armoire. Les étagères délestées me sautent au visage. Le sac de sport offert à Noël a disparu. Je sue et grelotte en même temps.

Je crie :

— Lili...

Seul le silence me répond. Alors je fouille frénétiquement à la recherche d'un indice sur la destination, d'un mot laissé à mon attention. Pas de message non plus sur mon téléphone. Rien.

Soudain, une pensée déchire mon esprit embrumé : *elle a fugué avec Swann.*

Je me précipite sur mon portable pro pour appeler madame Blandin, malgré l'heure matinale.

De sa voix guillerette, elle me raconte sa soirée de la veille.

Je lutte pour ne pas l'interrompre agressivement.

— Ça m'a fait plaisir de lui préparer son petit déjeuner. Mais elle était bien pressée, elle avait peur d'être en retard... quand même ils les font commencer de bonne heure... Sept heures, c'est pas une heure pour travailler !

Oh la chipie ! Elle n'a pas hésité à raconter un bobard à sa gentille voisine. Sûrement une idée de ma fille, ça...

— ... Puis je l'ai regardée par la fenêtre partir pour le collège, son

sac sur le dos. Elle rejoignait quelqu'un...

Je me redresse... Lili sûrement...

— Vous pourriez la décrire, cette personne, madame Blandin ?

— Ah ça, j'en serais bien incapable... vous savez, ma mauvaise vue... Par contre, quand je suis repassée devant sa chambre, j'ai vu que son doudou n'y était plus. J'ai eu de la peine, je me suis dit qu'elle avait besoin de se rassurer en ces temps troublés, cette pauvre petite.

— Oui, c'est probable. Et sinon, ses affaires étaient toutes là ?

— Je pense, oui... mais vous savez, elle n'a pas apporté grand-chose, hier. Elle m'a dit que ce serait plus simple d'aller chercher ses vêtements dans son armoire au jour le jour. J'ai pas voulu insister, je veux juste qu'elle se sente bien.

— Vous avez bien fait. Encore une question : vous savez si elle est passée chez elle ce matin ?

— Je ne saurais pas vous le dire... mais attendez, maintenant que j'y pense... c'est bien possible. Je me suis fait la réflexion qu'elle mettait du temps à descendre. Qu'avec ses jambes toutes jeunettes, elle aurait dû être en bas plus vite. Alors, oui, sûrement qu'elle s'est arrêtée chez elle. Ce n'était pas interdit, au moins ? Parce que vous ne m'aviez rien dit là-dessus, madame Lecœur...

— Ne vous inquiétez pas, ce n'est pas un problème. Vous a-t-elle dit à quelle heure, elle rentrerait ?

— Non. Je le lui ai demandé, mais elle m'a dit qu'elle ne savait pas exactement. Que ses horaires changeaient tout le temps en ce moment, la faute aux examens... comment elle a dit déjà ? C'était une couleur, mais laquelle... Bleu peut-être ? Ou noir ? Ah non ça y est, je sais, elle a parlé des examens blancs.

OK, donc Swann a mis en scène son départ matinal au collège en omettant de donner un horaire de retour pour ne pas inquiéter madame Blandin. C'est prévenant de sa part. Bien plus que ma Lili, qui veut me faire payer ce qu'elle considère comme une trahison.

Assise sur son lit, la tête entre les mains, j'essaie de suivre son raisonnement. Et là me viennent en salves mes incompréhensions successives, mes propres manquements. Ce n'est pas seulement le placement de sa copine qu'elle voulait éviter, mais une nouvelle séparation. Elle me fait payer de l'avoir privée de son environnement familial en Guadeloupe. Bien sûr, elle était OK avec le projet... je ne le lui aurais jamais imposé. Mais au fond, comment a-t-elle vécu cette rupture en plus du deuil de son père ? Elle parle peu de là-bas, de ses souvenirs, de ses amis, de son chien qu'elle a dû laisser, de ses grands-parents à qui elle est si attachée. Lili m'a suivie avec bravoure, comprenant que c'était vital pour moi de quitter l'île. Est-ce que je ne l'ai pas sacrifiée au passage ? Faisant passer son intérêt après le mien ? J'ai beau jeu de me situer en défenseure des enfants, mais par cette

fugue, Lili me signifie que je ne l'ai pas protégée, elle !

Mes habits me collent à la peau. J'ai échoué. Ma fille me défie plutôt que me faire confiance. Elle se met en danger. Elles sont parties depuis plus d'une heure... dans quelle direction ? Ont-elles un but ? S'il leur arrivait quelque chose ? Mauvaise mère, mauvaise pro... Lili avait tellement raison hier soir. Je donnerais tout pour revivre la soirée d'hier. La prendre dans mes bras, lui promettre que je me battrais de toutes mes forces pour sa copine. Quitte à la prendre chez nous. Retourner clandestinement en Guadeloupe...

Accra me fixe, moustaches frémissantes, oreilles plaquées en arrière. « Tu nages en plein délire », semble-t-elle me dire. « La résilience, ça te parle ? Regarde-moi avec ma patte manquante, tu crois que j'étais programmée pour la vie que j'ai ? » Dans un mouvement parfaitement maîtrisé, elle saute sur mes genoux et me lèche le menton, l'air de penser : « T'inquiète, ta Lili est forte. Elle ne va pas vriller. »

Et ça me ramène à la réalité.

J'ai vécu cette scène tellement de fois auprès de parents démunis... Jamais je n'aurais pensé y être confrontée avec ma propre fille. Déclarer sa fugue à la police. Je dois aussi prévenir madame Mistral. L'informer que nos filles sont probablement parties ensemble. Et Vincent, le juge Geyssier...

Chapitre 56

Lili

Je suis partie sur la pointe des pieds. J'ai suivi le même trajet que les éboueurs pour aller jusque chez Swann. Le gyrophare orange perçait la nuit et ça m'a arrangée de pas gaspiller la batterie de mon portable pour m'éclairer. De rue en rue et de poubelle en poubelle, les conversations aux accents créoles des gars debout à l'arrière m'évitaient de réfléchir. Dans leurs voix, il y avait les grains de sable sous mes pieds, le bruit des vagues et les odeurs de bananes plantain. Il y avait Mémé Gwada surtout, avec sa manie de transformer les « r » en « w ».

Les rideaux métalliques de tous les commerces étaient baissés. Seule la boulangerie, toutes lumières allumées, annonçait que, pour certains, la journée avait déjà commencé. Des gens aux yeux pleins de sommeil s'y croisaient sans un mot.

Quand je suis arrivée dans l'impasse du Stade, j'ai dit « *Orevwa*^[24] » aux éboueurs. Ils m'ont répondu « *Pran swen aw, ti-manmay*^[25] », et je me suis dit qu'il pourrait rien m'arriver. C'est bête, quand j'y repense.

En attendant Swann, j'ai checké mes réseaux. Une fille de ma classe relayait une info de la ville : « En raison d'une alerte de pollution aux particules, l'ensemble des transports en commun de l'agglomération de Saint-Vaurey sont gratuits aujourd'hui. »

Elle a ouvert la porte du hall à 6 h 33. Avant, elle était passée chez elle pour déposer ses cahiers et emporter quelques fringues. J'ai vu son doudou dépasser. Ça m'a mis le cœur en vrac. J'ai attrapé sa main en lui criant qu'on allait prendre le bus.

Et on s'est mises à courir jusqu'à l'arrêt, le cœur battant dans tous les membres. Peut-être que j'avais peur de changer d'avis.

Elle m'a suivie sans protester. Elle, elle est VRAIMENT désespérée.

Maintenant, il est 8 h 30. On est à la gare de Saint-Vaurey. L'idée, c'est de trouver une destination où nous cacher, un lieu sûr où personne pourra nous séparer. Je suis responsable de nous deux. Je dois faire les bons choix et les assumer. D'habitude, c'est le job de ma mère, ça... c'est plus confort quand même.

— On pourrait aller à Marseille, suggère Swann, la voix tremblante.

Je secoue la tête. Marseille, je le sens pas. J'ai l'impression que c'est là que les flics nous chercheront en premier. Je le dis pas à Swann pour pas l'affoler, mais je sais qu'ils seront bientôt dans la boucle. Deux mineures en fugue, ça passe rapidement dans leurs priorités.

Alors on continue de fixer le panneau des départs.

Dans l'attitude figée de Swann, je perçois sa terreur.

Elle a peur de l'inconnu.

Peur du présent.

Peur de l'avenir.

Peur de quitter sa mère.

Peur de la perdre.

Tant que c'était un projet, ça me semblait la seule solution. Mais maintenant que c'est pour de vrai, je sais plus trop si c'est une bonne idée.

J'ai envie de voir Mémé Gwada. Avec sa voix qui sent la vanille et sa poitrine rembourrée comme trois oreillers, elle est mon meilleur remontant. Celui de Pépé, aussi. Il dit toujours qu'elle lui fait plus d'effet que le plus fort de ses rhums arrangés.

Pour dissimuler mes doutes, je dis d'un air très sérieux :

— Faut qu'on *brainstorme*.

Après cinq sonneries, mon écran s'allume sur Mémé Gwada. Elle se frotte vigoureusement les yeux, tandis que ses cheveux emmêlés sont au garde-à-vous sur son crâne.

— *Bondié*, mon petit *colibwi* en *sucwe* ? Il est *awivé encowe* un *dwame* ?

Il me faut quelques secondes pour décoder.

— Mais non, Mémé, tout va bien. Juste je voulais palabrer avec toi...

— Ahhh... Ou *fè kè mwen sote*^[26], confie-t-elle en s'adossant dans le rocking-chair du patio. Ça, je suis *toujouw d'accow*... mais ça pouvait pas *attendwe* le matin ?

Et là, j'ai une révélation. J'ai complètement zappé le décalage horaire. J'ai sorti ma mémé du lit à deux heures du matin, et elle s'installe, prête à écouter ce que j'ai sur le cœur. Je veux m'excuser et lui dire d'aller vite se recoucher quand j'entends des aboiements. Puis un bruit indéterminé et une brusque interruption de l'image.

Je m'écrie :

— Cocotier ! tandis que Swann se rapproche de moi, intriguée.

Pleine de fierté pour l'allure nerveuse et les poils ras couleur soleil de l'animal que j'ai confié à mes grands-parents avant de quitter l'île, je lui explique :

— C'est mon chien.

Ses aboiements familiers me ramènent direct là-bas. Je cours sur la plage de Malendure. Le sable noir est chaud sous mes pieds, Cocotier à

côté de moi fonce dans les vagues, se secoue et m'éclabousse. Je crie que c'est trop dégueu, mais je rigole quand même.

Et puis d'un coup, les sirènes. Tellement fortes. Les camions de pompiers dévalent les routes qui longent la baie. Je les suis des yeux descendre vers les falaises de la pointe Lézard. Un hélicoptère fend le ciel turquoise. Il vole si bas que je peux voir le pilote. Mon ventre se tord. Papa est là-bas pour un exercice avec ses hommes. Cocotier hurle à la mort. Il a compris lui aussi.

— *Figuwe*-toi que cet *abwuti* de chien vient de lécher mon téléphone quand il t'a vue.

Le ton de Mémé qui hésite entre rire et dégoût me ramène au moment présent.

Je lance à Cocotier dont les oreilles se dressent au son de ma voix :

— Bon chien, tu m'as reconnue.

— *Alow*, ma *chéwie*, puisque je suis complètement *wéveillée* maintenant, de quoi donc tu voulais me *palabwer* ?

— Oh, Mémé, je suis trop désolée, vraiment ! Mais l'heure est grave. Je suis en fugue.

— En fugue ? Mais ta *mèwe* est au *couwant* au moins ?

Je hausse les épaules.

— Ben non, Mémé, sinon ça s'appellerait pas une fugue.

— C'est juste, remarque-t-elle en se grattant la tête. *Waconte* à Mémé Gwada *pouquoi* que tu as fait une fugue, mon bâton de cannelle *adowé*.

— C'est à cause de ma copine Swann, Mémé. Regarde, je te la présente, elle est avec moi.

— Bonjour, madame, intervient Swann, dont les yeux menacent de quitter leurs orbites.

— *Bonjou ti zéphyw pawfumé*

— C'est quoi un « *zéphyw pawfumé* » ? me chuchote Swann à l'oreille.

Je la rassure d'un clin d'œil :

— T'inquiète, c'est affectueux.

Puis je m'adresse à ma grand-mère :

— Maman s'occupe de Swann pour son travail. Mais elle a pas pu empêcher qu'elle soit placée. Alors, pour la protéger, je suis partie avec elle.

— Mon *dié*, mais c'est une *twès* mauvaise idée, ça, mon *wayon* de soleil du midi. Tu vas *cwéer* des ennuis à tout le monde. Si tu veux *vraiment* aider cette petite, *awète* ta fugue tout de suite et appelle ta *mèwe*. Elle fait *toujouw twès* bien son *twavail*, *alows* fais-lui confiance. Foi de Mémé Gwada, c'est le mieux que tu as à *faiwe*.

Dans ma tête, ça lutte dans tous les sens. D'un côté Mam's et Mémé Gwada me disent de faire marche arrière. D'un autre côté, Swann n'a

que moi pour éviter son placement. Quoi que je fasse... j'y perds.

Un léger coup dans les côtes m'oblige à regarder dans la direction que m'indique Swann.

— Le gars là-bas, murmure-t-elle. Il est bizarre...

C'est vrai qu'il a pas l'air net. Il parle tout seul et les voyageurs s'écartent sur son passage. Il vient vers nous en plus.

— D'accord, Mémé, je vais faire ce que t'as dit. Va te recoucher. Bonne nuit.

Et je coupe la visio en entendant à peine les aboiements de Cocotier. Je saisis la main de Swann et l'entraîne plus loin, vers le hall des arrivées. Mais dans la précipitation, elle trébuche et tombe.

— Ça va, j'ai rien, me rassure-t-elle en se relevant immédiatement.

Dans notre dos, le gars crie comme si sa langue pesait une tonne :

— Hé, les filles, partez pas...

On dirait le mec de la chanson de Stromae. Celui qu'est complètement bourré et qui arrête des passants. Je la connais par cœur parce qu'elle est juste après *Papaoutai*, que j'écoutais en boucle après l'accident.

À côté de moi, Swann tremble de haut en bas. Ses doigts blanchissent à force de serrer ma manche. Elle cherche l'air et ses yeux s'écarquillent, fixant l'homme comme si elle regardait à travers lui. Comme si un souvenir lui coupait le souffle.

J'ai l'impression de me réveiller d'un mauvais rêve. J'ai complètement déconné, mais c'est pas trop tard.

— Swann... on appelle ma mère ?

Son regard croise le mien. La peur se mêle au soulagement : elle sait que c'est la seule solution. Je sors mon téléphone, les mains tremblantes. Le type nous a suivies. J'ai envie de vomir. Je compose le numéro, et Mam's décroche immédiatement.

— Lili ? C'est toi ? Vous allez bien ? Vous êtes où ?

Un poids invisible quitte ma poitrine.

— Ça va, Maman, on est à la gare de Saint-Vaurey. Y a un gars chelou qui nous colle...

— OK, tu vois le café de la gare, à côté du hall des départs ? Vous y rentrez. Vous vous installez à côté d'une table occupée. Vous commandez un chocolat chaud. Et vous m'attendez. Je suis là dans vingt minutes. On reste en ligne, si tu veux.

J'ai jamais autant kiffé que ma mère me donne des ordres. Je sens mes muscles se détendre à chacune des phrases qu'elle prononce.

Je fais signe à Swann qu'on bouge, juste au moment où le gars arrive à notre hauteur.

— Mais fallait le dire que vous voulez jouer à cache-cache, mes jolies, crie-t-il de sa voix pâteuse.

— Lili, reprend Maman avec la douceur d'un beignet à la

christophine parsemé de graines de vanille, tout va bien, j'arrive.

Chapitre 57

Gersende

La console centrale de ma voiture affiche 8 h 47. Je n'ai jamais roulé aussi vite de ma vie. Ma carte bleu blanc rouge tamponnée par le président du tribunal de Saint-Vaurey est bien visible en cas de contrôle de police. Prête à justifier mon excès de vitesse par une mission urgentissime.

Mythos de mère en fille !

Le café de la gare sent les produits de nettoyage. La lumière de l'extérieur filtre par des vitraux donnant au lieu un faux air d'église. Quelques clients somnolents sirotent leur café. J'aperçois Lili et Swann, à côté d'un groupe de femmes partageant un petit déjeuner d'affaires, penchées sur leurs ordinateurs.

Lili est affaissée sur sa chaise, le visage crispé. Swann serre son sac comme un trésor fragile. Elles me voient mais ne bougent pas, comme si tout leur avenir dépendait de ce que j'allais dire ou faire dans les secondes suivantes.

Mes muscles se crispent et un étau douloureux enserre ma poitrine sous le poids de leurs attentes.

J'aimerais tant leur dire que tout est réglé, que ce qu'elles redoutent n'arrivera pas. Mais il n'en est rien.

Tout à coup, ma fille se lève d'un bond pour se lover dans mes bras ouverts. Swann attend, en retrait. Elle s'avance prudemment, ses yeux fuyant les miens.

— Désolé, Mam's... j'ai déconné, murmure Lili à mon oreille.

Son ton hésite entre excuse et soulagement. Bras autour de ma taille, elle s'accroche à mon débardeur, comme un koala à son palmier.

Leurs gestes restent tendus, leur respiration saccadée. Rien de ce que je pourrai dire n'y changera vraiment.

— Tu sais, c'est Mémé Gwada qui m'a convaincue de faire machine arrière, m'avoue ma fille, penaude.

Elle parle comme une mitraillette automatique, sans me laisser le temps de réagir.

— Elle m'a dit que si je voulais vraiment aider Swann, je devais te

faire confiance. Parce que toute seule, j'étais vraiment paumée...

— L'impulsivité au service de ton grand cœur. Tu me fais tellement penser à ta grand-mère... et ce n'est pas toujours de tout repos.

Swann ne confirme rien. Elle ne contredit pas non plus. Elle observe sans avoir l'air soulagée.

— Puisqu'on est à Saint-Vaurey, Swann, ça te dit d'aller rendre visite à ta maman ? J'en profiterai pour parler avec l'assistante sociale.

Ses yeux brillants confirment.

— Mam's, on pourrait acheter un croissant pour la mère de Swann ? Ce sera mieux que le petit déj' de l'hôpital, non ?

— Oui, c'est une bonne idée.

Je m'éclaircis la voix et lance d'un ton que j'espère assuré :

— Vous savez, Swann n'est pas encore placée. Je n'ai pas dit mon dernier mot. Tant qu'il y aura des choses à tenter pour trouver une alternative, je ne renoncerai pas.

Sauf que pour l'instant, il n'y a pas le moindre début de solution.

À l'arrière de la voiture, ça soupire de concert. Et mon cœur déborde devant leur jolie amitié.

Mais qu'en restera-t-il de cette amitié, si Swann est envoyée en foyer à l'autre bout du département ?

Quand je franchis la porte du bureau de madame Martigues à l'hôpital, les papiers s'éparpillent autour d'elle, tandis qu'elle pianote sur son clavier.

Elle lève un œil surpris en ma direction et me fait signe de patienter, tandis qu'elle reprend le combiné de son téléphone.

— Oui, obligatoirement avec ascenseur, minimum F2... le plus vite possible. Je l'ai rempli avec elle... Je vous remercie.

Lorsqu'elle raccroche, je note les rides qui barrent son front, ainsi que ses poches sous les yeux.

— Je suis Gersende Lecœur, de la cellule d'enquêtes éducatives. J'ai amené Swann Mistral voir sa mère et je me suis dit que ce serait l'occasion de nous rencontrer de visu.

— Vous avez bien fait, m'accueille-t-elle d'une voix chaleureuse en contournant son bureau pour venir me serrer la main. C'est toujours bien de mettre un visage sur une voix. Justement, je suis en pleine recherche d'un relogement pour madame Mistral et sa fille.

— Vous pensez que ça va aboutir ?

— Honnêtement... ça se présente assez mal. Partout on me répond : constitution de dossier unique, liste d'attente, priorité aux contingents préfectoraux...

Chapitre 58

Lili

J'étais de trop. Alors j'ai laissé de l'intimité à Swann et sa mère. Je textote avec Emma pour passer le temps :

Lili : Slt cv ?

Emma : no j'ai tro le seum

Lili : Why ?

Emma : ma mere ramene son mec

Lili : ???

Emma : Il va venir vivre avec nous. DGT^[27]

Lili : mais tu l'aime bien non ?

Emma : le dimanche au laser game sa passe mais pas kil squatte cest tro relou

Emma : en plus, sa fait même pas 3 mois qui sont ensemble

Soudain, une question apparaît sous mes doigts.

Lili : il habite ou ton beau-père ?

Emma : c'est PAS mon beau-père

Un point pour elle, je reformule.

Lili : il habite ou le mec de ta mere

Emma : pres du college.

Lili : maison ou appart ?

Ouh là, elle m'enregistre un vocal, j'ai dû la chauffer...

« C'est quoi ton problème, Lili ? T'es censée être ma meilleure pote. J't'annonce que le mec de ma mère s'installe chez moi, je suis au bout de ma vie. Et toi... toi, tout ce que tu trouves à me demander, c'est s'il habite dans une maison ou un appart ? »

Son ton me gifle.

Chaque mot qu'elle balance déborde de rage. J'ai merdé... ça devient une habitude aujourd'hui. Vite, lui envoyer un vocal pour m'excuser.

« Trop désolé d'être une meilleure amie en carton, Em'. J'avais pas compris que ça te mettait les boules à ce point, de voir ce vieux

débarquer. Si tu veux, je t'aide à monter un plan pour qu'il rentre chez lui avant même d'avoir enlevé ses chaussures... »

Emma : tro tard il a déjà rendu son appart. Il va s'accroché comme un morpion dans un slip sale.

Que le dieu de l'amitié me pardonne, mais je ne retiens qu'une chose de sa dernière phrase. Et ça m'éloigne un tout petit peu du sort d'Emma, qui va devoir partager ses céréales et sa salle de bains avec le copain de sa mère.

Ce mec vient de libérer un appart proche du collège de Cluzan. Je tente le tout pour le tout et pianote à toute vitesse en grognant après mes doigts qui tremblent.

Lili : Em', je te jure que c'est pas contre toi, mais c'est une question de vie ou de mort... Dans son immeuble, y a un ascenseur ?

Emma : Lili, t'as fumé ?

Je lui envoie un GIF avec une peluche qui fait non de la tête. Je croise mes doigts et mes orteils en attendant sa réponse qui vient pas.

Si ça se trouve, elle est partie prendre un bain pour me faire payer mon manque de compassion.

Emma : jsp j'ai jamais été chez lui

Arrêt brutal de mon cœur. Enfin, au figuré, parce qu'en vrai je suis pas morte. Ah, elle écrit... Mon cœur repart.

Emma : pas besoin d'ascenseur il vit en rez-de jardin. Ma mère dit kil a la main verte et kil va nous faire un super potager. Je hais les légumes.

Depuis le temps, je sais bien qu'Emma déteste les légumes, et pourtant je relis. Une fois. Deux fois. Trois fois. Lentement. Comme si les mots pouvaient changer de sens.

Rez-de-jardin.

Près du collège.

Disponible.

Je reste bloquée là-dessus comme si ces mots essayaient de me dire quelque chose. Non... pas possible. Ce serait trop beau. Et pourtant... ça colle trop bien.

Emma : t tjr la ?

Les lettres se déplacent entre chaque battement de mes paupières.

J'ai envie de demander une confirmation à Emma pour être bien sûre. Mais si je fais ça, elle est capable de bloquer mon numéro pour toujours.

Les pièces d'un puzzle s'imbriquent sous mes yeux. Swann et sa mère réunies dans leur nouvel appart, tout près du bahut. Plus de problème, rien que des solutions...

Pourvu que je sois pas en train de me faire un film...

Là, dans ce couloir sans couleur, qui sent l'hôpital autant que la cantine sent la cantine, je me surprends à sourire à mon téléphone. La boule qui occupait ma gorge depuis hier vient de s'envoler.

Je me lance dans un zouk de la joie.

Chapitre 59

Gersende

Lili est toute débraillée quand je la retrouve devant la chambre de madame Mistral. Elle éclate de rire devant mon air étonné. On dirait un des Clowns de l'Espoir, que je viens de croiser dans le service pédiatrie.

— Pourquoi tu ris Lili ? Tu as piqué du gaz hilarant sur un chariot de soins ?

Elle se tient les côtes, croise les jambes pour se retenir de faire pipi et hoquette :

— Pas du tout... mais qu'est-ce que vous avez tous, à vouloir que je me drogue...

— Mais qui veut que tu te drogues ?

Nouvelle crise de rires. Un rire de décharge. L'adrénaline qui s'échappe avec fracas. Attirée par le bruit, Swann passe la tête dans le couloir. Son regard éberlué, passant de ma fille à moi, vaut son pesant de cacahuètes et je crains que le fou rire de Lili n'y résiste pas. Mais contre toute attente, la vue de sa copine calme ma fille. Elle reprend son souffle et ses esprits.

— T'inquiète, c'est cool, s'adresse-t-elle à Swann, sans un regard pour moi.

Je pensais que mon sauvetage à la gare en mode superhéroïne effacerait mon ardoise auprès de ma volcanique ado, mais il n'en est rien. Visiblement, elle m'en veut encore et je vais devoir sortir les rames.

J'entre saluer madame Mistral.

— Elles nous en font voir, nos filles, dites donc ! me dit-elle sur un ton moins hostile que le vent laissé par Lili. Heureusement, il y a eu plus de peur que de mal. Tout est bien qui finit bien.

Je souris, mais mes doigts tapotent nerveusement sur mes cuisses et mon souffle se raccourcit. Tout n'est pas vraiment fini : sans solution d'hébergement pérenne pour Swann, son placement reste possible. Madame Mistral n'a pas l'air de me tenir rigueur de l'intervention de Lili, et c'est déjà ça de gagné.

— Vous savez, je l'aime bien votre fille. Elle apaise Swann.

Sur le trajet de retour à Cluzan, nous convenons de passer sous silence auprès de madame Blandin, la fugue du jour.

— Ouais, pas la peine de la faire flipper, la gentille mamie, sinon elle risque de passer l'arme à droite plus vite que prévu, remarque ma fille, toujours pleine de bon sens.

— Oh, madame Lecoœur, s'exclame la voisine lorsque je raccompagne Swann. Entrez donc, j'ai préparé un petit goûter.

— C'est gentil, mais je suis un peu pressée. Une autre fois, avec plaisir.

— D'accord, d'accord, le travail avant tout. Attendez, je vais vous emballer un morceau de gâteau. Ça vous donnera du carburant, me dit-elle en se dirigeant vers sa cuisine.

Quand elle me tend le paquet en alu, elle ajoute sur le ton de la confiance :

— Vous savez, j'ai eu Robin au téléphone. Il m'a dit qu'il espérait que Swann serait encore chez moi quand il viendrait. Et qu'il était prêt à lui laisser sa chambre pour dormir au salon. Alors ne vous inquiétez pas si ça devait prendre plus de temps que prévu...

Je me retiens de l'embrasser sur les deux joues. Cette journée s'achève mieux qu'elle n'a commencé...

Reste à crever l'abcès avec Lili. Les effluves de cannelle qui s'échappent du gâteau dans ma main devraient m'y aider.

Chapitre 60

Lili

Enfin seules. Je vais pouvoir présenter mon plan génial à Mam's. Après ça, elle pourra que se réjouir que je me mêle de son enquête. Je lui sors une sacrée épine du panaris. « *Panawis* », dirait Mémé Gwada, et je dois me pincer le nez très fort pour pas repartir dans un fou rire. J'ai encore mal aux côtes, alors je préfère éviter.

— À nous deux, chérie... me dit Maman en refermant la porte de la voiture.

Elle dépose sur mes genoux tremblants d'excitation un paquet en aluminium qui sent trop bon.

— Accompagné d'un lait grenadine, ce morceau de gâteau donné par madame Blandin sera parfait pour ce qu'on doit se dire, non ?

Elle guette ma réaction. Genre mi-figue, mi-datte. Je m'en veux de l'avoir affolée, ce matin. Alors je lâche tout :

— En vrai, il faudrait carrément du champagne. J'ai trouvé *THE* solution. C'est le mec à la mère d'Emma. Il a lâché son rez-de-jardin en face du collège pour aller vivre avec elle. Emma, elle est trop dégoûtée parce qu'elle veut pas de beau-père. Swann et sa mère ont qu'à y emménager puisque y a pas d'escaliers. Problème réglé. On dit merci qui ?

Mes joues chauffent et je m'enfilerais bien un tonneau d'eau.

Mam's me regarde bizarre. Elle touche mon front. Elle a l'air d'être à deux doigts et demi d'appeler les urgences psychiatriques.

— On rentre à la maison, et tu me réexpliques tout ça tranquillement ?

Je hoche la tête, sans m'arrêter de gigoter sur le siège.

— Dis-moi juste si c'est pas la meilleure idée de l'univers.

Elle en met du temps à répondre ! Elle pourrait s'extasier quand même. Dire qu'elle a enfanté un génie. Que jamais, elle aurait trouvé une meilleure solution. Mais non, au lieu de ça, elle gagne du temps. À tous les coups, elle est vexée de pas y avoir pensé elle-même.

— Tu sais, Mam's... je serai « grande seigneurie », je te laisserai dire au monde que c'est ton idée !

Sans quitter la route des yeux, elle me caresse les cheveux du bout

des doigts et ça me fait chaud à l'intérieur.

Quand je vois notre résidence au loin, tout à coup, la chaleur se transforme en froid. On se rapproche du moment où dans la bouche de ma mère, mon idée de génie va devenir compliquée, risquée, bancal, juridiquement impossible, moralement discutable, ou je sais pas quoi encore. C'est leur kif aux adultes, de démonter les trucs bien. Ma bouche s'assèche et j'espère une panne d'ascenseur pour retarder le moment où elle me donnera son avis.

Accra nous accueille, la queue dressée comme un point d'exclamation. Elle laisse échapper une longue plainte rauque. Elle nous tourne le dos avec dignité, avance de trois pas vers la cuisine, puis se retourne pour vérifier que nous mesurons l'ampleur de notre faute. Ses moustaches frémissent, ses yeux se plissent, et un nouveau miaulement, plus sonore encore, résonne contre les murs – le verdict est sans appel : nous avons trop tardé.

Domage qu'elle ait pas vomi, ça aurait fait diversion. Je la suis, comme un condamné vers la chaise électronique.

Mam's semble normale, elle. Elle prépare le goûter en chantonnant et se baisse pour caresser la chatte. D'un geste, elle m'invite à m'asseoir à table.

— Allez, chérie, on a bien mérité un remontant après cette drôle de journée. Donc, si j'ai bien compris, tu as appris qu'un appartement en rez-de-jardin se libérait dans une résidence du centre de Cluzan ?

Je bois mon lait grenadine cul sec, pour éviter de répondre. À voir Accra se lécher les babines en me dévisageant, je dois avoir une sacrée moustache. Je m'essuie du revers de la main, pour qu'elle vienne pas me nettoyer de sa langue râpeuse. Déjà que Cocotier m'a virtuellement recouverte de bave pendant ma visio avec Mémé Gwada ce matin...

Tu te disperses, là, Lili, reviens à tes boutons.

Je hoche la tête.

Mam's boit une gorgée de café et finit par demander :

— Tu sais ce que j'aime dans ton idée ?

Je cligne des yeux.

— Euh... tout ?

Un sourire étire sa bouche. Ses dents étincellent. Ça la rend tellement belle. Comme si elle rayonnait de l'intérieur.

— J'aime que tu penses aux autres. Que le problème de Swann soit devenu ton problème. Que tu cherches des solutions.

Elle kiffe grave mon idée !

— Et donc ?

— Donc ce n'est pas idiot...

Je me retiens de lui sauter au cou.

— Mais...

Voilà. On y est.

— Mais ce n'est pas toi qui décides, reprend-elle avec douceur. Ni moi, d'ailleurs. Et il nous manque beaucoup d'informations. Est-ce qu'il s'agit d'une location ? Qui est le propriétaire ? Quand le logement est-il disponible ? Est-ce que le loyer est compatible avec les revenus de madame Mistral ? Est-ce qu'il va lui plaire ?

Je fronce les sourcils et soupire longuement, puis je murmure tête baissée, en luttant contre les larmes, qui menacent de déborder :

— Moi, la seule chose que j'ai retenue, c'est que la mère de Swann aurait plus besoin de monter les trois étages...

— Oui. Et c'est un vrai atout. C'est pour ça que je vais me renseigner. Tu peux essayer de connaître l'adresse précise ?

J'ai déjà dit que ma mère, c'est la meilleure ?

Je me lève d'un bond. Accra détale sous la table.

— YES... Tu peux compter sur moi ! Emma me prend déjà pour une folle, alors un peu plus ou un peu moins...

Mam's éclate de rire.

— Mais Lili, ajoute-t-elle aussitôt en me rattrapant par le bras, si ça ne fonctionne pas, il faudra l'accepter. On cherchera encore, ailleurs, sans se décourager.

Je hoche la tête. Ce coup-ci, j'ai l'impression d'avoir vraiment aidé.

Chapitre 61

30 juin 2022

Gersende

Les derniers évènements se sont enchaînés. Lili m'a procuré l'adresse du logement libéré par le beau-père d'Emma. Le panneau « à louer » sur une fenêtre du rez-de-chaussée m'a confirmé sa disponibilité et un voisin bavard m'a confié que les visites se succédaient.

Ça a douché mon enthousiasme. Si le propriétaire a le choix entre plusieurs locataires, optera-t-il pour une mère célibataire et handicapée avec sa fille adolescente ?

J'ai appelé l'agence et, avec un peu d'insistance, j'ai réussi à obtenir les coordonnées du propriétaire.

Un certain monsieur Vidal. Comme Vincent.

— Si je connais Fabrice Vidal ? a-t-il soufflé en me fixant, comme si je lui annonçais que sa Ventoline était en rupture de stock. Un peu que je le connais. C'est mon frère... jumeau.

J'étais partagée entre l'envie de fuir pour ne pas me coltiner un clone de mon chef et la curiosité de savoir si un tel énergumène pouvait se dupliquer. Mais je me suis efforcée de garder la tête froide. Je savais exactement comment l'amener là où je voulais.

D'abord le brosser dans le sens du poil :

— Comme vous m'avez interdit toute initiative dans cette situation... ai-je commencé avec prudence... je veux faire les choses correctement.

Il a cessé de désinfecter le combiné de son téléphone pour m'observer, sourcils froncés.

J'ai poursuivi sans savoir où ça me mènerait :

— Je vous l'ai dit la dernière fois, la situation de madame Mistral est en train de se tendre. On risque de perdre une fenêtre de stabilisation si on n'agit pas rapidement sur le logement.

— Quel rapport avec mon frère ? m'a-t-il interrompue.

Maintenant, le rendre indispensable.

— J'y viens : vous m'avez dit vouloir garder la main. Or, il se

trouve que justement... vous avez un levier direct.

J'ai pris une grande inspiration avant d'enfoncer le clou.

— J'ai appris que le logement appartenant à votre frère est vacant et il répondrait parfaitement aux besoins de madame Mistral et sa fille.

J'ai vite porté l'estocade finale en lui laissant l'illusion d'être à la manœuvre.

— Si vous en parliez à votre frère, vous auriez la solution entre les mains... et le mérite de l'avoir rendue possible.

Le silence qui s'est installé pesait une tonne. Vincent a heureusement fini par le rompre.

— Ttt... c'est pas si simple. Avec ma fonction, je me dois d'être irréprochable. Pas qu'on m'accuse de conflit d'intérêts.

Je me suis écriée, sans réfléchir :

— Enfin, c'est pas comme si vous profitiez de votre statut pour y loger votre maîtresse et vos enfants illégitimes...

Le sang lui est monté au visage. Ses doigts se sont acharnés sur les boutons de sa chemise, tremblants, comme s'il luttait contre une déferlante.

Je me suis brusquement rappelé avec une pointe de culpabilité que son célibat était le drame de sa vie.

Son mutisme jouait avec mes nerfs.

— C'est exact, a-t-il finalement lancé en se redressant.

Je n'ai pas pu m'empêcher d'admirer son self-control, tandis qu'il affirmait :

— Ça devrait pouvoir se faire. Le social, on a ça dans le sang dans notre famille.

J'avais déjà eu droit au détail de ses bilans sanguins, mais pour le social, c'était pas flagrant.

Puis il m'a tapoté l'épaule.

— Prévenez madame Mistral qu'elle va pouvoir signer le bail, bientôt. Mon frère, j'en fais mon affaire !

Tout à coup, il s'est rendu compte de notre proximité physique. Il s'est aspergé les mains de désinfectant, à grands coups de pressions.

J'ai craint que cette pénitence ne suffise pas et l'ai imaginé se laver à l'eau de javel dès son retour chez lui.

Tandis qu'il s'éloignait, il s'est soudain ravisé et m'a lancé :

— Au fait, Gersende, j'apprécie votre attitude. Comme je n'ai pas eu de directive du juge et que vous n'avez pas fait de nouvelle bourde, vous pouvez considérer que votre période de probation est terminée.

J'ai acquiescé sagement en prenant soin de ne pas laisser mon soulagement éclabousser la pièce, sous la forme d'un zouk de la joie qui l'aurait certainement achevé.

Deux heures plus tard, il était dans mon bureau, accompagné de

son double. La ressemblance était troublante.

— Gersende, je vous présente mon frère, Fabrice.

J'en étais à essayer de trouver leurs différences physiques quand Fabrice est venu me claquer la bise. Deux fois sur chaque joue. OK, le jumeau est donc aussi tactile que son frère est hypocondriaque.

— Salut, Gersende, m'a-t-il lancé d'une voix enveloppante, comme si on se connaissait depuis toujours.

Ils étaient plus faciles à distinguer à l'oreille qu'à la vue.

— Oh, mais ce chat est formidable, s'est-il écrié en se penchant sur Accra, étirée de tout son long, à la manière d'une fourche. Il s'est recréé un centre de gravité malgré sa patte manquante. C'est admirable, cette capacité à rééquilibrer les énergies...

Au même moment, Vincent se plaquait un masque sur le nez et s'éventait nerveusement.

— Vince, ne fais pas ta chochette, tu es aussi allergique aux chats qu'un anglais au thé noir. Depuis le temps que je veux t'initier à la méditation, ça t'éviterait un ulcère !

Je me suis mordu les lèvres pour ne pas pouffer.

— Peut-être pas allergique, a rétorqué le chef, piqué au vif, mais ailurophobe^[28] sans aucun doute !

Fabrice a haussé les épaules, puis s'est assis par terre. Il a caressé Accra, qui dansait le *moonwalk* avec ses pattes avant en levant l'arrière-train.

— Alors, il paraît que l'appart que je mets en location pourrait aider l'une de tes protégées, Gersende ?

— Absolument, il s'agit d'une mère de famille courageuse, actuellement hospitalisée en raison d'une pathologie dégénérative. Elle ne pourra pas réintégrer son logement au troisième étage sans ascenseur.

Mon monologue était rythmé par les ronronnements d'Accra et les sifflements respiratoires de Vincent.

— Par contre, l'agence m'a dit qu'il y a plusieurs personnes sur le coup. Dont certaines avec des dossiers très sérieux. Je suppose que cette femme ne roule pas sur l'or, m'a questionné Fabrice.

J'ai hoché la tête, anticipant le discours sur les « risques » et les raisons pour lesquelles il ne donnerait pas suite.

— Alors voilà ce que nous allons faire : propose-lui de visiter le logement pour qu'elle voie déjà s'il lui plaît. L'exposition est optimale et je pourrais l'aider à disposer ses meubles selon les principes feng shui, pour favoriser la circulation de son énergie. Un intérieur harmonieux aide le corps à guérir, j'en suis convaincu.

Vincent a levé les yeux au ciel.

— Je fixerai le montant du loyer au plus bas, mais il faudra voir si ça entre vraiment dans son budget. Et si ce n'est pas le cas ou que

l'agence refuse... on avisera.

Ces jumeaux, c'est un jeu des sept différences, à eux tout seuls.

— Si des aménagements sont nécessaires pour faciliter son quotidien, on pourra envisager une demande à la MDPH^[29]... mais ça prend du temps et on aura besoin de toi pour constituer le dossier correctement. T'es bien assistante sociale, non ? a-t-il ajouté après une courte réflexion.

Ça fait bien longtemps que je n'ai plus rempli de dossiers administratifs. Mais je pourrais mettre madame Martigues sur le coup.

J'ai aussi pensé que Fabrice Vidal, que je connaissais depuis dix minutes à peine, me tutoyait spontanément, alors que son jumeau, mon chef depuis plus de trois ans, s'y refusait. Soi-disant, pour maintenir la bonne distance avec son équipe.

Ma collègue a obtenu du médecin l'autorisation de faire sortir madame Mistral pour lui permettre de visiter l'appartement. Accompagnée de Swann, je suis allée la chercher à l'hôpital. Mère et fille sont tombées sous le charme du logement de trois pièces, baigné de lumière et de son petit extérieur. Elles s'y sont immédiatement projetées, l'une se réjouissant de cuisiner les légumes que l'autre ferait pousser dans le potager. Elles se voyaient même déjà inviter pour le goûter, madame Blandin et Robin, leur préparer une tarte à la rhubarbe grâce aux pieds prometteurs repérés dans le jardinet.

Les voir si enthousiastes et complices a mis du baume dans mon quotidien professionnel tourmenté entre quête de sens, situations de plus en plus dégradées et manque de moyens. Swann et sa mère me rappelaient pourquoi j'avais choisi ce métier.

Restait l'épineuse question budgétaire. Mais les multiples démarches de l'assistante sociale de l'hôpital ont fini par porter leurs fruits. Quand la bonne nouvelle s'est affichée sur l'écran de mon ordinateur, je me suis redressée d'un bond et j'ai chantonné un air de Francky Vincent^[30] :

— Enfin ! Elles sont sorties de l'auberge ! Madame Mistral pourra assumer le loyer, Swann aura un toit sûr et ne nécessitera plus d'être placée.

Accra, intriguée, tournait autour de moi en miaulant, comme pour valider la victoire.

Fabrice Vidal est allé hier à l'hôpital, faire signer le bail à sa nouvelle locataire.

Aujourd'hui ont lieu les premières épreuves du brevet pour Lili. En consultant son portable, elle a découvert un message du principal sur l'ENT : « Je souhaite bon courage à tous les élèves de 3^e pour leurs épreuves du DNB qui commencent ce matin. Prenez un bon petit

déjeuner et surtout n'oubliez pas votre carte d'identité, sous peine de ne pas être accepté dans la salle d'examen. »

Je l'ai entendue râler depuis la cuisine où je lui pressais des oranges.

— Il se prend pour notre daron, celui-là ou quoi ?

Puis le bruit du porte-manteau qu'on bouscule, le froissement d'une veste qu'on fouille. Et la voix paniquée.

— Mam's, tu sais où est ma carte d'identité ?

— Oui, chérie, tu l'as mise hier dans une pochette avec ta convocation.

Elle a soupiré longuement et est venue chercher un câlin de réconfort. Je l'ai lâchée quand son cœur avait repris un rythme normal.

En partant, elle m'a lancé avec un mélange d'assurance retrouvée et de trac mal dissimulé :

— Je vais tout déchirer. Je suis pleine de *good vibes*.

C'est aujourd'hui aussi que Swann rencontre mon collègue Julian, le psychologue.

Pendant que je la véhicule, elle lisse des plis invisibles sur son sweat. Ses genoux s'agitent nerveusement et elle lâche :

— Les travailleurs sociaux, c'est pas trop mon truc.

Elle marque un silence et reprend :

— Vous, ça passe, parce que vous êtes la mère de mon amie.

Je regarde droit devant moi, comme si je faisais le trajet pour la première fois, sans lutter contre mon sourire.

— Ça... ça me va, alors, dis-je doucement.

Pendant leur entretien, j'essaye d'avancer sur un rapport laissé en souffrance depuis plusieurs jours. J'ai hâte d'avoir le retour de mon collègue.

— C'est bon, Gersende, m'interpelle Julian, brusquement apparu dans l'embrasure de la porte. J'ai fini avec Swann. Franchement, elle ne m'inquiète pas, elle a de la ressource.

Je n'en doutais pas vraiment, mais je suis heureuse que les tests psychologiques le confirment.

Puis il sort un tube de Smarties de sa poche et regarde autour de lui avant de chuchoter :

— Je les ai piqués à mon fils ce matin, t'en veux ?

Je fais semblant d'être outrée :

— Recel de Smarties, ça peut aller chercher loin, ça, monsieur Zantowski ! Allez, je ramène Swann chez elle et, pour une fois, je vais rentrer tôt, attendre le retour de ma fille en poursuivant la lecture d'un bouquin intéressant sur la dépression du post-partum.

Je tends ma main, dans laquelle il verse une dizaine de pastilles multicolores, et précise :

— Ça s'appelle *La Valse des Vautours et du Papillon*^[31], c'est un roman qui explique hyper bien les mécanismes psychologiques à l'œuvre dans la dépression du post-partum, tu connais ?

Chapitre 62

1er juillet 2022

Lili

Libérée, Délivrée. Je viens de rendre ma copie de sciences. Le tirage au sort a voulu que ce soit SVT et Technologie. Tant mieux, je hais la physique-chimie. Je sautille en mode wallaby. Le bruit de mes chaussures résonne dans la cour et je laisse échapper un petit cri de victoire, qui fait tourner quelques têtes. Comme j'ai passé l'oral il y a dix jours, je suis officiellement en vacances ! J'ai envie de rire, de chanter, de danser... Je crois même que j'embrasserais Opiot s'il se pointait devant moi. Après tout, c'est peut-être mon futur beau-père... faudra que je me penche sérieusement sur le dossier...

Les résultats tomberont la semaine prochaine, mais j'angoisse pas. L'enjeu, c'est mention très bien avec plus de dix-huit de moyenne. Ben ouais, j'ai du talent et je l'assume.

Il est tôt. J'hésite entre rentrer mater la fin de *Famille Slonderstone* ou passer chez Swann. Madame Blandin a beau être cool, c'est pas toujours fun de passer la journée à jouer au Scrabble.

— Lili, attends, crie une voix derrière moi.

Ah ben finalement, ce sera *chill* avec Emma. C'est chouette aussi. Je l'ai vraiment délaissée ces derniers temps, avec « la mission Swann ». Il est temps que je récupère ma place de meilleure amie. Elle demande en arrivant à ma hauteur :

— Alors t'as géré ?

— *Of course*, et toi ?

— Carrément ! Obligé, j'ai la mention très bien.

C'est pour ça que je l'aime, Emma. Parce que toutes les deux, on connaît notre valeur.

— On se cale chez Fran et je te paye un Bubble Tea ? Ma mère a augmenté mon argent de poche pour faire passer la pilule de l'arrivée de son mec. Si elle croit que ça va suffire...

Je lui trouve un petit air démoniaque. Et je la kiffe pour ça aussi !

Chapitre 63

8 juillet 2022

Gersende

Un bruit familier me tire du sommeil. Une sorte de marteau-piqueur étouffé.

Pour une fois que je m'octroie un réveil plus tardif parce que je vais rédiger à la maison.

Le temps que mes neurones se connectent, le bruit s'est arrêté. Pour reprendre une minute plus tard. Ce n'est pas le flash info de 8 h 30.

C'est mon portable qui vibre sur ma table de chevet.

Les yeux fermés, je tâtonne sur ma gauche, prête à dégommer le démarcheur imprudent.

J'entrouvre les paupières pour décrocher. Pas besoin d'horoscope pour savoir que la journée s'annonce merdique.

— Gersende ? C'est moi.

OK c'est toi. Mais tu es qui ?

Pourtant mon interlocuteur connaît mon numéro et mon prénom.

Ça se voit que tu fais des investigations, me souffle mon cerveau, qui émerge plus vite que moi.

— Désolé de te réveiller, mais il fallait abso-lu-ment que je te dise...

Je retrouve la fonction de ma voix.

— À ce stade, tu as intérêt à me dire soit que j'ai gagné le gros lot à l'EuroMillions, soit que des tueurs à gages sont sur le point de fracasser ma porte. Sinon, bonne nuit.

Et je raccroche. Bizarrement, ça me réveille complètement. Assise dans mon lit, regard hébété, je fixe l'écran encore allumé de mon téléphone. Il est 8 h 26 et je viens de raccrocher au nez du principal de ma fille. Flottant dans le brouillard cotonneux de ma nuit, je n'ai pas reconnu sa voix, mais sa photo illuminée sur mon portable ne laisse aucun doute. Pas plus que le nom affiché en lettres capitales : OLIVIER OPIOT.

Mon crush, comme s'obstine à l'appeler Lili – à qui je ne peux décidément plus cacher grand-chose, depuis qu'elle s'est mis en tête de mener des enquêtes, vient de faire l'amère découverte que je ne suis

pas du matin.

Mon pauvre cerveau tourne désormais à plein régime, sans préchauffage, pour tenter de savoir quoi faire dans une situation si gênante. Je suis à deux doigts d'aller trouver Lili pour lui demander conseil.

L'objet du délit se remet à vibrer. Je décroche en maintenant une distance prudente avec mon oreille, au cas où Olivier viendrait à me dire ce qu'il pense de mon attitude.

Au moment où je lâche un vague « Allô », mon radio-réveil embraye sur le flash info, me privant de la réaction à chaud d'Olivier. Pourtant je suis sûre que ça aurait été instructif. Genre, stage commando pour tester la motivation d'un soupirant.

— Gersende, tu m'entends ? C'est Olivier... je te réveille ?

Ou il est très diplomate, ou il a la perspicacité d'un chien renifleur privé d'odorat. Dans un cas comme dans l'autre, ça ne m'inspire pas confiance.

Mon silence va paraître suspect.

— Bonjour, Olivier. Désolée pour ma réaction... c'est que j'étais en plein rêve...

— Érotique ?

Ah, donc on en est là, tous les deux ?

— Je plaisante. Œil pour œil, dent pour dent...

C'est de bonne guerre...

— Je t'appelais parce que je voulais t'annoncer en personne que ta fille a obtenu la mention très bien au brevet. Elle récolte un superbe 17,89 de moyenne. Tu peux être fière d'elle. Alors, reprend-il après quelques secondes, ça ne méritait pas un réveil en fanfare ?

— Je... euh... oui... pardon, c'est formidable ! Merci pour la bonne nouvelle. Je peux lui dire ?

— À toi de voir. Les résultats officiels seront disponibles en ligne à quinze heures et affichés sur le portail du collège à la même heure... Dinons ensemble ce soir pour fêter ça ?

— D'accord, ça me donnera l'occasion de me faire pardonner...

Les racines de mes cheveux chauffent.

Oh my God... j'ai vraiment dit ça ? Est-ce que ça sous-entend ce que je crois que ça sous-entend ?

Je raccroche au moment de l'horoscope.

« Capricorne — *le signe de Lili* — Nul ne pourra ignorer votre talent aujourd'hui. Votre heure de gloire est arrivée et c'est parfaitement mérité.

Bélier, après un démarrage sur les chapeaux de roue, votre journée va être douce comme du miel. Savourez-la en bonne compagnie ! »

D'une pression sur l'écran, j'allume mon portable :

Moi : C'est quoi ton signe astro ?

Il me répond dans la foulée :

Olivier : Bélier, et toi ?

Là, je me dis que... peut-être... c'est écrit dans les étoiles.

Chapitre 64

Lili

J'arrête pas de rafraîchir l'écran de mon tél depuis vingt minutes. Pas que je stresse, mais j'ai envie de savoir.

Mam's est bizarre : elle télétravaille pour être là « à l'heure H », qu'elle m'a dit. Truc de fou, elle est la zénitude incarnée. Elle me laisse m'exciter sur la plateforme des résultats qui s'obstine à afficher un message d'attente. Elle rédige sur son ordi, d'un air faussement concentré, tandis qu'Accra ronronne sur une pile de dossiers, en mode reine sur son trône.

De temps en temps, Mam's me jette un regard en coin et sourit bêtement. Soit elle est raide dingue du principal, soit elle sait que j'ai claqué le dix-huit de moyenne, mais elle veut pas gâcher ma surprise. Le second étant la conséquence directe du premier, peut-être bien que c'est les deux, en fait.

Investigations, observations, déductions, c'est vraiment ma came. Hercule Poirot, ta relève est assurée.

En tout cas, pas question de m'abaisser à demander quoi que ce soit à ma mère. Les nerfs en acier trempé, c'est un indispensable pour tout enquêteur digne de ce nom !

Je glisse machinalement mon doigt vers le bas sur mon écran et m'écrie au bord de l'hystérie :

— Ça y est...

Accra redresse brusquement la tête. Mam's enlève ses lunettes.

Mes doigts tremblants m'empêchent d'écrire mon nom dans la case dédiée. Je dois m'y reprendre à deux fois. Saleté de téléphone. J'aurais dû prendre l'ordi.

Date de naissance. Académie. Mon cœur saute à l'élastique. Je lis à voix haute :

— Lecœur Lili Académie de Saint-Vaurey Admis mention très bien.

Je hurle dans les oreilles de ma mère, qui me prend dans ses bras sans que je l'aie vue me rejoindre sur le canapé :

— Je l'ai fait, Maman, je l'ai fait !

— Bravo, ma puce. Tu es une championne. Je suis si fière de toi... et Papa aussi, ajoute-t-elle d'une voix mouillée.

Et on se retrouve à pleurer comme deux nouilles, jusqu'à ce qu'Accra lape nos joues salées de sa langue râpeuse.

Mon portable vibre.

— C'est Emma, dis-je en mettant le haut-parleur.

— Meeeuuuf ! On est des légendes !!!

— Hiiiiii, je réponds, clairement en manque d'inspiration.

— C'est la « folaïe » au bahut. Tu viens ?

— D'ac, j'arrive !

Un rapide bisou à Mam's et une caresse à Accra plus tard, je dévale les escaliers deux par deux. Trop la flemme d'attendre l'ascenseur.

Emma n'a pas menti. L'ambiance au collège est incroyable. À peine j'arrive, qu'un gars de 3^e *Lièvre* se jette dans mes bras en criant :

— Tu déchires, meuf !

Ça s'interpelle, ça rit, ça pleure, ça s'embrasse, ça se checke, ça se *hugue*, ça téléphone, ça fume... On dirait une rave party dans la cour du collège. Tom passe d'un groupe à un autre pour rappeler le règlement. Quand j'arrive à sa hauteur, il me lance :

— Bien joué, Lili ! À toi le lycée maintenant. Au fait, tu m'as jamais montré ton PowerPoint... peut-être parce qu'il n'existe pas ? ajoute-t-il.

Purée, il m'a grillée...

J'ai du mal à avaler ma salive.

— Allez, t'inquiète pas, les dossiers du collège restent au collège, chuchote-t-il en mettant son index sur sa bouche. Regarde, ta copine t'appelle...

Effectivement, Emma m'adresse de grands signes. Elle est avec Djena. Je me dépêche de les rejoindre en m'acclamant :

— Ça y est, les filles, on se casse enfin de ce collège de minus. À nous le ly...

Le visage d'Emma cherche à me parler. Son front est plissé, ses sourcils froncés et ses lèvres pincées. De son bras droit, elle entoure Djena.

Merde, elle l'a raté. J'ai l'air con avec mon enthousiasme dégoulinant. Je sais pas quoi dire. Djena est bonne élève pourtant.

— Meuf... c'est pas grave, on s'en fout du brevet, l'important c'est de passer en seconde, commencé-je, aussitôt interrompue par le regard assassin d'Emma.

— Nan, mais... tu crois que je l'ai pas eu ? me demande Djena, la voix brouillée en essuyant ses larmes. Tu me prends pour une « teubé » ou quoi ?

Elle se dégage du bras d'Emma et se redresse.

— Bien sûr que je l'ai eu. Le problème, c'est qu'il me fallait la mention très bien pour être sûre d'être prise en sport-études à Coubertin. Et j'ai que assez bien...

— Ah... mais tu m'as foutu une de ces trouilles !

Je me plante face à Djenaa et lui lance, yeux dans les yeux :

— Tu vas leur montrer à ceux de Coubertin, comment t'es trop « badass » sur un parquet et ils te supplieront à genoux de rejoindre leur équipe de basket, avec ou sans mention très bien ! Foi de Lili...

Son sourire me dit qu'elle me pardonne.

Tout à coup, je sens un regard appuyé au loin. C'est Opiot. Il m'adresse un pouce levé. Il se croit sur les réseaux ou quoi ? Je tourne la tête, comme si mes pupilles prenaient un coup de jus. Y a vraiment baleine sous rocher entre lui et ma mère...

Quand je relève les yeux, il a détalé en direction d'un groupe qui entame un pogo^[32].

Chapitre 65

1er août 2022

Gersende

Je suis en vacances pour un mois. J'ai cravaché pour être à jour dans tous mes dossiers. Ça va me faire un bien fou de décompresser.

Pour commencer, je suis de corvée de déménagement. Pas pour moi, hein ! Ni pour Olivier, qui est loin de s'installer à la maison. Je ne suis pas la mère d'Emma. Le tacle est gratuit, ça nous a bien arrangées que son mec lâche son appart pour vivre leur grand amour.

Justement, c'est madame Mistral et Swann qu'on déménage aujourd'hui. En à peine plus d'un mois, grâce à l'efficacité de ma collègue de l'hôpital, les demandes d'allocation ont abouti et la MDPH a validé un plan personnalisé pour adapter le logement.

— Ça a du bon d'être en poste depuis le siècle dernier, a plaisanté madame Martigues tandis que je la remerciais pour sa réactivité, ça aide à connaître les bonnes personnes. Et c'est dans l'intérêt de tout le monde de libérer un lit à l'hôpital.

Fabrice Vidal a été au top, lui aussi. Il s'est rendu disponible pour permettre aux entreprises de réaliser les travaux d'aménagement nécessaires et aux ergothérapeutes de suivre leur mise en œuvre. Il a même exigé l'utilisation de matériaux sans solvants.

Je n'aurais jamais imaginé que des jumeaux homozygotes pouvaient être si différents.

En apprenant que le bail était signé et que madame Mistral était sortante de l'hôpital, Vincent est venu me trouver.

— Gersende, m'a-t-il dit après s'être raclé la gorge pendant de longues secondes. Si d'aventure, vous aviez l'intention de participer au déménagement de madame Mistral, nous sommes bien d'accord que cela se fera hors de votre temps de travail, n'est-ce pas ?

— Mais évidemment, Vincent, lui ai-je répondu avec un rictus. Mon expérience récente me conduit à être très au clair sur la limite entre pro et perso, désormais.

Face à moi, les épaules de Véra tressautaient.

Ce matin, je suis allée chercher madame Mistral à l'hôpital.

Installée sur un fauteuil, au milieu du couloir, elle nous indique à Swann, Robin, Lili et moi, quoi ranger dans les cartons. Madame Blandin assure l'intendance : elle nous a préparé un kouglof alsacien et le contenu des cartons est saupoudré de sucre glace.

— On dirait de la magnésie, me dit Swann avec un clin d'œil.

Lili m'a convaincue de demander de l'aide à Olivier. Elle savait – je ne sais pas comment – qu'il possédait un utilitaire.

Indispensable pour un déménagement, paraît-il.

Au début, j'ai décliné, certaine qu'il refuserait de se mêler de la vie privée de ses élèves. Mais ma fille a sorti un argument massue :

— Toi non plus, t'es pas censée mélanger le pro et le perso. Et pourtant, ose me dire que c'est pas en sortant un peu du cadre que t'as fait du super boulot avec Swann ?

Je n'ai rien trouvé à répondre.

Elle a enfoncé le clou :

— Et le principal, ça lui pose pas trop de problèmes de s'ingérer dans ma vie à moi, quand il s'agit de te séduire !

J'ai cédé. J'ai demandé son aide à Olivier. Et il a accepté.

Bakary, le jeune gardien de la MJC, recruté par Lili pour ses gros muscles, est aussi des nôtres. Au spectacle, madame Mistral le regarde avec admiration soulever son canapé en alcantara, comme s'il s'agissait d'un oreiller.

Les gars démontent les meubles et les chargent dans la camionnette.

— Tu peux m'aider à porter ce truc, Baka ? C'est hyper lourd, minauda ma fille.

Et lui, trop content :

— T'inquiète, je gère.

Il attrape le carton d'une main. Lili lui adresse un sourire béat. Soudain, il marque un léger temps d'arrêt, balaie lentement les alentours du regard, puis retrouve son air charmeur.

Je lève les yeux au ciel : des années de féminisme pour qu'un jeune gars aux muscles saillants sous son débardeur, fasse chavirer le cœur de ma midinette de fille.

Entre deux allers-retours, Olivier vient s'assurer que tout se passe bien. J'aime bien sa présence.

L'ambiance est étonnamment joyeuse. Madame Mistral supervise depuis son fauteuil, distribuant les consignes avec un sérieux militaire.

Swann note tout, demande à sa mère si elle n'est pas trop fatiguée, si elle ne veut pas s'allonger. Lui rappelle qu'elle peut prendre le relais, puisqu'elle a tout noté. C'est réglé comme du papier à musique, cette histoire. Ce déménagement ressemble à un miracle ordinaire. Un de ceux qui changent une vie sans faire de bruit.

Tout à coup, un bruit de porcelaine explosant au sol résonne dans le salon, en même temps qu'un cri plaintif :

— Noooooooooon...

Swann, les yeux écarquillés, fixe les débris de la statuette de chat à ses pieds. Les larmes coulent sur ses joues rosies par les efforts de la matinée. Lorsqu'elle remarque ma présence, sa voix tremble :

— Papa l'avait achetée quand je lui ai dit que je voulais un chat. C'était un souvenir de quand on était une famille...

Attirée par le bruit, madame Mistral nous rejoint en claudiquant.

— On a des photos de cette époque, ma chérie, lui dit-elle en lui caressant la joue avec tendresse. Si tu veux, on pourra les regarder ensemble. Et puis... tu le trouvais pas super moche, ce chat attrape-poussière ? ajoute-t-elle en souriant.

Quand le logement de l'impasse du Stade est entièrement vide, madame Blandin étreint Swann.

— Je te souhaite un bon nouveau départ avec ta maman. Mais n'oublie pas de venir me voir de temps en temps. J'ai encore deux-trois choses à t'apprendre au *Scrabble*.

Les yeux rougis, madame Mistral me saisit la main.

— Merci, Gersende. Sans vous...

— On a avancé ensemble... sans vous, je n'aurais rien pu...

Chapitre 66

21 septembre 2022

Lili

— Demain après-midi, je rendrai ma dernière visite à madame Mistral et Swann, avant de rédiger mon rapport de fin de mesure, me dit Mam's alors que je m'apprête à prendre mon yaourt à la fin du dîner.

Ça me met un de ces coups de tonnerre...

Je sais que c'est son boulot. Les visites, les rapports, les fins de suivi, les « préconisations ». (J'avoue, je me la pète avec ce mot qu'elle m'a expliqué récemment. En vrai, ça veut dire propositions.)

Elle l'a déjà fait des dizaines de fois. Elle le fera encore des dizaines d'autres. Mais cette fois, je l'ai vécu avec elle. De l'intérieur.

Je lui demande, la voix chevrotante :

— Comment tu fais pour passer à autre chose ? Ça te fait rien d'aller pour la dernière fois dans leur appart qu'on les a aidées à aménager ? Tu vas juste enfermer tes souvenirs d'elles dans un document Word, avec un numéro, un nom et une date ?

Je sens bien qu'il y a des reproches dans ma voix et c'est pas dirigé contre elle. C'est juste que là, elle m'a pris à froid.

Elle a pas l'air étonnée et me caresse les cheveux sans répondre.

Sur ma lancée, je demande très vite :

— Mam's, je pourrai venir avec toi, chez madame Mistral ? J'ai pas cours le jeudi après-midi.

Dans son regard, je vois ses pensées se livrer un combat. À droite, les « contre » : déontologie, règles, professionnalisme. À gauche, les « pour » : empathie, humanité, bienveillance.

Elle ouvre la bouche, la referme, passe une main sur sa nuque. Puis elle soupire, genre : « Je sais que c'est une connerie, mais je vais le faire quand même. »

— OK, j'ai rendez-vous à 15 h 30. Swann sera là. Tu me laisses mener mon entretien de restitution et tu n'auras qu'à nous rejoindre pour 16 h 30.

Je sens bien qu'elle est pas trop sûre de son coup, alors je

l'embrasse et je file dans ma chambre, Accra sur les talons.

Chapitre 67

22 septembre 2022

Gersende

J'ai beau m'être prêtée des dizaines de fois à l'exercice de la restitution de fin de mesure, celle-ci a un goût particulier. Je suis attablée dans la salle à manger des Mistral, face à Swann et sa mère. Comme toujours, il y a de la tension : l'enjeu est important. Il s'agit d'annoncer ce que je vais transmettre au magistrat pour lui permettre de prendre sa décision.

— Notre travail d'investigation – quand je dis « notre », je parle de mon collègue psychologue et moi, nullement de l'intervention intempestive de ma chère fille – a mis en évidence votre volonté de préserver votre fille, madame Mistral. Même entravée, vous n'avez jamais cessé de vous mobiliser. Vous vous êtes saisie de toutes les aides proposées. Vous avez pris les bonnes décisions.

Je déroule ma partition en mettant volontairement madame Mistral au centre de la partie. Je lui donne les cartes pour qu'elle reste maître de son jeu.

— Ces derniers mois, Swann a développé des ressources. En faisant face à votre maladie, elle s'est positionnée en soutien et a grandi plus vite. Quand c'est devenu trop, elle n'a pas eu les mots pour dire sa colère. Alors, elle l'a mise en acte... Son tag sur la façade de l'EHPAD, c'est à son père qu'elle l'adressait. Une manière de lui signifier sa responsabilité dans tout ça.

Je laisse passer un silence. On entend les abeilles profiter de la douceur de fin d'été pour butiner dans le jardin.

— Swann, tu pensais être la seule à pouvoir prendre soin de ta maman. Et sans t'en rendre compte, tu as endossé les habits d'aidante. Mais c'était au détriment de tes propres besoins.

Madame Mistral essuie une larme.

— Ces six derniers mois t'ont montré que c'était le job des professionnels. Ton job à toi, c'est de mener la vie de ton âge en te concentrant sur ta scolarité et en t'entourant d'amis...

— Merci... réagit madame Mistral d'une voix rayée, merci de

m'avoir permis de prendre conscience de tout ça. J'étais si mal que je ne voyais pas que ma fille sacrifiait son adolescence pour moi. Mais depuis mon séjour à l'hôpital, je me sens mieux. Je supporte bien le nouveau traitement et les médecins disent que ça devrait différer une nouvelle poussée.

— C'est parfait, du coup, vous allez pouvoir rassurer Swann et l'autoriser à retrouver sa juste place. Dans notre rapport, nous proposerons au juge des enfants de vous accompagner dans cette direction. Des services spécialisés pourront vous seconder dans le quotidien et un éducateur vous aidera à remanier votre rôle de mère. J'ai confiance en vous deux, vous allez gérer, comme diraient nos filles !

— J'ai envie d'y croire, moi aussi ! affirme madame Mistral.

Chapitre 68

Lili

Il est 16 h 35 et j'ose pas sonner. Mam's doit être en train de finir son entretien. Mon cœur bat à cent mille et je comprends pas pourquoi je suis dans cet état. Rien ne m'empêche de revoir Swann, moi. Mon lycée est à côté de son collège et on s'est déjà retrouvées plusieurs fois depuis la rentrée. En plus, on s'est inscrites ensemble au club d'escalade, c'est trop cool !

C'est peut-être l'émotion d'avoir noué une belle amitié avec Swann ? Ou la fierté d'avoir contribué à éviter son placement.

— Attends, je t'ouvre ! crie Swann depuis son jardin.

— Bonjour, Lili, m'accueille madame Mistral en m'invitant à m'asseoir. Je suis heureuse de te voir et Swann trépignait d'impatience. Elle t'a préparé un lait grenadine.

— Je croyais que c'était pour moi, la taquine ma mère.

Gênée, Swann baisse la tête. C'est peut-être ça la strat' : mettre les gens mal à l'aise pour les quitter sans être regrettée.

— Vous avez été toutes les deux extrêmement précieuses pour nous, lance madame Mistral.

Mam's s'éclaircit la gorge. On dirait qu'elle est gênée. Elle boit un peu du thé posé devant elle.

— Oui, enfin, Lili a sérieusement mis à mal le cadre institutionnel, réagit ma mère sitôt sa voix retrouvée, et elle a failli nous mener à la catastrophe.

Je la trouve un poil ingrate, sur ce coup-là.

— Ne soyez pas si sévère. C'est quand même grâce à elle, si ma Swann a réussi à sortir de sa coquille.

Enfin, je suis reconnue à ma juste valeur !

— Ne gardons que le meilleur, reprend la mère de Swann et trinquons aux belles rencontres et à la vie qui a plus d'un tour dans son sac.

Mam's lève sa tasse de thé.

— À la vie... qui nous offre toujours la possibilité de construire la suite.

Les quatre yeux de madame Mistral et de ma mère brillent tout à

coup. J'espère qu'elles vont pas se mettre à pleurer, ce serait trop gênant.

— On est tellement bien dans ce nouveau logement. J'y retrouve chaque jour le moral et l'énergie...

Swann me donne un coup de coude.

— Ça, c'est grâce à toi !

— Oui, enfin plutôt au presque beau-père d'Emma...

— C'est vrai, Lili, dit Maman en se tournant vers moi. J'ai eu beau râler et te reprocher de me mettre dans une situation impossible, je dois reconnaître que tu as été plus efficace qu'une armée de professionnels zélés, empêtrés dans leurs protocoles.

Je rêve... ma mère est en train de reconnaître devant témoin que j'ai assuré ?

— Donc merci, Lili. Mais ne me refais jamais, jamais, un coup comme ça !

Je botte en touche. J'y ai peut-être pris goût, moi, à ces enquêtes éducatives...

— Telle mère, telle fille. Un duo parfaitement complémentaire, qui a mené cette mission avec brio, conclut madame Mistral en souriant.

21 h 45. Je m'apprête à éteindre mon téléphone quand un SMS l'éclaire :

Swann : Franchement j'aurais pas signé au début... 1 mission pour 2 Lecœur : ça m'a changé la vie :-)

Chapitre 69

19 octobre 2022, le soir

Gersende

Demain matin se tiendra l'audience de fin de mesure pour Swann Mistral. C'est un moment formel qui vient clore six mois de travail intense. Il permet de mesurer le chemin parcouru depuis l'audience de début, quand tout restait à défricher, à comprendre. C'est l'occasion pour le juge de dessiner la suite pour un enfant et sa famille. Il se base sur notre travail pour instaurer les mesures garantissant sa sécurité et sa bonne évolution.

Je ressens toujours une émotion particulière à avoir contribué à mon petit niveau à ce chemin en construction.

Je n'ai pas dit à Lili que l'audience aurait lieu demain. Depuis Swann, j'essaye de la tenir plus à distance de mon travail. Même si ma fille a démontré un certain talent d'investigatrice, et qu'elle a une intuition assez efficace... le fameux sixième sens féminin, raillé par Vincent.

D'ailleurs il a été clair, si Lili interfère encore dans mon travail, il me vire sur-le-champ. Je ne prendrai pas le risque, j'aime trop mon job.

Je m'apprête à me coucher quand mon portable annonce un message.

Olivier : Mme Mistral excuse l'absence de Swann demain matin à cause d'une convocation au tribunal. J'imagine que tu y seras aussi alors je penserai à toi.

Je réponds par un smiley aux yeux en forme de cœurs. Depuis que je l'ai rencontré, j'ai l'impression d'avoir le même âge que ma fille.

Olivier : C'est sa première absence depuis la rentrée. Tu as fait un super boulot !

Smiley aux joues rouges, maintenant.

Je tapote mon oreiller avant de m'installer pour la nuit, et je sens quelque chose de dur. J'extrait un carnet avec une couverture rose.

Lili y a écrit de sa plus belle écriture : *1 mission pour 2 Lecœur*. Et sur un Post-it rose collé dessus : *Swann*.

Sourcils froncés, je l'ouvre avec fébrilité. Une page par jour, depuis le mois d'avril. Notes et impressions y sont consignées, comme un journal secret.

23/05/2022 : Salle d'escalade. Mam's est trop forte. Comment elle a vaincu son vertige pour Swann !!

Mon souffle se coupe. Je revois le vide, la paroi, le poids de mes peurs... et Swann qui finit par m'accorder sa confiance. Lili a tout ressenti, tout compris.

Ma vision se brouille tout à coup. Mes yeux débordent.

Les pages défilent les unes après les autres. C'est très étrange de revivre ces six mois à travers le regard de ma fille.

05/09/2022 : c'est la rentrée au collège, mais moi au lycée je reprends que demain. Je suis allée chercher Swann à la sortie de ses cours. On a bitché sur ses nouveaux profs. Je lui ai proposé de prendre ma place d'ambassadeur « NON au harcèlement ». Elle a tout de suite été OK. C'est grave cool, elle va faire du super boulot.

11/10/2022 : j'ai invité Swann à boire un Bubble Tea après les cours. L'audience chez le juge aura lieu jeudi prochain. Mam's lui a tout bien expliqué, mais elle peut pas s'empêcher de stresser. Je l'accompagnerais bien en loucedé, mais je serai en DS^[33] de maths.

Je respire profondément en fermant le carnet. Une chaleur douce m'envahit. Les investigations, toute cette tension, ces émotions... c'est un bel apprentissage de vie pour ma fille. Je ne le lui avouerai jamais, même sous la torture, mais j'ai bien aimé partager ça avec elle. Elle est douée.

Et ces mots qu'elle me confie, sans les avoir jamais prononcés, c'est plus précieux que tout.

Épilogue

20 octobre 2022

— Nous sommes réunis pour faire le bilan de l'enquête éducative menée pendant six mois par madame Lecœur et ses collègues.

Assise entre Swann et sa mère, j'entends leur souffle court et vois tressauter leurs genoux au rythme de leurs angoisses. Le frottement nerveux des mains moites de madame Mistral le long de sa béquille produit un bruit de fond que le tapotement des doigts bagués de Françoise sur son clavier de greffière ne recouvre pas. Mes tentatives pour les rassurer sont restées vaines.

Moi, je ne suis pas inquiète. Je le leur ai dit. Mais je sais par expérience que l'audience de fin de mesure est stressante. Il faut dire qu'avec sa carrure de footballeur américain, monsieur Geyssier est impressionnant derrière son vaste bureau sur lequel s'empilent des dossiers orange dont dépasse l'une ou l'autre pièce hors format. Si elles jetaient un œil sous la table, elles verraient la jambe gauche de pantalon du magistrat légèrement relevée, laissant apparaître une chaussette Mickey colorée. Ça fait tout de suite moins formel !

— Madame Lecœur va présenter le travail mené, puis vous nous expliquerez l'une et l'autre ce que vous en pensez et comment vous voyez la suite. Après, je rendrai ma décision.

C'est à moi. Swann est presque translucide. Je lui souris et me lance avec passion pour relater nos six derniers mois ensemble. Mon cœur bat vite. Résumer six mois en cinq minutes, j'ai toujours du mal. Ces grands huit émotionnels traversés ensemble, ces tensions, ces incertitudes. Certaines choses ne se racontent pas. Elles se vivent dans la rencontre.

Pourtant, c'est ce qui est attendu de moi à ce moment précis. Extraire l'essentiel, nommer ce qui a été le sel de l'investigation. Ce qui ne faisait pas sens pour la famille et en a pris à la faveur d'un échange, d'une remise en question. Ce qui a été moteur d'évolution, de changement. Ce qui permet d'espérer une suite plus sereine.

Quand je m'arrête, essoufflée, Françoise lève son pouce sans discrétion. La moustache de monsieur Geyssier danse au-dessus de son sourire. Madame Mistral a laissé tomber sa béquille. Swann renifle,

s'essuie avec sa manche, puis attrape ma main.

Il me faut quelques secondes pour atterrir.

Le magistrat prend une inspiration, avant d'arrêter son regard dans les yeux de madame Mistral.

— Je tiens à souligner que vous n'avez jamais démerité. Votre volonté de préserver Swann en dépit des épreuves a été constante.

Elle rougit mais ne baisse pas les yeux. J'apprécie que le magistrat la valorise. Sa parole a du poids et ne sert pas qu'à signifier le négatif.

Il marque un temps d'arrêt, puis reprend :

— Êtes-vous d'accord avec ce qui vient d'être dit ?

Mère et fille hochent la tête dans une synchronisation parfaite.

— Très bien, alors je ne vais pas faire durer ce moment de torture plus longtemps. En adéquation avec les propositions du service, j'instaure à partir de ce jour une mesure d'accompagnement éducatif, visant à vous soutenir dans l'éducation de votre fille, madame Mistral. J'y adjoins l'intervention d'une TISF^[34] pour vous aider dans votre quotidien, de manière à décharger Swann de son rôle d'aidant et de lui permettre de retrouver sa place d'enfant.

— D'adolescente, rectifie timidement Swann avec un sourire.

— Greffière, veuillez à bien spécifier cette précision fort judicieuse, réagit le magistrat sans dissimuler son sourire. Et puisque vous n'êtes en effet plus une enfant, Swann, vous saurez certainement me dire ce que vous retenir de cette intervention ?

Swann se redresse, s'assied au fond de sa chaise et énonce d'une voix claire :

— Elle m'a permis de comprendre que Maman pouvait compter sur d'autres gens que moi.

Elle hésite une seconde, puis reprend :

— Et aussi de me faire une vraie amie. Elle est déjà au lycée, mais on se retrouve à la salle d'escalade. D'ailleurs, on y va ce soir, ajoute-t-elle en se tournant vers sa mère.

— Maman t'as pas oublié ? Comme la séance finit à dix-huit heures, je t'ai mis un rappel sur ton téléphone pour ton cachet de dix-sept heures.

Plutôt elles que moi, à l'escalade ! Et puis Lili est mieux à grimper sur une paroi, qu'enfermée dans sa chambre à espionner les voisins à travers son télescope.

Monsieur Geyssier clôture l'audience et me fait signe de rester. Pendant qu'il raccompagne madame Mistral et Swann, je jette un œil à mon portable.

Lili : Mam's maintenant que t'a fini avec Swann accorde toi du bon temp avec MONSIEUR Opiot

À défaut d'une bonne orthographe, ma fille a décidément une

bonne intuition... je partagerais bien mon péché mignon pour les accras de morue avec le principal, ce midi.

Note de l'auteure

Je suis, c'est vrai, assistante sociale dans un service d'investigation auprès des juges des enfants. Et ma mère l'a été avant moi. Et ma grand-mère aussi.

Cette mission est-elle inscrite dans mes gènes ? Suis-je tombée dans la marmite de la protection de l'enfance quand j'étais petite ?

J'ignore si c'est une vocation... j'ai toujours eu envie d'aider, de comprendre, de protéger. Et je suis convaincue que les choses peuvent se (dé)nouer dans la rencontre, dans l'échange.

Il m'a néanmoins fallu écrire cinq romans très différents auparavant, avant de parvenir à m'immerger dans ce milieu professionnel, aux confins du judiciaire et de l'éducatif, qui m'est si familier. J'ai choisi une écriture légère pour prendre de la distance avec les situations lourdes que je suis amenée à rencontrer. La problématique de Swann, une ado-aidante, est le prétexte à raconter une relation mère/ado mouvementée, faite d'attirance et de rejet, de tendresse et de tension.

Enfant, je n'ai pas été la Lili de cette histoire, pas plus que je ne suis Gersende. Swann n'existe nulle part ailleurs que dans ma tête, de même qu'aucun personnage secondaire n'est réellement l'un de mes collègues ou partenaires. Toute ressemblance avec des personnes existantes est donc (presque) purement fortuite. Mon inspiration s'est nourrie d'un terrain professionnel bien connu, puis mon imaginaire s'est envolé pour donner naissance à l'histoire de Swann.

Et si Gersende Lecœur permet de lutter contre les préjugés tenaces et de réhabiliter un peu l'image des assistantes sociales « placeuses » d'enfant, alors merci à elle !

Avec son expérience et sa capacité à déplacer des montagnes pour ses protégés, accompagnée de Lili, son adolescente de fille – mi-boulet, mi-atout –, elle pourrait bientôt vous entraîner dans de nouveaux épisodes d'1 mission pour 2 Lecœur.

Remerciements

La réalisation de ce projet à la croisée de mes expériences de travailleur social et d'auteure est l'occasion de remercier les équipes auprès desquelles j'ai grandi professionnellement depuis toutes ces années.

Merci particulier à Pascale, ma collègue et amie, rencontrée pendant nos études. Nous avons commencé l'aventure ensemble et si elle ne m'avait pas « abandonnée » pour d'autres fonctions après vingt ans de complicité, sans doute n'aurais-je jamais exercé ma plume à une autre écriture que celle des rapports...

Merci spécial à mes consultants maison en langage ado, qui n'ont eu de cesse, par leur inventivité, de nourrir le discours fleuri de Lili.

Merci aux experts dans leur domaine que j'ai consultés tout au long de l'écriture : Claire pour l'escalade, Marius pour l'aménagement adapté du logement, Anne pour la posture du magistrat.

Merci Maman, qui a, une fois de plus, brillamment relevé le défi de l'alpha-lecture, me faisant des retours de plus en plus construits et judicieux.

Merci Anne, Camille, Louison, Mathilde, Stéphanie pour votre lecture, vos encouragements, avis et questionnements précieux. Ils m'aident à approfondir pour donner vie à la meilleure version de mon histoire.

Merci Eva : par tes puissants retours de bêta-lecture, tu me conduis à questionner mes choix narratifs, à rester cohérente, à donner de l'épaisseur à mes personnages, à ne pas céder à la facilité.

Merci Véro et Amélie d'avoir traqué, avec une rigueur aussi précieuse qu'impitoyable, les virgules surnuméraires ainsi que les majuscules, traits d'union et autres apostrophes anarchiques.

Merci Loli pour l'ultime mise en beauté du texte.

Merci Emmanuelle pour ta patience et ta persévérance à faire émerger de mon esprit embrouillé, la magnifique couverture qui dessine à merveille l'esprit de l'histoire.

Merci aux partenaires de ma team 🍷, dont l'enthousiasme jamais démenti m'accompagne et me porte dans la réalisation de tous mes projets littéraires. Merci à Maéva, Marie-T et Sandra d'avoir bien

voulu me relire au pied levé, au terme de ma troisième réécriture qui commençait à obscurcir ma vue...

Merci Naëlle Charles, de m'avoir fait le généreux cadeau de la préface. Puissent modestement mes Gersende et Lili suivre le chemin de ta célèbre Léopoldine Courtecuisse et gagner le cœur des lecteurs à travers leurs missions.

Merci aux libraires et chroniqueurs d'accueillir mes histoires sur vos étagères et dans vos posts sur les réseaux. Vous m'aidez à les faire rayonner et c'est extrêmement précieux !

Merci à Caroline de m'accueillir pour la deuxième fois consécutive dans sa librairie *Mon chat-pitre Colmar* pour l'évènement de sortie de mon roman. J'espère qu'Accra, la chatte tripode, séduira tes chats libraires !

Merci Mimi et Fred, d'être depuis le début, à mes côtés dans cette aventure et d'y croire avec moi. Merci à Papa et à Clem d'avoir pris part avec sérieux et enthousiasme au brainstorming familial pour trouver le meilleur titre à cette série.

Enfin, merci à toi, lectrice, à toi, lecteur, d'avoir passé ce moment à Cluzan auprès de Gersende et Lili. En portant ton choix sur mes lignes, en partageant ton ressenti, en parlant de mon histoire autour de toi, tu offres un carburant puissant à ma plume !

Retrouvez l'auteure sur

Facebook

Les jolies histoires de Clara Renard :
<https://www.facebook.com/ClaraRenardromanciere>

Instagram

Les jolies histoires de Clara Renard :
https://www.instagram.com/lesjolieshistoires_clararenard/



Site Internet

<https://www.clararenard.fr>

De la même auteure :

Il n'y a pas que les oignons qui font pleurer (2022)

Moon Boots & Mikados (2023)

Et si la lettre X n'avait pas existé (2023)

On ne peut pas faire entrer un rond dans un carré (2024)

La Valse des Vautours et du Papillon (2025)

Si tu as aimé son roman, n'oublie pas de lui laisser un petit
commentaire sympa sur Amazon.

Prologue de 1 mission pour 2 Lecœur

Tome 2 : Bakary

CROIS-EN MOI, CLUZAN !

Le blog (presque) officiel de Cluzan

Chroniques avisées sur la vie de notre chère commune.

Publié le 20/10/2022 à 7 h

Révélation : un mineur sans-papiers dans les effectifs de la mairie

Amis cluzanais,

L'heure est grave.

Cluzan, petite commune d'apparence si paisible, recèle en son cœur un secret bien gardé.

Un secret, qui, justement, concerne le gardien de la MJC. Nous le nommerons B. pour des raisons évidentes de discrétion.

Arrivé à Cluzan en février 2021, B. a profité de l'indisponibilité du gardien titulaire en raison d'un COVID long, pour postuler à son remplacement.

Quelle aubaine, n'est-ce pas ?

Son efficacité, sa bonne humeur et son sourire l'ont rapidement rendu indispensable. Et le lieu a vu sa fréquentation augmenter de manière significative, particulièrement auprès de la gent féminine.

Quelles sont les raisons cachées du brusque regain d'intérêt pour des activités pourtant peu enthousiasmantes ?

Que celui prêt à sacrifier ses soirées pour le club de constructeurs de nains de jardins en Kapla, la mise en œuvre d'un opéra baroque pour enfants ou encore de la peinture sur galets dans le noir se fasse connaître... Personne ?

Il semble donc évident que ce n'est pas la passion pour ces activités qui attire la foule.

Non, mes amis, c'est le charisme exotique – et la musculature – de

notre nouveau gardien qui a transformé une structure désertée en *place to be*, au-delà même des frontières de Cluzan.

Aux dernières nouvelles, les animateurs ont été obligés de dédoubler leurs créneaux d'activités et d'instaurer des listes d'attente. Une première, dans l'histoire municipale.

Mais votre dévoué serviteur n'est pas une mouche qu'on attrape avec du vinaigre – aussi parfumé soit le vinaigre. Les apparences sont parfois trompeuses et personne ne semble avoir consulté son identité de trop près. Des papiers existent, bien sûr. Il en existe toujours.

Encore faut-il qu'ils soient authentiques...

À partir de là, tout peut être mis en doute : l'identité, le passé et même... l'âge de B.

Et c'est justement là que couve le scandale : grâce à de rigoureuses investigations, votre serviteur est en mesure d'affirmer que l'âge réel de B. ne correspond pas aux conditions habituelles d'embauche dans la fonction publique territoriale.

ALORS, À QUI PROFITE « L'ERREUR » ?

« Crois-en moi, Cluzan » n'accuse pas sans preuve. Chaque Cluzanais, chaque Cluzanaise jugera à l'aulne de faits documentés, bientôt consultables sur le blog.

Les commentaires sont ouverts... souvenez-vous : ici, tout reste anonyme. Parce qu'un secret bien gardé vaut mieux qu'un potin partagé.

Votre dévoué serviteur

Commentaires (3)

Anonyme – Meme les nain de jardin en kapla son tombé sous le charme

L. – Employer un Black au black, fallait le faire !!!

Admin — Merci de rester correct. Ce blog a vocation purement informative et ne cautionne pas ce genre de propos.

57 mentions « J'aime »

18 partages

← Article précédent

→ Article suivant

- [1] Dispositif ORL de ventilation transtympanique.
- [2] À ce qu'il paraît.
- [3] Diplôme national du brevet, aussi appelé le brevet.
- [4] Devoir surveillé.
- [5] Fiche de recueil d'informations préoccupantes.
- [6] Rapport de protection de l'enfance.
- [7] Réaliser une FRIP, Fiche de Recueil d'Informations Préoccupantes.
- [8] Espace Numérique de Travail.
- [9] Numéro national de l'enfance en danger.
- [10] Référence à Jean-Dominique Bauby, qui a écrit le livre *Le scaphandre et le papillon* en clignant de l'œil après un AVC.
- [11] Tribunal pour enfants.
- [12] Visites à domicile.
- [13] Ça va et toi ?
- [14] Si tu veux
- [15] Vas-y à tout à l'heure
- [16] Direction départementale des affaires sanitaires et sociales. Ce service n'existe plus, mais l'expression reste présente dans l'imaginaire collectif.
- [17] Bon pour la santé.
- [18] Proverbe fictif.
- [19] Information préoccupante.
- [20] Indication de transmission pour suite à donner.
- [21] Mot désuet pour dire « bordel sans nom ».
- [22] Pionnier du zouk.
- [23] Idiots.
- [24] Au revoir.
- [25] Prends soin de toi, petite
- [26] Mon cœur a sursauté = tu m'as fait peur.
- [27] dégoûtée
- [28] Phobique des chats.
- [29] Maison des personnes handicapées.
- [30] Chanteur emblématique du zouk antillais.
- [31] Roman de Clara Renard, paru en 2025.
- [32] Style de danse consistant à se bousculer plus ou moins fort.
- [33] Devoir surveillé.
- [34] Technicienne en intervention sociale et familiale.